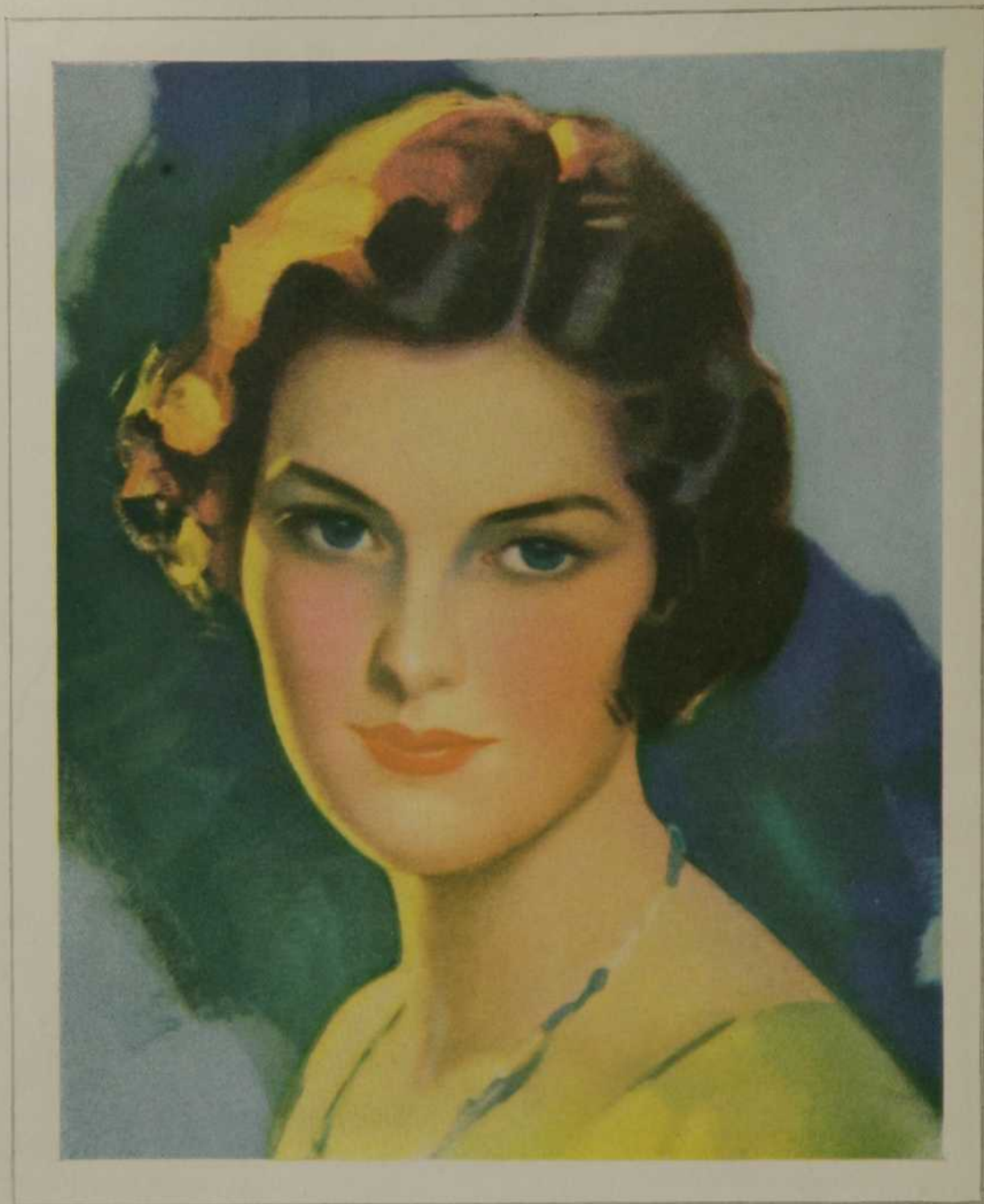


Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS





Beauté...

que les hommes admirent et les femmes envient

... c'est une peau dont le velouté et la jeunesse proviennent de ce mélange secret et bienfaisant d'huiles d'olive et de palme.

Voici la quantité exacte d'huile d'olive qui entre dans chaque gros pain de Palmolive.



FABRIQUE AU CANADA

Une beauté qui attire, qui séduit, doit presque toujours son charme à une peau jeune, ferme, douce, rayonnante. Cléopâtre le savait bien. Elle se servait des adoucissantes huiles cosmétiques d'olive et de palme pour s'embellir. Aujourd'hui, ce même soin précieux de beauté est vôtre — dans un *mélange secret* de ces mêmes huiles, un mélange qui rend Palmolive unique parmi les savons de beauté, un savon fait pour favoriser et embellir le teint.

Soir et matin, suivez ce traitement de beauté: Des deux mains faites une mousse *riche et crémeuse* de Savon Palmolive et d'eau chaude. Puis massez légèrement le *visage*, la *gorge* et les

épaules. Rincez bien. Essayez soigneusement. Cela gardera votre peau fraîche et belle.

Malgré sa précieuse composition Palmolive est très peu coûteux. Si peu coûteux en effet, que vous pouvez l'employer copieusement pour votre *shampooing* — car il est bon pour les cheveux comme pour la peau. Servez-vous-en généreusement pour vos mains — mais surtout pour votre bain quotidien. Il garde tout le corps frais et dispos.

Achetez 3 pains de Palmolive aujourd'hui. Employez-les comme indiqué ci-haut. Mais n'employez aucun autre savon dans l'intervalle. Constatez par vous-même comme ce savon unique garde la peau douce, jeune et belle.

Conserver ce Teint d'Ecolière

coûte moins cher maintenant

45^e année
No 17

Tél.: LANcaster 5819 - 6002

Montréal,

23 septembre 1933

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des Canadiens

POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE, Prop.
975, rue de Bullion
MONTREAL CANADAEntered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNÉS

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande

ABONNEMENT

Canada	
Un an	\$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00

Etats-Unis et Europe	
Un an	\$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Publication de Poirier, Bessette Cie, limitée

Carnet Editorial

Rêve de gloire



A GLOIRE ?" me dit le vieux monsieur qui avait été mon voisin de fauteuil pendant toute la soirée musicale. "C'est un souffle, une ombre, un rien quand elle est distribuée par le caprice des hommes; le seul vrai moyen de la connaître et d'en jouir, c'est de la fabriquer soi-même avec des souvenirs, et de la garder ensuite bien à l'abri des indiscrets."

— Pourtant, hasardai-je, la célébrité n'exige-t-elle pas au contraire le concours favorable des masses? n'a-t-elle pas besoin des trompettes de la renommée qui ne sont souvent, il est vrai, que celles de la réclame?

— Je vois, répondit sentencieusement le vieux monsieur, que vous confondez gloire et popularité. Ce n'est pas du tout la même chose; la popularité d'un homme s'obtient de son vivant et elle dure peu; la gloire, elle ne s'épingle qu'au nom des morts. Les musiciens de grand talent que vous avez entendus ce soir peuvent se croire célèbres, s'ils en jugent d'après les succès, d'ailleurs très mérités, qu'ils remportent, mais cela passera vite comme passent toutes choses à notre époque trop riche en oeuvres de talent, actions d'audace, éclosions de scandales et autres matériaux avec lesquels on bâtit les petits grands hommes et cette chose éphémère qui s'appelle l'actualité...

... Beaucoup de gens ont envié, ce soir, la notoriété des artistes qui se sont fait entendre; davantage en ont été jaloux jusqu'à la calomnie. Ça c'est dans la nature humaine qui ne respire jamais à son aise dans une atmosphère d'enthousiasme pour les autres. Demain, tous ces gens-là seront devenus des indifférents ou à peu près, puis, bien vite repris par une autre attraction, ils oublieront tout naturellement leur idole de la veille. Dans six mois il leur faudra faire un effort de mémoire pour s'en rappeler le nom. Et c'est ça que vous appelez la gloire?...

Le vieux monsieur épousseta d'une chiquenaude la manche de son vêtement comme s'il traduisait, par ce geste, la vanité des choses de ce monde puis, posément, le regard lointain, d'une voix très douce, comme s'il se parlait à soi-même, il murmura:

— Et pourtant, moi je la connais la Gloire, la Grande, la Vraie, celle qui donne les plus hautes jouissances de l'âme parce que la malveillante jalousie des hommes ne peut pas l'atteindre...

— Mais vous m'avez dit, repris-je un peu étonné, que la vraie gloire ne venait qu'après la mort? Pourtant, et heureusement pour vous, ajoutai-je en manière d'amicale plaisanterie, vous êtes encore bien en vie!

— Illusion! répliqua très sérieusement le vieux monsieur; je suis mort déjà vingt fois. Que dis-je! cent fois, des centaines de fois, et mon existence actuelle ne se rattache à celles qui l'ont précédée que par le lien du souvenir. Un souvenir très net, toutefois, qui me permet de revoir et de revivre à volonté les existences que je préfère parmi toutes celles que j'ai vécues.

Un peu effaré par cette déclaration, je regardai plus attentivement mon interlocuteur. Fêlure au cerveau ou bien croyance mystique à la pluralité des existences?...

— J'ai maintenant l'apparence extérieure d'un bon bourgeois paisible, poursuivit l'étrange personnage, et pourtant, autrefois, j'ai été Napoléon. J'ai vécu les glorieuses campagnes d'Egypte et d'Italie, les splendeurs de l'Empire, les attentes de l'île d'Elbe, les événements fiévreux des Cent-jours et l'exil de Sainte-Hélène où je suis mort. Auparavant j'avais été Charlemagne et, encore avant cela, César...

— De sorte que vos incarnations s'échelonnent dans le Temps au rythme d'environ mille ans? observai-je.

— Oh, non! J'ai connu nombre d'autres existences situées à des époques intermédiaires, et pas toujours celles de grands hommes dont l'Histoire a conservé les noms; je me souviens ainsi d'avoir été vieux Druide gaulois, péruvien à l'époque de la conquête espagnole, déporté en Sibérie sous le tsar Alexandre III, explorateur africain, marchand d'esclaves, chercheur d'or, général d'armée, mendiant, millionnaire, bandit de grand chemin, prince nègre et musicien de génie. On m'a, successivement, empoisonné, noyé, fusillé et même laissé mourir centenaire. J'en passe volontairement beaucoup d'autres.

— Cela fait une succession d'existences représentant un total d'années considérable!

— Probablement plusieurs milliers, je n'ai jamais eu la curiosité de les compter; d'ailleurs, que m'importe le Temps... Que signifie la fausse division par les hommes de ce Temps, en heures, jours, mois et années? Le Temps ne s'évalue qu'en mesures qui n'ont pas encore de durée ou qui n'en ont plus; nous ne vivons que dans l'avenir, c'est-à-dire en espérance, et que dans le passé, c'est-à-dire en souvenir, puisque le moindre geste que nous faisons s'enfonce instantanément dans le passé, et que c'est dans le passé seulement, dans ce qui n'est plus, que nous voyons ce que nous appelons notre vie.

— Mais nous vivons au contraire continuellement l'instant présent!

— Erreur. Ainsi votre réflexion est déjà du passé que vous ne reprendrez plus jamais, comme la dernière syllabe des mots que je prononce. C'est maintenant de l'Insaissable au même titre que le geste fugitif d'un ancien égyptien d'il y a quatre mille ans. Je vous le répète, on ne mesure pas avec des mécaniques ce qui n'est pas encore et ce qui n'est plus; il n'y a qu'une seule horloge exacte pour le Temps: l'âme...

... Et l'âme traverse victorieusement les siècles, les idées, les préjugés, les sottises conventions des hommes; elle plane sereinement au-dessus des haines, des calculs intéressés et de ce qu'on a très judicieusement appelé, par rapport à elle, des bassesses; elle s'enfonce éperdument, sur l'aile de la pensée, dans les profondeurs de l'avenir ou celles du passé, domaine sans bornes dont elle est reine, dédaigneuse du bref instant pendant lequel s'agit la poussière humaine d'une génération. Comprenez-vous maintenant que je ne puis évaluer la durée de mes vies qui appartiennent toutes au passé, dont la valeur arithmétique est la même, qu'elles aient duré



l'une une heure et l'autre un siècle? ... Tout cela, séparément et globalement, c'est du néant pour l'horloge des hommes mais c'est de l'immensité pour son âme! A la mesure de ses sensations directes c'est du passé, mais à celle de son souvenir c'est toujours du présent. Et voilà pourquoi j'aurai vécu dix fois, cent fois, des centaines de fois plus que d'autres...

— Avez-vous donc le souvenir précis d'existences déjà réellement vécues?

— Inutile question à laquelle je répondrai par une autre: que vous reste-t-il de telle ou telle journée, triste ou gaie, datant de dix jours ou de dix ans? Le souvenir, tout simplement; certains rêves vous ont laissé dans la mémoire une impression aussi forte et par conséquent aussi durable; quelle différence y a-t-il maintenant entre les deux choses? Aucune.

... Alors, dites-vous tout simplement, si vous voulez, que mes existences antérieures ont été engendrées par mon imagination ou que je les ai plus réellement vécues dans mes anciens rôles d'artiste de théâtre ainsi que c'est la vérité, il m'en reste tout autant qu'au pauvre diable qui fut réellement millionnaire et perdit un jour sa fortune. Croyez-moi, les souvenirs personnels, les lambeaux de tradition familiale que l'imagination reconstitue et rend à la vie en les développant, tout cela jusqu'aux rêves qui auraient pu devenir des réalités, sont choses du passé qui emporte avec la même indifférence les illusions et les événements. Le souvenir nous permet le rappel à volonté de tout cela; c'est la vraie vie...

— Et la gloire du présent, comme celle des artistes de ce soir? demandai-je, un peu ébranlé.

Le vieux monsieur ne répondit rien. Il me montra du doigt une légère fumée qui se fondait dans l'obscurité grandissante, et bientôt disparut à nos yeux.

Fernand de Verneuil

"Les symptômes ordinaires de la Constipation sont maux de tête . . . mauvaise haleine . . . manque d'énergie..."

*déclare le chef de la
célèbre Clinique Bonanome de Rome*

VOUS doutiez-vous que la constipation est la cause de quelques-unes de nos maladies les plus courantes... qu'elle peut affecter gravement la santé... que, dans la plupart des cas, on peut facilement la prévenir et la guérir?

Telles sont les conclusions des éminentes autorités médicales qui firent une étude spéciale de cette affection. Voici, par exemple, ce que déclare le docteur Achille Bonanome, de Rome, Italie, chef de la célèbre clinique Bonanome:—

"Les déchets alimentaires qui ne sont pas chassés régulièrement du système croupissent dans les intestins... engendrent des poisons qui se mêlent au sang, affaiblissant ainsi les organes vitaux et hâtant la vieillesse. Les symptômes ordinaires de la constipation sont... maux de tête, indigestions, perte d'appétit, mauvaise haleine, langue chargée, mauvaise peau, manque d'énergie..."

Pour remédier à la constipation, ainsi qu'explique le Dr Bonanome, "il est inutile de recourir aux cathartiques, qui ne font qu'empirer les choses." Et il ajoute:—

"Ma propre expérience m'enseigne que la meilleure chose pour la constipation est la levure fraîche."

Comme nourriture, la levure fraîche possède certaines propriétés vraiment remarquables, dont la principale est d'amollir les déchets alimentaires qui s'accumulent dans les intestins "fatigués". Elle renforce en outre les muscles intestinaux et leur permet ainsi d'éliminer facilement.

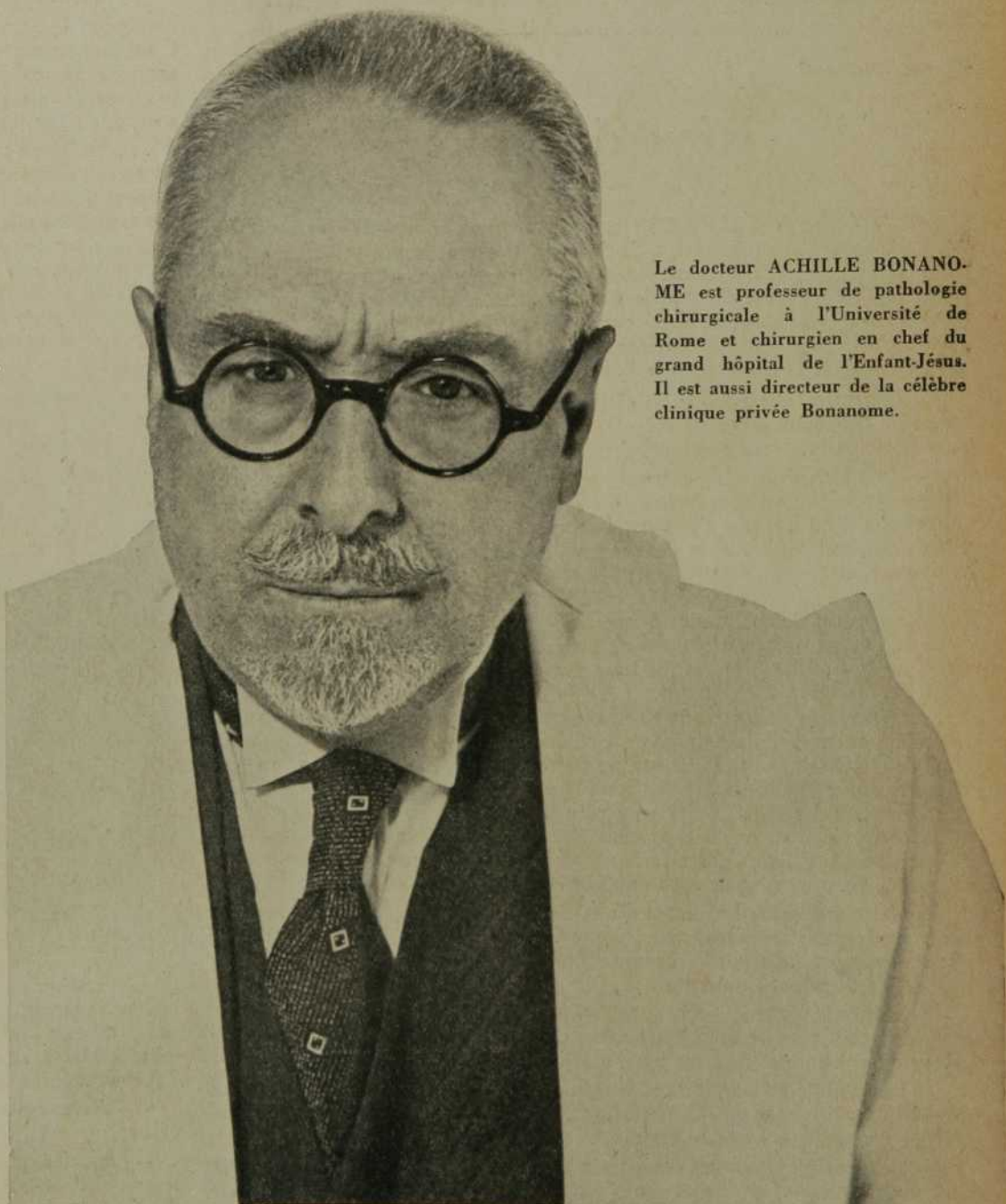
La Levure Fleischmann favorise aussi les sécrétions gastriques, de manière que tout ce que vous mangez se digère mieux. Et c'est le plus riche des aliments dans le groupe des trois vitamines importantes — vitamines B, G et D.

Si donc votre santé n'est pas ce qu'elle devrait être — si vous êtes sujet à des maux de tête, aux indigestions et à la mauvaise haleine ou si vous êtes fatigué sans raison — mettez-vous, dès aujourd'hui, à la Levure Fleischmann!

Prenez-en 3 gâteaux par jour — avant les repas, ou entre les repas et au coucher — nature ou dans de l'eau (un tiers de verre). Vous pouvez vous la procurer aux épicerie, restaurants, pharmacies et comptoirs de rafraîchissements. Pourquoi ne pas en profiter tout de suite?

Le DR CHARLES DAVID, de la Société de Médecine de Paris, dit: "La constipation chronique est à la base d'un grand nombre de maladies... Je ne connais rien de meilleur, pour y remédier, que la levure fraîche."

Le docteur ACHILLE BONANOME est professeur de pathologie chirurgicale à l'Université de Rome et chirurgien en chef du grand hôpital de l'Enfant-Jésus. Il est aussi directeur de la célèbre clinique privée Bonanome.



"J'étais complètement abattu"

"Je souffrais de constipation et de violents maux de tête... et j'avais des boutons," écrit Alban Keely, d'Ottawa. "Un ami qui avait souffert des mêmes maux et que la Levure Fleischmann avait guéri, me conseilla d'en prendre... Mes maux de têtes disparurent, de même que mes boutons et je n'ai jamais plus souffert d'indigestion."

Important La Levure Fleischmann pour la santé — en pain enveloppé de papier d'étain, sous étiquette jaune — est la levure sous sa forme la plus fraîche et la plus efficace, celle que recommandent les médecins. Pour recevoir une brochure, écrivez au Dépt. S-9 Standard Brands Ltd., 801 Dominion Square Bldg., Montréal, P. Q.

Un COEUR d'Homme

Nouvelle Canadienne

par I. NASSA

ne pour répondre au désir de son oncle? Ce serait de nouveau la belle vie riche, libre! Au fait, pourra-t-il jamais être complètement satisfait dans un village, aux côtés d'une femme très jolie, sans doute, mais un peu casanière? Et puis, est-il sûr de l'aimer d'un grand amour, passionnément, pour toute la vie? Longtemps dans la

nuit vaste et pure, Lafleur laisse briller les lueurs de sa lampe, inconscient du tourment de son amie.

Assise dans son grand lit, toute mignonne, la tête dans les mains, la pauvre petite Gingras pense à l'aimé oublieux de ses promesses d'adolescent: "Quand nous serons grands, nos études terminées, nous nous marierons. Nous vivrons dans ce coin de terre, près de nos parents que nous rendrons heureux tout le reste de leur vie." Leurrée depuis lors, elle a vécu, toutes ces années, d'espérance, de rêves enchanteurs! Même après la mort des parents d'Edmond, quand celui-ci a été obligé de quitter le village, elle a continué de respirer dans l'attente du bonheur à deux: "Il ne peut m'oublier, il reviendra," répétait-elle à son cœur alarmé par l'absence. En effet, l'ami lui restait fidèle, témoins ses courts billets reçus à toutes les étapes de sa vie d'étudiant, de voyageur. "Maintenant qu'il semblait revenu pour de bon, il me quitte encore pour... pour? Je ne sais même pas pour quelle

(Suite à la page 36)



M AIS tu ne peux me garder rancune pour ça, Jeanne, voyons, tu n'es pas raisonnable!"

— Oh! je sais, tu es fatigué de ce village, de cette vie rustique, de mon... amitié! Il te faut la fumée des villes, la grande liberté des snobs citadins. Ici, tu suffoques. Va-t-en, puisque tu le veux, je ne te retiendrai pas plus longtemps! Adieu!

— Voyons, Jeanne, attends. Si mon départ t'ennuie tellement, je resterai. Je t'aime, après tout, et...

— Adieu!

Edmond Lafleur ne proteste pas plus longtemps. Il regarde s'éloigner la svelte silhouette de son

amie. Quelques plis barrent son front, et malgré ses efforts pour reconquérir sa belle assurance, il reste tout pantois: "Alors, elle est perdue pour moi? Aucun espoir? Alons donc, c'est impossible!" Il reprend sa marche sur les rives du fleuve sans rompre le fil de sa méditation. La neige luisante, dure, crisse sous ses pas; l'air lui coupe le visage comme l'acier. Après une heure de vagabondage, le froid sibérien réussit à le tirer de sa rêverie et le force à réintégrer sa garçonnière. Son embarrassant problème n'est pas résolu: Laissera-t-il Jean-



LE CHANT DU CYGNE

par Charles Esquier

EN ces temps ironiques où domine le plus aride scepticisme, Madeleine Dangenettes réalisait, à dix-huit ans, le type de la vraie jeune fille sentimentale.

Chaste, candide, mais rêveuse et romanesque au point de guetter, le soir, les étoiles filantes pour faire un vœu, — toujours le même: celui de se marier dans l'année; vœu qui, comme chacun sait, ne peut manquer de se réaliser s'il a été formulé tandis que l'étoile brille encore. — Madeleine avait une âme tendre.

Elle aimait à rêver devant les profondeurs mauves des horizons crépusculaires, devant l'immensité du ciel nocturne où la lune, énorme araignée aux pattes invisibles, tapie dans sa toile de mousseline d'étoiles, semble guetter quelque mystérieuse proie.

La musique exerçait sur elle une action puissante et magnétique.

Musicienne comme les Muses, elle frissonnait avec Beethoven, songeait mélancolique avec Schumann, sanglotait avec Chopin et planait avec Gounod.

Ce fut dans un tel état d'âme qu'on l'emmena un soir à l'Opéra, entendre, dans *Samson et Dalila*, le célèbre ténor Clarmonde.

Avec sa distinction rare, sa voix sonore et veloutée, son costume hébraïque, le chanteur réalisait d'assez près, pour un jeune cœur, le type idéal d'un héros de roman. Madeleine crut rencontrer en lui la vivante incarnation de ses rêves confus, et quand Dalila murmura à l'oreille de Samson:

*Mon cœur s'ouvre à ta voix
Comme s'ouvrent les roses
Au baiser de l'aurore.*

Madeleine eut l'illusion que c'était son âme à elle qui chantait.

Avec quelle joie elle eût offert sa main et ses cinq cent mille francs de dot à Clarmonde pour avoir le droit d'entendre, sans péché, *Samson* lui répondre, à elle aussi, à elle seule:

*Réponds à ma tendresse,
Verse-moi l'ivresse...*

paroles banales, mais magnifiées par le magique pouvoir de Saint-Saëns et par la voix du sublime artiste.

Bref, Madeleine aimait désormais Clarmonde et se jura d'être sa femme.

Elle se tint parole.

Comme elle était riche, belle et à peu près libre, ses parents n'ayant

d'autre volonté que la sienne, elle sut faire naître une occasion d'approcher le triomphateur. Intelligente et jolie, elle s'en fit aimer.

On parla mariage et l'on tomba rapidement d'accord. Les six mois que durèrent les fiançailles, Madeleine alla trois fois par semaine à l'Opéra. Du fond de sa loge d'avant-scène, elle put facilement s'imaginer être tour à tour l'héroïne, à qui *Roméo*, *Lohengrin*, *Sigurd* ou *Othello* adressaient, à travers le nimbre d'or pâli de la rampe, leurs roulades mélodieuses. Mais ni le tendre Italien, ni le chevalier au Cygne, ni le héros des Walkyres aux casques empenchés, ni le Maure aux colères de fauve n'effaçaient de son esprit la vision de l'hercule hébraïque, vision qu'elle préférait à toutes. En Clarmonde toujours elle retrouvait *Samson*, — c'était sous cette forme qu'il lui était apparu d'abord et qu'elle avait commencé de l'aimer.

Le duo de *Samson* avait été le chemin de Damas de son cœur.

Ainsi, certaines mélodies ont parfois accompagné ou même provoqué en nous de tels états d'âme qu'on ne peut les entendre ensuite sans voir se lever du champ remué de nos souvenirs des images douces ou cruelles, exquises ou poignantes. Oh! la joie artistique d'écouter Clarmonde soupirer pour elle seule la phrase enchanteresse; Madeleine la savourerait chaque fois qu'elle en serait tentée, car elle allait devenir l'épouse enviée du chanteur, la prêtresse unique de son unique idole.

Hélas!

Toute réalisation d'un désir s'appelle déception!

Le lendemain de la cérémonie nuptiale, Clarmonde, riche des économies faites au cours de sa carrière, renforcées de la dot de sa femme, déclara à celle-ci qu'il renonçait pour jamais à un art qu'il n'aimait pas et n'avait exercé si longtemps que par nécessité. Comme elle protestait, navrée, il donna des raisons péremptoires. Madeleine, elle, n'avait vu du théâtre que le beau côté. Elle ne connaissait pas le revers de la médaille. Était-ce vivre que subir les puériles et insupportables contraintes auxquelles doit s'astreindre tout chanteur soucieux de conserver la pureté de ses cordes vocales? Et quel régime!

Ne pas boire, ne pas manger, ne pas fumer, ne se livrer à aucun sport, ne rien faire librement comme les autres hommes. Chaque soir, dompter le trac, l'affreux trac, qui vous paralyse, vous serre la

en était las, écoeuré. Qu'on ne lui parle plus jamais de cela. Il voulait, à présent, vivre pour lui-même et pour sa femme qu'il adorait; savourer en paix les douceurs de la lune de miel et d'une intimité familiale à laquelle il aspirait depuis longtemps déjà.

Pour affirmer sa volonté par des faits, il relégua ses portraits dans



gorge comme dans un étau et vous conduit au fatal couac.

Tendre sa volonté et ses nerfs odieusement pour déformer la nature et devenir, pour quelques heures, un héros conventionnel traduisant tous ses sentiments en mesure, avec accompagnement d'orchestre, quel martyre! Pierre en avait assez.

Malgré son aspect relativement jeune, sa façade brillante, il aurait bientôt quarante ans.

Voilà vingt ans et plus qu'il faisait le stupide geste de chanter. Il

ses rôles au fond de sa bibliothèque, avec les partitions désormais inutilisées, et ferma le piano à clef.

En vain, Madeleine, désolée, insistait-elle.

— Pour moi seule, avec moi, tu ne refuseras pas de chanter le duo de *Samson*, la si délicieuse phrase: *Mon cœur s'ouvre à ta voix!*

Si tu savais tout ce qu'elle évoque pour moi. Quand tu la murmures, elle fait revivre mon premier souvenir d'amour... l'aurore de notre idylle... Et pour toi c'est si peu de chose... Voyons, tu ne peux refuser?

Clarmonde railla sa femme, qui, selon lui, attachait trop d'importance à quelques notes de musique. Puis il refusa net!

Plus de chant!

Tout ce qui lui rappelait son ancienne carrière l'exaspérait... Et

prenant qu'il n'y avait pas à lutter, la nouvelle Mme Clarmonde courba la tête en silence et parut se résigner. Mais, souvent, elle fut mélancolique. Souvent aussi erra sur ses lèvres une prière qu'elle n'osa formuler, craignant de contrarier son mari qui, d'ailleurs, lui témoignait la plus sincère tendresse.

Dix ans, ils vécurent en parfaite communion, s'adorant comme au premier jour. Hélas! le destin fait toujours payer chèrement de si longs baux avec le bonheur.

était la moitié de son âme, la traîna-t-il de médecins en médecins.

Implacable, ravageur, le mal fit son oeuvre lente, mais sûre! Se sentant perdue, Madeleine voulut aller passer ses derniers jours dans un pays de soleil. Ils louèrent, à San Remo, une villa, bouquet multicolore de tamaris, de palmiers, d'orangers, de citronniers, de roses, de mimosas et de lis rouges.

Madeleine désirait, comme cadre à son agonie, la splendeur des monts d'ocre et d'émeraude et de la mer de lapis-lazuli aux algues bleues comme ses anciens rêves de

Il vit son corps convulsé s'archouter sur la chaise-longue, dans un spasme de douleur. Epouvanté, il sonna les domestiques et, sans les attendre, il voulut aller lui-même chercher des secours.

Mais les doigts crispés et déjà glacés de Madeleine l'agrippèrent.

— Reste auprès de moi, mon bien-aimé. C'est la fin; je le sens!

— Madeleine, ma chérie, sanglota-t-il.

— Ne t'afflige pas. Je n'ai pas peur! Un seul regret... celui de te quitter... Mais écoute...

Et, d'une voix déjà lointaine, elle murmura dans un souffle:

— Aux mourants, on donne de la morphine pour les griser et les endormir doucement. Eh bien, verse-moi ma morphine à moi. Ce que tu m'as toujours refusé, accorde-le-moi en ce moment suprême. Verse-moi l'ivresse! afin que mon coeur, une fois encore, la dernière, s'ouvre à ta voix.

*Comme s'ouvrent les roses
Au baiser de l'aurore!*

Chante, chante, tant que je pourrai t'entendre, et mon âme s'envolera, ravie d'emporter dans l'éternité l'harmonieux écho d'un amour que tu prolongeras ainsi au delà de la tombe...

Et les mots ayant expiré sur ses lèvres, ses yeux, ses pauvres yeux, où la mort répandait déjà ses anémones, suppliaient encore.

Alors, éperdu, haletant de douleur, le coeur crevé, Clarmonde fit sur lui-même un effort surhumain de volonté. Il parvint à refouler ses larmes, à étouffer ses sanglots, et ceux qui, seulement, accouraient à son appel, virent ce spectacle incroyable et shakespearien: agenouillé devant sa femme agonisante, l'ancien ténor chantait à pleine voix — de cette voix d'or inentendue depuis dix ans — une incantation amoureuse avec des roulades et des fioritures accompagnées en sourdine par les râles d'agonie de la mourante:

*Réponds à ma tendresse,
Verse-moi l'ivresse...*

On le crut fou!

Mais Madeleine, les prunelles emplies de la clarté du ciel irradié de la mer de lapis-lazuli, le cerveau grisé par l'encens des mimosas et des lis rouges thuriféraires, le coeur chaviré par la voix quasi-céleste, ne sentit point l'affreuse angoisse de la dernière heure.

L'évocation du souvenir unique fut si puissante, que l'amoureuse du chanteur s'endormit, le sourire aux lèvres, l'extase à l'âme, dans une illusion de renouveau de jeunesse, de vie, de tendresse, et le froid baiser de la mort lui fut comme un baiser d'amour.

CH. ESQUIER



Comme elle était riche, belle et à peu près libre, elle sut faire naître une occasion d'approcher le triomphateur.

quand Madeleine, obtenue, revint à la charge, il se fâcha et lui demanda si c'était lui, Clarmonde, ou le Samson, de Saint-Saëns, qu'elle avait aimé et épousé. Alors, com-

A trente ans, Madeleine, devenue mère, vit décroître sa santé ébranlée.

En vain, Clarmonde, voulant défendre à toutes forces celle qui

vierge. Un matin qu'elle était étendue devant ce paysage éclatant, auprès de Clarmonde, songeur, celui-ci sentit la main de sa femme se glisser brusquement dans la sienne.

LE DIAMANT

par Henri Picard



LEON MARDOCHE, le détective bien connu, installé devant sa table de travail, examinait la correspondance apportée à l'instant, quand la porte de son cabinet s'ouvrit violemment. Il se redressa. Son camarade d'enfance, Gustave Darlot, entra, ou plutôt, se précipita vers lui, le visage bouleversé sous le coup d'une violente émotion.

— Que t'arrive-t-il? s'écria le romancier, surpris.

— Une aventure inexplicable, aussi, je viens faire appel à l'ami dévoué, autant qu'aux capacités inductives et déductives du policier.

— Assieds-toi, fit Léon Mardoche, en lui désignant un confortable fauteuil. Est-ce de ta fille Jeanne qu'il s'agit?

— Dieu merci, Jeanne est en bonne santé, mais la pauvre petite est, comme moi, stupéfaite des événements de cette nuit.

— Tu sais combien Jeanne s'ennuie dans notre ville. Pour secouer sa mélancolie, elle a résolu de passer un mois dans notre propriété *Les Rosiers*, située à vingt kilomètres d'ici, en limite de la forêt en sentinelle avancée du petit village de Ville-sous-Bois.

— Chaque soir, grâce à mon auto, je rentre dîner et passe la nuit à la villa, pour ne repartir que le lendemain dans la matinée.

— Hier, au moment de mettre en marche, un client me retint pour un achat de perles fines.

Il était près de 9 heures quand il me quitta.

— Pour calmer l'inquiétude que je devinais chez Jeanne, j'augmentai ma vitesse habituelle, quand, à quelques centaines de mètres de mon habitation, l'auto passa près d'une ombre que je vis battre l'air de ses mains, en même temps qu'un cri terrible retentit.

— Bloquer les freins et bondir vers le malheureux fut l'affaire de quelques secondes.

— Un homme était allongé sans connaissance.

— Je le soulevai avec précaution, et j'eus l'ineffable joie de l'entendre gémir.

— Quelques minutes plus tard, étendu sur le canapé de notre salon,

il reprenait ses sens sous les compresses d'eau vinaigrée appliquée par Jeanne.

— Remis de mon émotion, j'examinai ma victime.

— De vingt-cinq à trente ans, élancé, assez élégant malgré la poussière dont il était couvert.

— Il ne portait aucune plaie profonde, seulement quelques écorchures insignifiantes au visage et aux mains.

— Chaque fois que j'essayais de le soulever, ou qu'il faisait un mouvement, des plaintes et des gémissements s'échappaient de ses lèvres. Je proposai à ma fille d'aller chercher le docteur Lampierre et de le ramener avec la voiture.

— Le blessé nous conjura de n'en rien faire, il se sentait mieux, déjà, et une nuit de repos le remettrait, disait-il.

— Je mis à sa disposition la chambre que je réserve pour les amis de passage.

— Il me remercia et déclina ses noms et qualité: Roger Simpson, voyageur de commerce, en tournée dans la région.

— Roger Simpson, répéta Léon Mardoche, qui depuis quelques instants prenait des notes sur un carnet.

— Après une nuit fort agitée, continua Gustave Darlo, pendant laquelle je crus percevoir des bruits insolites mis sur le compte de mon

état nerveux, surexcité et impressionnable à l'excès, je me levai de bonne heure, autant pour prendre des nouvelles du blessé et aller chercher le docteur, le cas échéant que dans l'impossibilité de trouver le sommeil.

— Je frappai à la porte quelques petits coups discrets; n'obtenant pas de réponse, je crus correct de ne pas insister et je descendis au jardin me promener comme de coutume.

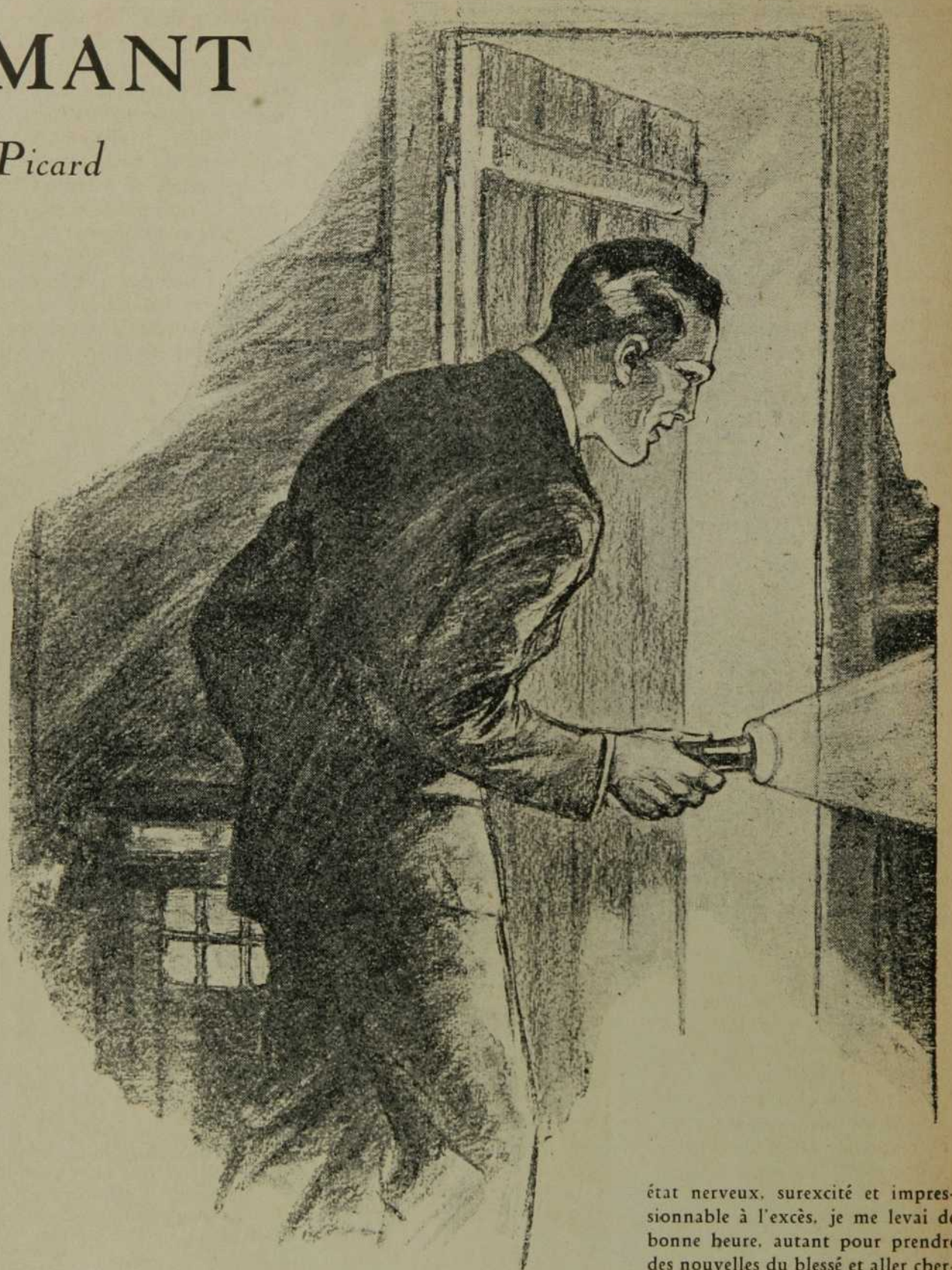
— Je cheminais depuis quelques instants quand je remarquai des traces de pas dirigées vers le mur du potager.

— Intrigué, je remontai la piste, elle m'amena à une fenêtre du rez-de-chaussée. Celle-ci était ouverte!

— Pris de soupçon, je courus à la chambre du blessé.

— Elle était vide et tu étais cambriolé, interrompit le détective.

(Suite à la page 27)





Le roman-feuilleton, ou roman à suivre, est d'une origine très récente sous sa forme actuelle, celle qui consiste à servir aux lecteurs un enchaînement plus ou moins espacé de chapitres d'une histoire plus ou moins longue. On en a conclu un peu trop vite que c'est une invention moderne.

En réalité, le roman-feuilleton a pris naissance bien avant l'art de l'imprimerie et par conséquent la publication des journaux; c'est même lui qui, très probablement, donna l'idée de ces derniers. Ceci n'est sans doute que ma manière de voir mais elle en vaut bien une autre, et je vais essayer de l'appuyer sur des preuves acceptables.

A mon avis, un des plus beaux romans-feuilletons, sinon le plus ancien, fut celui que Shehrazade fit durer pendant mille et une nuits. On sait qu'un roi de Perse nommé Shehriyar, furieux de l'infidélité de sa femme, l'avait livrée au bourreau et avait ensuite décidé d'en épouser une nouvelle chaque soir puis de la faire étrangler le lendemain matin. Ce n'était pas très encourageant pour les candidates épouses et l'on comprend très bien qu'il ne s'en présentait pas de plein gré.

Il y en eut une pourtant; ce fut Shehrazade, douée d'autant d'esprit que de beauté. Elle savait de merveilleuses histoires et en conta une à son royal époux pendant la nuit. Le roi en fut tellement charmé qu'il voulut en connaître la fin, car l'histoire avait une suite, et il décida de n'envoyer sa femme au supplice qu'ensuite.

Or, la rusée Shehrazade savait bien ce qu'elle faisait; son histoire, véritable roman-feuilleton dont un épisode en amenait un autre, ne fut terminée qu'après mille et une nuits. Au bout de ce temps, le roi avait eu le temps d'apprécier sa femme et de si bien l'aimer qu'il renonça définitivement à l'idée barbare de la livrer au bourreau comme les autres.

Il existe plusieurs traductions de ces contes persans, mais trois seulement présentent une réelle valeur: celles de Galand, du capitaine Burton et de J. C. Mardrus. Ces trois noms-là méritent donc bien d'être



Les sujets de romans populaires sont innombrables mais ils se ramènent toujours à des questions d'amour. Une simple scène d'enlèvement comme celle-ci peut fournir la matière d'un chapitre entier et peut-être même d'un livre.

L'Origine du Roman-Feuilleton

Chronique Documentaire

Par Louis Roland

rappelés au public moderne, à titre de vulgarisateurs du roman-feuilleton et de précurseurs des fameux épisodes des temps héroïques du cinéma muet.

Les contes de Shehrazade furent le feuilleton parlé, les épisodes, le feuilleton vu et les romans aujourd'hui publiés par les journaux sont le feuilleton imprimé. Voilà toute la différence.

Avant la conteuse persane il y en eut certainement beaucoup d'autres, mais la tradition n'a pas conservé leurs noms, et les feuilletons parlés remontent très probablement aux premières époques de l'humanité.

car les êtres humains ont toujours eu besoin de la fiction pour leur faire oublier un peu la réalité.

En ce qui concerne l'aspect sous lequel nous le connaissons aujourd'hui, il va naturellement de soi que le feuilleton ne peut pas avoir une origine très lointaine; les journaux sont de création relativement très récente et les premiers qui

(Suite à la page 28)

L'Actualité à Travers le Monde

La guerre aux ravisseurs

Hebert H. Lehman, Gouverneur de New-York, vient de demander, lors de la session législative extraordinaire d'Albany, la peine de mort pour le crime de rapt. En outre, il a exigé que le fait d'extorquer une rançon ou de ne pas aider les autorités dans la recherche des ravisseurs soit considéré comme crime et puni en conséquence.

En même temps, le président Roosevelt a conféré, à Hyde-Park, sa résidence d'été, avec le sous-secrétaire d'Etat Raymond Moley, pour établir un programme fédéral de lutte contre les ravisseurs et les gangsters.

Le gouverneur Lehman s'est particulièrement élevé, dans son message, contre la situation actuelle qui rend les parents de la victime complices des criminels.

"Malheureusement, a-t-il déclaré, il s'est créé, depuis deux ans, une psychologie spéciale qui veut qu'on considère comme naturel et régulier que les parents et les amis des victimes traitent directement avec les ravisseurs ou leurs intermédiaires plutôt que de mettre en branle la loi.

"Ce point de vue doit être combattu. L'Etat ne peut admettre, sous le prétexte de l'anxiété et de la peur des proches parents des victimes, que la loi soit défiée impunément.

"L'Etat, qui détient le pouvoir et les responsabilités suprêmes, ne peut accepter aucun compromis avec d'odieus criminels. Nous avons déclaré la guerre aux ravisseurs!"

Depuis le retour de John J. O'Connell, le jeune rejeton d'un clan politique puissant, les autorités fédérales et locales suivent énergiquement la piste de ses ravisseurs.

Un sportif d'Albany, Manny Stroll ou Streyl a été gardé à la disposition de la justice pour être interrogé sur son rôle d'intermédiaire dans les négociations entre la famille O'Connell et les criminels.

Un autre homme, soupçonné d'avoir participé à ces négociations, a été également arrêté.

(New York Herald)

■ ■ ■

Quelle est la race la plus inventive?

On est peut-être porté à trouver étrange que les Français réclament presque invariablement la paternité d'une invention nouvelle. D'aucuns ne se gênent nullement pour

qualifier cette tendance de chauvinisme ou d'étroitesse. Toutefois, les chiffres nous prouvent que, même aux Etats-Unis, ce sont les sujets d'origine française qui font breveter le plus d'inventions — donc, qui possèdent à un plus haut degré l'esprit d'invention. Et ce n'est pas peu dire, surtout lorsque cette statistique nous arrive des Etats-Unis château-fort des Anglo-Saxons.

Sur 10,000 brevets accordés aux Etats-Unis en 1927, le Dr Lough-

Voilà qui donne un vigoureux "knock-out" à la prétendue ingéniosité des Allemands et autres qui, il faut l'admettre, savent néanmoins trouver à bien des inventions une application pratique.

En tant que descendants de Français, cette statistique nous réjouit. Bien que nous n'ayons rien de semblable au sujet des brevets d'inventions accordés au Canada, il nous est permis de supposer — en attendant mieux — que les inventeurs d'origine canadienne



M. WILFRID BOVEY

Directeur des relations extérieures de l'Université McGill, dont l'étude sur les Canadiens français: CANADIEN, parue dernièrement, obtient en ce moment un grand succès de presse et de librairie.

lin, de la Carnegie Institution of Washington, a trouvé, après enquête, que le nombre-indice des inventeurs d'origine française était de 2.92, alors que, pour les autres races, il était comme suit: Suédois, 2.45; Hollandais, 1.97; Irlandais, 1.11; Ecossais, 1.08; Anglais, 1.01; Gallois, 0.90; Australiens, 0.83; Russes, 0.72; Tchécoslovaques, 0.60; autres, 0.45; Italiens, 0.41; Polonais, 0.30; Belges, 0.20; Hispano-Américains, 0.10 et Nègres, 0.03.

française doivent l'emporter sur tous les autres par leur nombre.

(Les Affaires, Québec)

■ ■ ■

La N. I. R. A. ou NRA

La N. I. R. A. est la *National Industrial Recovery Administration* (Administration Nationale de la Reconstruction Industrielle).

Le Code du Travail, élaboré par elle, est entré en vigueur le 1er août. D'après les paroles mêmes de M. Roosevelt, c'est "une partie

d'un plan, concernant toute la nation, pour élever les salaires et fournir du travail, augmentant ainsi le pouvoir d'achat, afin de rétablir le commerce. Ce plan dépend uniquement d'une action d'ensemble de tous les employeurs". C'est aussi un pacte entre la "Nira", les industriels et les commerçants.

Le "blanket code" — code couverture, code passe-partout — impose, en gros, la semaine de 40 heures, avec un salaire minimum de 14 à 15 dollars. Il est censé améliorer principalement le sort de la classe des *cols blancs*, celle des employés — comprenant le nombre le plus grand d'acheteurs au détail, — bien qu'il doive être assez élastique pour s'appliquer à tous les genres de travailleurs, y compris ceux des industries dont les programmes n'ont pas encore été approuvés.

Dans le détail, le *covenant* limite la semaine des *cols blancs* à 40 heures de travail, excepté dans les magasins de détail où la semaine de 52 heures est autorisée. Mais la semaine d'usine est limitée à 35 heures, bien que, dans certains cas, on puisse établir sur la période de six semaines une moyenne de 40 heures. La limitation ne s'applique ni aux patrons qui n'emploient que deux personnes, ni aux villes qui ont moins de 2,500 habitants; ni aux membres des professions libérales, ni aux employés gagnant plus de 35 dollars par semaine. Il est interdit de faire travailler les adolescents de moins de 16 ans.

La Nira et le général Johnson protestent contre l'idée de la carte forcée aux industriels qui répugneraient à l'idéal américain. Mais la Nira n'en admet pas moins qu'elle doit compter avec deux classes de gens peu commodes: les employeurs égoïstes ou en mauvaise posture, qui tâcheront d'éluder le *covenant*, et les travailleurs égoïstes qui vont chercher à le tourner au plus grand profit possible pour les syndicats en général, et pour eux-mêmes en particulier. Le chef de la Nira, pour qui l'on recrute fiévreusement 600 lieutenants qui veilleront à l'application du programme, compte exercer toute la pression possible sur ces deux catégories d'égoïstes. Il sait, d'autre part, qu'il rencontrera de certains côtés une violente opposition: "Je me prépare au moment, a-t-il déclaré, où l'air sera plein de chats crevés." Nous dirons "de pommes cuites et d'oeufs pourris".

Feuilleton du "Samedi"

Le Secret d'une Tombe

Par EMILE RICHEBOURG

No 9 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

VII.— QUELLE EST CETTE FEMME

Ce fut Lucien qui, mieux que ne l'aurait pu faire le vieux médecin, raconta très exactement ce qui s'était passé la veille; il retraça la lutte qui s'était engagée au bord de l'eau et la brutale étreinte du canotier qui, soulevant Paul de terre, l'avait précipité dans la Seine.

Le vieux médecin acheva le récit du jeune ingénieur en disant comment s'était opéré le sauvetage des deux jeunes gens. Il parla de la dame inconnue qui, pour les récompenser, avait donné cinq cents francs aux pêcheurs.

Il ajouta que cette dame, disant qu'elle connaissait le jeune artiste, lui avait prodigué ses soins avec beaucoup de sollicitude; selon le médecin, la sœur de charité la plus dévouée ne se serait pas montrée plus empressée au chevet du malade.

— C'est étrange, dit Lebrun, quelle peut être cette femme?

— Je comprends que vous ayez le désir de savoir qui elle est; on vous dira si elle est connue dans cette maison.

— C'est étrange, répéta le sculpteur sur bois, devenue sonneur.

Et instinctivement, il chercha le regard du Dr Delteil.

On quitta la chambre de Lucien et l'on entra dans celle de Paul.

La scène entre le père et le fils fut extrêmement touchante; ils ne pouvaient se dégager des bras l'un de l'autre; on voyait que c'était un quasi ressuscité que le sculpteur retrouvait et qu'il ne pouvait trop l'embrasser. Enfin, cette explosion de tendresse bien naturelle prit fin.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 29 juillet 1933.

A la veille de livrer le combat suprême, le marquis de Mimosa, un des principaux chefs carlistes, confie sa petite fille Thérèse à son fidèle serviteur Pedro. Celui-ci porte l'enfant en France et le remet à une jeune femme, Mme Marguerite, qui vit seule avec sa petite Louise. L'Espagnol lui donne en même temps vingt mille francs et le testament du marquis. Quelques jours plus tard, Pedro est tué par des ennemis.

Une nuit, Edouard Forestier, le mari de Mme Marguerite qu'elle avait dû quitter à cause de ses mauvais traitements, veut obtenir de force l'argent remis par Pedro. Mais l'arrivée soudaine du curé Ancelin fait fuir le misérable.

Le Dr Villarceau va mettre en lieu sûr l'argent et le testament. Pendant un moment d'absence de Mme Marguerite, la petite Louise est enlevée.

Le Dr Villarceau, célèbre médecin de Paris, a marié sa fille Valentine à un jeune médecin nommé Delteil. Sa fille adoptive, Léonie, épouse un sculpteur de talent et de cœur, Lebrun. Léonie est jalouse de Valentine et tente, par des lettres anonymes, de briser le bonheur de son ancienne amie. Mais le Dr Villarceau dévoile la coupable et la chasse de sa maison.

Léonie avait écrit, sous l'anonymat, que le Dr Delteil fréquentait une jeune femme. Le Dr Villarceau apprend que le jeune médecin protège cette femme, Mme Duparc, par charité, pendant que son mari est en Allemagne. Charles Duparc revient et, grâce aux démarches du Dr Delteil, sa femme est enfin reçue chez son beau-père qui s'était d'abord violemment opposé à ce mariage.

Sous un faux nom, Edouard Forestier s'engage comme valet de chambre chez le Dr Villarceau. Il réussit à dérober les papiers contenant le secret de la naissance de la jeune Espagnole confiée à Mme Marguerite. Il est repris et envoyé en prison mais les papiers sont perdus.

Le Dr Villarceau meurt subitement. Quelque temps après, Mme Marguerite, qui habite maintenant Paris, disparaît aussi laissant seule au monde sa fille adoptive, Thérèse, à laquelle elle avait donné le nom d'Emilienne.

Plusieurs années ont passé. Paul Lebrun, fils du sculpteur, revient d'Italie où il a passé quelques années après avoir gagné le Grand Prix de Rome de peinture. Quant à Lucien Delteil, fils du médecin, il est un brillant ingénieur des mines.

Léonie, l'épouse infidèle de Lebrun, est revenue à Paris après de multiples aventures. Elle est marchande d'antiquités sous le nom de Mme Prudence. Malgré ses erreurs, elle pense constamment à son fils. Elle apprend par hasard d'Edouard Forestier que les papiers dérobés chez le Dr Villarceau avaient été placés dans le tiroir secret d'un vieux meuble.

Pendant ce temps, le Dr Delteil, ayant jeté les yeux sur l'ordonnance de son confrère, l'avait félicité du mode qu'il avait suivi pour les soins à donner au malade.

Lebrun interrogea son fils au

sujet de cette dame qui l'avait soigné.

— Oui, répondit-il, on m'a dit que cette personne était restée plusieurs heures auprès de moi; mais je ne me souviens de rien. Il paraît aussi qu'elle avait pro-

mis cinq cents francs à qui nous sauverait, Lucien et moi, et qu'elle les a donnés aux pêcheurs.

Pourquoi Paul ne disait-il que cela à son père, pourquoi ne parlait-il pas des baisers que l'inconnue avait mis sur son front? Nous l'expliquerons plus tard.

— Oui, reprit Lebrun, mais c'est à moi et non à cette personne de récompenser ceux qui vous ont sauvés: nous ne pouvons pas admettre, M. le Dr Delteil et moi, qu'on se soit substitué à nous; il faut que nous sachions qui est cette dame afin de lui rendre la somme qu'elle a donnée.

La servante, qui était sortie depuis un instant, rentra.

— Où est la dame que vous avez remplacée ici, auprès de mon fils? lui demanda Lebrun.

— Elle est partie depuis un bon quart d'heure, monsieur, dans une voiture de louage, et l'on croit qu'elle s'est fait conduire à Chatou, pour y prendre le train.

— Est-elle connue ici?

— Non, monsieur.

— Elle n'a pas dit qui elle est?

— Elle n'a rien dit en partant; elle s'est contentée de mettre une pièce de vingt francs dans la main de la patronne.

Le sculpteur sur bois cessa d'interroger. Il était pâle, paraissait soucieux. Lui et M. Delteil se regardaient maintenant, comme s'ils n'eussent plus osé échanger une parole.

Après un assez long silence:

— Il faudra pourtant que nous sachions qui est cette femme, dit le père de Lucien.

— Nous ne pourrions pas le savoir, répondit le sculpteur.

— Moi, je le saurai, il faudra bien que je le sache, pensa Paul.

A ce moment, Lucien, tout joyeux, entra dans la chambre.

— Ah! Lucien, mon cher Lucien! s'écria Paul en lui tendant la main.

Il continua avec des larmes dans la voix :

— Je sais ce que tu as fait pour moi, tu as risqué ta vie sans même avec l'espoir de pouvoir sauver la mienne! Ah! Lucien, mon brave ami, c'est une nouvelle dette de reconnaissance! Elles augmentent et grossissent sans cesse les dettes de cœur de mon père et les miennes! Puis-je un jour vous donner, à tous, la preuve que je ne suis pas un ingrat.

Et attirant à lui le jeune ingénieur.

— Viens, viens, lui dit-il, viens que je t'embrasse!

Lucien ayant déclaré qu'il ne retournerait à Paris que le soir, avec son ami et M. Lebrun, qui ne voulait pas non plus quitter son fils, le Dr Delteil retourna seul Paris.

Il avait hâte de rassurer complètement sa femme et Mme Villarceau.

VIII.—A LA RECHERCHE D'UN VIEUX MEUBLE

L'arrivée du Dr Delteil et du sculpteur sur bois au restaurant-hôtel avait fait partir précipitamment la marchande à la toilette.

Elle s'était fait indiquer un loueur de voitures et quelques instants après, comme l'avait dit la servante, elle se faisait conduire à la gare de Chatou.

Elle dut attendre une bonne demi-heure pendant laquelle, la figure cachée sous son voile, elle resta assise sur un banc, ne voyant, n'entendant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Il fallut qu'un employé de la compagnie l'avertit que le train était arrivé. Elle y monta et elle était tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle n'aurait pu dire, en arrivant à la gare St-Lazare, si elle avait eu des compagnons de voyage.

Sur la place du Havre elle faillit se faire écraser. Pour franchir à courte distance qui la séparait de la rue de Lafayette, elle semblait marcher comme dans un rêve, obéissant à une sorte de mouvement automatique. Elle heurtait les passants, était heurtée par eux et ne s'en apercevait point.

LE BAUME PERSAN, créateur et conservateur de beaux teints. D'un effet tonique et stimulant merveilleux. Conserve et embellit la peau la plus délicate. Rafraîchit la peau fatiguée ou irritée par les intempéries. Opère par enchantement. Une friction légère et le teint se rafraîchit et s'embellit instantanément. Adoucit aussi bien les mains et les rend blanches comme neige. L'article de toilette idéal pour la femme particulière.

Enfin elle arriva. Sa fidèle Elisabeth fut effrayée de sa pâleur et du bouleversement de ses traits.

— Mon Dieu, madame, dit-elle, que vous est-il arrivé? Seriez-vous malade?

— Non, je suis seulement très fatiguée; je vais me reposer dans ma chambre. Si l'on me demande, je n'y serai pour personne.

Elle se sentait incapable de s'occuper d'affaires.

Elle monta chez elle. Ses regards s'arrêtèrent sur une glace qui lui renvoya son image décomposée par la douleur. Elle ôta son chapeau, le jeta sur un meuble et se laissa tomber sur un canapé.

En pensant à son fils, qui l'avait repoussée à cette expression d'horreur et de dégoût qu'avait prise à sa voix la physionomie du jeune homme, les sanglots l'étouffaient. Ce ne fut qu'au bout d'un assez long instant qu'elle put pleurer; les larmes coulèrent en abondance sur ses joues livides et la soulagèrent.

La clarté se fit peu à peu dans son esprit troublé et elle put reconstituer les scènes qui, depuis la veille, ne lui apparaissaient que dans les brumes d'un cauchemar.

Maintenant, tous les détails lui revenaient à la mémoire. Elle se rappelait son entrée au bal des Canotiers, ces deux jeunes gens qu'elle avait à peine remarqués d'abord et qui lui apparaissaient faisant contraste avec la vulgarité des habitués de l'établissement. Elle se rappelait ces rires bruyants et ces conversations grivoises auxquelles elle s'était associée à quelques pas de son fils; puis le déchirement qui s'était produit en elle, quand elle avait appris que les menaces d'une brute étaient dirigées contre son fils.

Elle frissonnait encore d'épouvante en évoquant le souvenir de l'eau bouillonnante au-dessus du noyé, et il lui semblait qu'elle voyait encore ce

corps inerte étendu dans la baraque.

Elle se retrouvait dans cette chambre d'hôtel où elle avait veillé son fils. Oh! elle l'aurait toujours devant les yeux, il ne s'effacerait jamais de sa mémoire le souvenir du geste avec lequel Paul l'avait repoussée.

La douleur qu'elle avait éprouvée à cet instant était toujours aussi vive.

Et c'était quand elle était si heureuse de le savoir sauvé, de le voir revenir à la vie, si fière de le retrouver beau, intelligent, instruit, plein d'avenir, qu'il s'était détourné d'elle comme d'un être dont on veut éviter le contact impur.

Mais pourquoi cette espèce de répulsion qu'elle avait inspirée à l'artiste? Avait-ild onc deviné qu'entre elle et lui il y avait un abîme?

A cette idée, elle vit passer devant ses yeux, comme un sinistre fantôme, l'image sombre de son passé; c'était l'abîme, c'était la barrière infranchissable qui se dressait menaçante entre elle et son fils.

— Mais non, se dit-elle, il ne sait pas qui je suis, il n'a pu me reconnaître après tant d'années écoulées... Non, non, ce n'est pas sa mère qu'il a voulu repousser.

Puis, après un silence, elle reprit:

— Mais s'il eût su que j'étais sa mère, n'aurait-il pas eu pour moi le même dédain, la même horreur?... Son père ne lui a-t-il pas appris à me détester, à me maudire? Ne lui a-t-il pas dit: "Tu ne dois jamais revoir ta mère," comme il m'a dit, à moi: "Vous ne reverrez jamais votre fils?"

Oh! cet homme, cet homme! il est impitoyable, je le hais!

Un éclair fauve avait sillonné son regard. Mais, aussitôt, elle eut un geste de découragement et son visage prit une expression de tristesse profonde.

— Ah! murmura-t-elle en hochant la tête, si mon fils me

voyait la colère dans les yeux et devinait les révoltes de mon cœur, ce ne serait pas le moyen de regagner sa tendresse. Je suis injuste, après tout; est-ce que je ne dois pas reconnaître que celui qui m'a chassée, qui m'a à jamais fermé sa demeure a fait de mon enfant un homme, un artiste, qui est aujourd'hui sur le chemin de la gloire? Cela doit lui être compté à cet homme.

Par une pente insensible elle passait des émotions violentes à des sentiments plus doux. L'aigreur s'en allait de son âme.

Elle se souvint que là-bas, au bord de la Seine, elle n'avait pas été seule à s'intéresser à son fils; elle sentit dans son cœur une vive reconnaissance pour tous ceux qui avaient contribué à son salut.

Il en était un surtout qu'elle ne pouvait oublier, qu'elle n'oublierait jamais, celui qui s'était vaillamment jeté à l'eau pour sauver son ami ou mourir avec lui.

— Le brave garçon, le noble enfant? s'écria-t-elle, comme sa mère doit être fière d'avoir un fils pareil! Toujours heureuse, Valentine! Eh bien, est-ce qu'elle ne le mérite pas?

L'association des idées réunit, naturellement, dans la pensée de Léonie tous les membres de la famille Villarceau. Pour la première fois, elle s'accusa d'avoir répondu aux bienfaits par l'ingratitude. Elle se rappela la grande bonté de l'illustre médecin, l'homme au grand cœur; elle le revoyait avec son regard si intelligent, si bon, son fin sourire et cette douce indulgence qu'il avait pour les faiblesses et les fautes des autres. Tout ce qu'il avait fait pour elle lui revenait à l'esprit. Comment l'en avait-elle récompensé?

— Il méritait mieux de moi, se dit-elle.

Sa physionomie plus calme était devenue plus réfléchie.

A présent, elle songeait à ces mystérieux papiers dont la perte avait été si sensible au Dr Villarceau. Puisqu'ils avaient tant de prix pour lui, ils devaient être également précieux pour sa famille. Si elle parvenait à les retrouver et qu'elle les rendit à Mme Villarceau, ce serait un hommage rendu à la mémoire de son bienfaiteur.

Ayant toujours son fils dans sa pensée, elle se disait:

— Si je retrouvais ces papiers, c'est Paul qui les porterait à Mme Villarceau; on lui serait reconnaissant et, dans sa joie,

Les Gagnants des Mots Croisés

LES MOTS CROISES — CONCOURS No 91 — 9 sept.

\$5.00 en prix

Mlle Rita Lamothe, Box 23, Al'ed Rd, Ontario

Mlle Jeanne Lefebvre, 4360, Blvd Lasalle, Verdun, P. Q.

Mlle Ubaldine Larouche, Ville-Marie, Québec, P. Q.

Mlle Yvette Pichette, 438 King St. East, Toronto, Ontario

M. Michel Giroux, Avenue St-Georges, Beauportville, P. Q.

il y aurait un peu d'oubli et de pardon.

Jusqu'alors, dans son idée de retrouver les papiers, elle avait été simulée par la curiosité qu'on éprouve à déchiffrer une énigme; maintenant elle était guidée par un mobile plus élevé.

— Alors, se dit-elle, il faut que je les retrouve.

* * *

Les jours suivants, les clients se succédèrent presque sans interruption dans le magasin. Les affaires de la maison devenaient de plus en plus brillantes, et Mme Prudence était souvent obligée de faire de longues courses pour se procurer les objets demandés qui lui manquaient.

Il fallait avant tout servir la clientèle; un peu plus tard, dès qu'elle le pourrait, elle se mettrait à la recherche des papiers.

Léonie n'avait jamais été désintéressée, et depuis qu'elle était devenue marchande, elle se montrait âpre au gain. Mais, disons-le, ce n'était pas pour elle seule qu'elle convoitait la fortune.

Elle croyait voir dans la fortune un moyen de se rapprocher de son fils. Elle pensait bien que le sculpteur sur bois n'était pas millionnaire; sans doute, quand elle l'avait quitté, il était dans l'aisance; mais il n'avait pas eu, certainement, que des jours de prospérité, les travaux de luxe étant exposés à bien des chances aléatoires. En réalité, elle ignorait absolument dans quelle situation se trouverait Lebrun.

Elle espérait pouvoir dire à son fils:

— Ces titres de rente, ces billets de banque, ces rouleaux d'or, je les ai gagnés, amassés, par un travail aussi honorable que persévérant, ils sont à toi. Grâce à ta mère, tu peux figurer parmi les privilégiés de la fortune, choisir à ton gré le genre de vie qui convient à tes goûts.

Alors, est-ce que la reconnaissance ne créerait pas entre le fils et la mère un lien que la rancune du père ne parviendrait pas à rompre?

C'est ainsi qu'elle se reprenait à espérer, et le soir, quand elle rentrait dans sa chambre, elle y était suivie par la belle figure de Paul, non plus sombre et

hostile comme à Bougival, mais souriante et affectueuse.

Un jour elle se dit:

— Entrons en campagne; je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer, mais j'ai la persévérance et la patience.

Elle était douée d'une énergique volonté et n'était pas femme à se décourager devant les premiers obstacles, à renoncer à son entreprise.

Très simplement vêtue, elle gravit les hauteurs de Montmartre.

Arrivée à la rue Duhesme, elle entra dans la loge de la maison où avait habité Forestier et se trouva en présence du concierge occupé à ressembler des bottines.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle avec son plus gracieux sourire, étiez-vous ici il y a huit ans?

— Oui, répondit le savetier d'un ton bourru; pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour être sûre que vous avez connu un locataire de cette maison appelé Aristide Blondeau.

— Ah! oui, une belle connaissance, ma foi, un gredin qui avait autant de noms qu'il y a de jours dans le mois et qui ne nous a pas laissé un bon souvenir, à ma femme et à moi. C'était un voleur qui a été arrêté là, sur le pas de la porte.

— Pourriez-vous me dire ce qui sont devenus ses meubles.

— Ah! nous nous sommes bien inquiétés de savoir où ils sont allés! C'est le propriétaire qui les a fait vendre; si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au propriétaire.

— Alors, dit-elle, en glissant une pièce blanche dans la main du concierge, soyez assez aimable pour me donner son adresse.

— Oh! très volontiers, fit l'homme; M. Fournier, rue de Maistre No 5.

Mme Prudence se retira et se rendit à l'adresse indiquée. Elle trouva dans le propriétaire un homme aussi peu avenant que le concierge. La tête, emprisonnée dans un bonnet de soie, enveloppée dans une robe de chambre, il soignait devant le feu ses vieux rhumatismes.

— Que voulez-vous? dit-il sans se lever, en voyant entrer la marchande à la toilette.

L'accueil était peu encourageant, mais Mme Prudence ne se déconcerta point.

— Monsieur, répondit-elle, vous avez eu pour locataire dans votre maison de la rue Duhesme un certain Aristide Blondeau, qui le son vrai nom s'appelait Forestier.

— Qu'est-ce que l'on me veut encore avec cette canaille? s'écria le propriétaire; si ce bandit est une de vos connaissances, je ne vous en fais pas mon compliment. Il m'a fait tort de deux termes, le misérable!

— L'homme m'importe peu, monsieur, mais il avait un mobilier.

— Ah! oui, parlons-en, de son mobilier; je l'ai fait vendre et c'est à peine si les frais de saisie et autres ont été couverts.

— Parmi ces meubles, monsieur, il y en avait un auquel je tenais beaucoup, non à cause de sa valeur, mais comme souvenir de famille. C'est un bahut-secrétaire.

— Hé, que voulez-vous que j'y fasse? Il fallait venir l'acheter à la vente.

— J'ai ignoré cette vente, monsieur, mais l'huissier qui l'a faite pourra peut-être me fournir certaines indications...

— Ça, je n'en sais rien; si vous voulez voir mon huissier, son étude est rue Lepic, No 14.

— Merci, monsieur.

— Il n'y a pas de quoi. Bonne chance, madame.

Et l'homme se remit à tisonner.

Mme Prudence n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à la maison où un panonceau accroché au-dessus de la porte indiquait l'étude de l'officier ministériel, la terreur des mauvais débiteurs du quartier.

Cependant cet huissier de Montmartre n'avait rien de rébarbatif. Élégamment vêtu, les cheveux bien lisses, la moustache en croc, il était de ceux qui cherchent à se faire pardonner leur métier ingrat par l'amabilité des manières, une attitude correcte. Mais la marchande à la toilette remarqua avec peine qu'il n'avait pas trente ans; ce ne pouvait être lui qui avait opéré la saisie et fait la vente du précieux bahut.

— Monsieur, lui dit-elle, quand il se fut levé pour lui présenter un siège je crains bien que vous ne puissiez me fournir les renseignements que je viens solliciter de votre obligeance. Le fait auquel ils se rattachent re-

monte à huit ans et alors vous étiez encore bien jeune.

— C'est vrai, madame; mais à cette époque j'étais clerc dans cette étude.

— Oh! alors, monsieur, vos souvenirs peuvent m'être précieux.

— Je le désire, madame. De quoi s'agit-il?

Elle exposa sa requête.

— Madame, répondit le jeune huissier, la vente dont vous me parlez était sans importance; je me la rappelle, cependant, à cause de l'arrestation et de la condamnation de ce locataire de M. Fortier, un des anciens clients de l'étude. Mon prédécesseur tenait ses écritures parfaitement en ordre, et je pense bien qu'en consultant ses registres je vais pouvoir vous renseigner.

Mme Prudence respira et, d'un œil anxieux, elle suivit les mouvements de l'huissier pendant qu'il feuilletait un de ces énormes infolios disposés sur des rayons.

— Ah! voilà, dit l'huissier au bout de quelques instants: Vente faite à la requête de M. Fortier, propriétaire rue Duhesme. Un bahut-secrétaire adjugé au prix de quinze francs.

— A qui, monsieur? demanda Léonie haletante.

— A un M. Lévêque demeurant rue des Abbesses.

M. Lévêque était mort, et ses héritiers, qui habitaient en province, avaient vendu son mobilier à un brocanteur.

Ce ne fut pas sans peine que la marchande à la toilette parvint à se procurer l'adresse du brocanteur qui demeurait chaussée de Clignancourt, No 22.

Là, elle se heurta d'abord contre le mauvais vouloir de l'industriel, qui ne se souvenait pas, disait-il, et n'avait pas le temps de faire des recherches sur ses livres; d'ailleurs, il n'inscrivait la vente que des objets ayant une certaine valeur.

Mme Prudence comprit très bien que si cet homme se refusait à lui être agréable, c'était parce que pour lui tout était matière à commerce, même son obligeance. Elle ne se rebuta point en continuant à se montrer gracieuse, insinuante, tout en examinant les uns après les autres les objets d'art placés dans la vitrine.

— Ah! fit-elle, voilà un déjeuner qui me plaît; c'est du Saxe, n'est-ce pas?

— Oui, madame, du Saxe.

— Combien voulez-vous le vendre?

L'homme parut hésiter un instant et répondit:

— Cent francs.

Il avait acheté les deux tasses et la soucoupe quatorze francs; mais, en réalité, le déjeuner valait une soixantaine de francs.

— Eh bien! monsieur, dit Mme Prudence, je ne marchand pas, je vous achète ces porcelaines cent francs, mais si vous me dites à qui vous avez vendu le bahut en question.

— Quelle diable de femme vous êtes, répondit en riant le marchand de meubles d'occasion, en ne peut pas vous résister. Oh! je me rappelle bien, à présent, cette espèce de secrétaire; je l'ai eu ici pendant plusieurs mois.

Un jour, un monsieur, ayant à son bras une jolie jeunesse, s'arrêta devant mon magasin. La jeune personne vit le bahut, il lui plut, faut croire, elle en demanda le prix et le marché fut vite conclu. Naturellement, ce fut le monsieur qui paya et fit prendre le meuble le lendemain. Ce monsieur qui s'appelle Duplan, est un commissionnaire de la rue des Petites-Ecuries. Je n'ai pas l'adresse de sa maison, mais un commissionnaire en marchandises est facile à trouver.

— Oui, oui, je saurai le trouver.

— Et il est probable que vous allez pouvoir racheter ce meuble auquel vous tenez tant.

— Un souvenir de famille, vous comprenez...

— Si je comprends? ah! je crois bien!... Je conserve comme des reliques sous un globe et sur des coussinets de velours la couronne de fleurs d'oranger et le bouquet de mariage de ma défunte femme, que j'ai perdue il y a plus de trente ans.

Mme Prudence paya son achat, dont la facture lui fut remise, se fit envelopper ses porcelaines et sortit du magasin. Elle héla le cocher d'une victoria, monta dans cette voiture et se fit ramener chez elle.

L'HUILE POPULAIRE. — Bien des huiles ont paru et disparu mais l'Huile Electrique du Dr Thomas continue à maintenir sa position et augmente sa sphère d'utilité chaque année. Ses brillantes qualités l'ont mise en évidence et la tiennent là et elle peut vraiment être appelée l'Huile Populaire. Des milliers en ont bénéficié et ne voudraient pas faire usage d'autre préparation.

Elle n'était pas mécontente de sa journée; elle n'avait pas rencontré de trop grandes difficultés et elle espérait bien que le lendemain, avant la nuit, le vieux meuble serait dans sa chambre.

Si elle avait acheté trop cher sa porcelaine, en revanche, Mme Elizabeth avait vendu en son absence plusieurs objets avec un superbe bénéfice.

XI.—LA TRACE PERDUE

Le lendemain la marchande à la toilette se présenta chez le commissionnaire en marchandises.

C'était un vieux garçon au teint fleuri, à la physionomie joviale, présentant le type de ces jouisseurs fin de siècle, dont nous avons chaque jour sous les yeux des échantillons très réussis. M. Duplan était certainement un fervent disciple de la philosophie épicurienne de Béranger.

Léonie, qui savait adapter son langage au caractère de chacun, se montrait suivant l'occasion expansive ou réservée; elle se fut bientôt mise à l'aise avec le joyeux négociant et la conversation prit une tournure presque familière.

— Ma chère dame, dit M. Duplan à l'aimable causeuse, je suis tout à votre service et je désire vivement vous aider à retrouver ce meuble. Je l'ai acheté... non, ce n'est pas moi qui l'ai acheté à ce brocanteur de la chaussée Clignancourt, je l'ai seulement payé pour une demoiselle, Blanche d'Attigny, danseuse du théâtre de la Porte Saint-Martin.

— Mais vous savez où elle demeure actuellement?

— Hélas! non, madame. Je l'ai complètement perdu de vue.

Mme Prudence était visiblement contrariée.

L'entretien continua encore quelques instants et Léonie prit congé du négociant.

Elle se trouvait, cette fois, en présence d'une sérieuse difficulté et ne pensait plus autant que la veille au succès de son entreprise.

La marchande à la toilette commençait à désespérer lorsqu'on vint lui apprendre que la danseuse, déchu de sa splendeur éphémère, était allée s'échouer dans une maison garnie de la rue des Partants à Ménilmontant.

Mme Prudence se rendit à Ménilmontant et grimpa les quatre étages qui conduisaient

à la chambre de l'étoile éteinte. Elle se trouva en présence d'une femme vieille bien avant l'âge, maigre, aux yeux caves, conservant à peine dans ces traits flétris un vestige de son ancienne beauté.

Une touche sèche, de funèbre augure, soulevait sa poitrine et faisait peine à entendre.

Elle portait des vêtements fanés, usés jusqu'à la corde. Les meubles de la chambre révélaient une noire misère. Il suffit à la marchande à la toilette d'un coup d'œil pour se convaincre que le meuble qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle se présenta à l'ex-danseuse comme une dame faisant partie d'une association charitable ayant pour but d'aller secourir à domicile les misères ignorées. Elle avait entendu parler de sa détresse et désirait lui venir en aide.

Oh! sa charité était pleine d'indulgence: elle n'était pas de celles qui, avant de compatir au malheur, se demandent s'il a été précédé d'une vie irréprochable.

— Je sais ce qu'est la vie, continua-t-elle avec douceur, je sais quels écueils rencontre une jeune fille abandonnée à elle-même. Confiez-vous à moi sans crainte et sans honte, je n'ai que le désir de vous être utile. Toutes les dames de ma Société sont animées des mêmes sentiments que moi, par nous vous serez soulagée.

La pauvre délaissée qui depuis longtemps souffrait de l'oubli de ses amis des beaux jours, de tous ceux qui avaient partagé ses plaisirs, fut profondément touchée de cette visite d'une inconnue.

Cette dame charitable lui parlait avec tant de bonté et lui faisait entendre de si consolantes paroles qu'elle se sentait émue jusqu'aux larmes.

Elle se montra facilement expansive, répondit à toutes les questions et raconta sa vie.

Pendant qu'elle en déroulait les phases, depuis les premiers succès dus à sa beauté, à sa franche gaieté, lesquels avaient été toujours grandissants jusqu'au jour de la maladie et de la chute finale, Mme Prudence ne laissa échapper aucune parole de blâme ou de mépris. De temps en temps, elle disait seulement:

— Pauvre enfant; pauvre enfant!

L'ex-danseuse se tut et eut une nouvelle quinte de toux.

— Ah! dit Mme Prudence avec compassion, si vous avez eu des

jours de plaisir et de triomphe, vous avez aussi cruellement souffert; ceux qui vous enviaient à cette époque où vous passiez dans un huit ressorts toute rayonnante de jeunesse, de grâce, de beauté, seraient bien surpris s'ils savaient dans quelle situation vous êtes aujourd'hui.

Regardant le misérable grabat, la table boiteuse et les chaises à moitié dépaillées, elle reprit:

— Ce dut être pour vous un dur moment que celui où vous fûtes obligée de vous dépouiller de votre élégant mobilier.

— Bien dur, en effet, madame, car c'était ma décadence complète.

— Je vois apparaître un impitoyable propriétaire.

— Non, madame, je ne devais rien à mon propriétaire; mais le vide s'était fait autour de moi, et l'argent me manquait. J'allai frapper à la porte d'un ami; il refusa de me recevoir.

Alors, je songeais à aller me jeter dans la Seine du haut d'un pont, lorsqu'en passant à l'entrée du boulevard Voltaire, je vis la boutique d'un marchand de meubles d'occasion; je proposai au marchand de lui vendre les miens, il m'accompagna chez moi et, le jour même, il fit enlever mon mobilier. La somme que je touchai me fit vivre quelque temps, mais depuis...

Elle n'acheva pas, un sanglot lui coupa la parole.

— Allons, ma chère enfant, lui dit la marchande à la toilette, prenez courage, on ne vous abandonnera pas, tenez, voici vingt francs, en attendant que moi ou une autre dame revienne vous voir.

Elle adressa encore quelques paroles d'encouragement à l'ancienne dégrafée et se retira.

En descendant l'escalier elle se disait, mais sans penser à elle-même:

— Voilà le retour des choses d'ici-bas, dans un mois cette malheureuse sera morte.

Le jour suivant, elle se rendit au boulevard Voltaire et n'eut pas de peine à trouver le marchand de meubles dont lui avait parlé Amanda; il n'y avait que lui dans la partie du boulevard voisine de la place de la République.

À la question qu'elle lui adressa, le marchand répondit:

Un bahut secrétaire palissandre, avec incrustation de nacre et de houx, je me le rappelle parfaitement bien; il était d'un beau travail et je l'ai fait remettre complètement à neuf.

Mme Prudence se sentit traversée par un frisson.

Si l'on avait découvert les papiers!

Elle fut bientôt rassurée par les détails que lui donna le marchand.

Alors elle débita sa petite histoire: Une grande dame désirait entrer en possession de ce meuble, vieux souvenir de famille, que des circonstances malheureuses avaient fait passer dans des mains étrangères.

La marchande eut une mine piteuse où se lisait le regret de ne plus avoir le meuble qu'il aurait pu vendre un prix exorbitant.

— Hélas! madame, dit-il, je suis vraiment désolé de ne plus avoir ce bahut dans mon magasin; je l'ai vendu à un tailleur, M. Blondel, qui demeure au numéro 58 de la rue Amélot.

C'était tout près. Mme Prudence fut bientôt rue Amélot. La concierge lui apprit que le tailleur n'était plus dans la maison.

Bavarde... comme une portière, elle ajouta:

— M. Blondel et sa femme étaient de bien bonnes gens, qui savaient me récompenser des des plus petits services que je leur rendais. Je regrette bien qu'ils ne soient plus ici, allez. Ils ont acquis une petite aisance et sont partis parce qu'ils se tiraient des affaires; ils sont allés vivre à Saint-Mandé.

— Vous avez leur adresse?

— Oui, avenue Sainte-Marie; je ne sais pas le numéro, mais pas besoin pour les trouver.

Et la concierge, qui était allée voir ses anciens locataires, un dimanche, s'empressa de faire la description de leur gentille petite maison de campagne.

La marchande à la toilette pouvait croire enfin qu'elle touchait au but. Restait à se mettre en communication avec les époux Blondel. La chose était délicate et demandait beaucoup de prudence et de tact; car si la négociation était mal engagée, elle pouvait aboutir à un échec, et alors tout espoir de rentrer en possession des précieux papiers s'évanouissait.

Elle réfléchit longuement à la marche qu'elle devait suivre et imagina plusieurs combinaisons assez compliquées qu'elle abandonna les unes après les autres, chacune présentant des inconvénients.

Elle finit par s'arrêter au moyen le plus simple et décida qu'elle irait trouver l'ancien tailleur et ferait appel à ses

bons sentiments. Ce qu'elle avait appris du caractère de M. Blondel lui donnait confiance.

Elle prit un coupé de remise, qui offrait l'illusion d'une voiture de maître, et se fit conduire avenue Sainte-Marie.

A travers la grille, elle vit l'ancien tailleur occupé à soigner les fleurs de son jardin.

La tête couverte d'un vieux chapeau de paille, vêtu d'une jaquette de coutil, le cou nu, le gilet déboutonné, il avait une de ces figures bon enfant dont la bienveillance est le trait distinctif.

Sa femme, non loin de lui, à l'ombre d'une platane, travaillait à un ouvrage de couture et semblait être la digne compagne de ce brave homme. Ils étaient bien de ces bons bourgeois qui, après avoir amassé péniblement une petite fortune, savourent avec délices le bonheur tranquille de la villégiature.

La marchande à la toilette, excellente physionomiste, fut tout de suite fixée; elle entra avec confiance et, s'adressant aux deux époux, elle leur demanda la faveur d'un moment d'entretien.

Ils furent un peu confus de recevoir dans une tenue négligée une grande dame. Car Léonie avait eu soin de se vêtir d'une toilette riche et de bon goût et de se parer de bijoux de prix.

De plus, nous savons qu'elle avait l'habitude du monde et pouvait très bien se donner pour une marquise.

Elle s'exprima avec une grande simplicité, se montra très bienveillante et ne voulut pas permettre à M. Blondel d'aller changer de vêtement. Par l'affabilité de ses manières, elle mit à l'aise les deux époux.

Elle s'extasia sur la beauté des glaïeuls, des œillets, des roses, des bégonias. C'était toucher M. Blondel à l'endroit sensible.

Lui et sa femme étaient sous le charme de la parole de cette visiteuse qui, évidemment, occupait dans le monde un rang élevé.

Dès que Mme Prudence fut avec eux dans le salon, elle aborda le sujet qui l'amenait.

— J'appartiens, dit-elle, à une branche cadette de la vieille et noble famille de Renaucourt dont vous avez sans doute entendu parler.

Ce nom leur était totalement inconnu; cependant, comme ils avaient le respect de la hiérarchie et des noms sonores,



Dans la plupart des cas, le cancer à ses premières phases peut être complètement et définitivement supprimé ou détruit par Opération, Rayons X ou Radium



FAITES CONNAITRE les rassurantes constatations qui se dégagent de la lutte contre le cancer; trop de gens ne voient qu'en noir à ce sujet.

Il existe une croyance générale et erronée que le cancer est incurable, et qu'il n'y a rien à faire contre son évolution destructive. Cette croyance porte ceux qui ont raison de se croire atteints, à différer une visite médicale jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir.

Une autre raison pour laquelle le cancer prend souvent de l'extension, c'est qu'au début, il est généralement indolore et, par suite, ignoré.

Les plaies ulcéreuses, les taches de naissance, les cicatrices, les verrues et les nævi qui changent de forme ou de couleur, ou qui forment des écailles; les bosses anormales ou les étranges excroissances sous-cutanées, au sein et ailleurs; les écoulements irréguliers; toutes ces choses commandent une consultation immédiate.

Les dents ébréchées ou cassées, devraient être extraites ou polies. Une irritation continuelle de la langue ou d'un autre endroit du corps est souvent le commencement du cancer. Quand on découvre l'un ou l'autre des premiers signes du cancer, il n'y a pas de temps à perdre. Si l'on établit un diagnostic précoce, il est probable qu'on obtiendra une guérison complète au moyen de l'opération, des rayons X ou du radium.

Le cancer n'est ni contagieux, ni héréditaire, bien qu'il soit établi par l'histoire de la maladie, que certains types d'individus et certaines familles sont plus prédisposés que d'autres au cancer.

Quelques formes de cancer sont inapparentes et ne peuvent être dépistées que par un médecin ayant une longue expérience de la maladie; mais plusieurs des premiers signes ordinaires seraient presque certainement reconnus, au cours d'un examen périodique complet.

Dites aux gens que, d'ordinaire, le cancer à ses premières phases peut être entièrement supprimé ou totalement détruit. Aidez à sauver des vies.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Ils s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Léonie continua :

— Ma mère avait reçu en héritage un petit meuble auquel elle tenait beaucoup, parce que depuis longtemps il était dans la famille. C'était un secrétaire en palissandre avec incrustation de nacre et de houx, qui n'avait de valeur que par les souvenirs qui s'y rattachaient.

Ce bahut démodé déplaissait à mon père ; il trouvait que ce vieux meuble déparait son riche mobilier. Toutefois, pour ma mère, il le conserva tant qu'elle vécut ; mais après sa mort il s'en débarrassa.

J'étais absente, alors ; quand je revins, je déplorai amèrement cette vente que je considérais comme une profanation.

J'avais toujours eu sous les yeux, dans mon enfance, ce meuble vénéré ; je lui ai voué le même culte que ma mère. Il me semblait que, dans sa demeure dernière, elle ne se consolait pas de savoir cette pieuse relique passée en des mains étrangères. Si elle eût vécu, elle aurait fait l'impossible pour retrouver ce vieux meuble ; ce fut la tâche que je m'imposai.

Malheureusement, le meuble avait plusieurs fois changé de mains ; des années s'écoulèrent sans que mes recherches aient un résultat. Enfin tout dernièrement, par un hasard providentiel, j'ai appris que ce cher meuble était en votre possession.

— En effet, dit Mme Blondel, nous avons acheté un secrétaire qui répond bien à la description que vous venez de faire.

Léonie tressaillit de joie. Elle allait donc l'avoir, enfin, ce meuble qu'elle convoitait si ardemment. Elle était sûre d'avance que ces braves gens étaient disposés à s'en dessaisir en sa faveur.

— Ah ! madame, que vous me rendez heureuse ! dit-elle.

Mais aussitôt, elle reçut comme une douche d'eau glacée, quand Mme Blondel ajouta :

— Nous vous l'abandonnerions avec plaisir, au prix qu'il nous a coûté, si nous l'avions encore.

A CEUX QUI SOUFFRENT DE L'ASTHME. — Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg est comme la main secourable au baigneur qui se noie. Il donne une vie nouvelle et l'espoir — ce que l'on croyait impossible. Le bien qu'il fait est trop évident pour être discuté — C'est son meilleur argument — c'est sa meilleure réclame. Si vous souffrez de l'asthme, essayez ce remède et trouvez le soulagement comme des milliers d'autres.

— Vous l'avez vendu ? s'exclama Léonie.

— Non, répondit le mari, on nous l'a volé !

Vous avez sans doute entendu parler du procès récent d'une bande de cambrioleurs, qui pillaient les maisons de campagne des environs de Paris ?

— Oui, je crois me rappeler... fit Léonie consternée.

— Nous étions allés passer trois semaines chez notre fille, qui est mariée et demeure dans un village de la Côte-d'Or, sans penser que c'était une grande imprudence d'abandonner notre maison et de ne pas charger quelqu'un pour la garder.

Quand nous sommes revenus les portes avaient été fracturées ; les malfaiteurs nous avaient démenagés. Un pillage complet. Il nous a fallu acheter un autre mobilier.

— N'avez-vous donc pas cherché à savoir ce qu'étaient devenus vos meubles volés ?

— C'est la police qui a cherché, mais elle n'a pas trouvé. Voyez-vous, madame, les voleurs ne dénoncent pas leurs recéleurs et ceux-ci ne sont pas faciles à découvrir. Vilaine engeance que les recéleurs ; s'il n'y avait pas à Paris beaucoup de ces coquins, il n'y aurait pas un aussi grand nombre de voleurs.

La marchande à la toilette était navrée et tout à fait découragée.

Elle quitta l'ancien tailleur et sa femme voyant bien qu'ils n'avaient rien de plus à lui apprendre.

Ainsi, au moment où, après avoir déployé dans ses investigations une activité infatigable, elle croyait toucher le but, tout lui échappait, tout s'envolait en fumée.

N'était-ce pas désolant ?

Le fil conducteur qui l'avait guidée était rompu ; parviendrait-elle jamais à le renouer ?

Elle s'avouait qu'il faudrait qu'elle fût folle pour l'espérer.

X.—LA FILLE DE MARGUERITE

Maraguerite Lormant, la femme d'Edouard Forestier, était morte sans avoir pu savoir ce qu'était devenue sa fille, ignorant si elle existait encore.

Mais la fille de Marguerite n'était pas morte.

Comme l'avait dit, après le rapt de l'enfant, le maire de Salvignac, Forestier, furieux de ne pas avoir trouvé les vingt mille francs remis à sa femme par l'Espagnol et qu'il voulait s'approprier, Forestier, disons-

nous, par un raffinement de méchanceté et de cruauté, avait pris la petite Louise dans son berceau l'avait emportée.

Qu'allait-il faire de sa fille, le misérable ?

Certes, ce n'était pas pour s'imposer le devoir de l'élever et de veiller sur elle qu'il l'avait volée à sa mère.

Dans la partie orientale du département de Tarn-et-Garonne s'élève sur un contrefort des Cévennes, le village de La Palud.

Les maisons, qui toutes n'ont qu'un rez-de-chaussée avec grenier au-dessus, sont échelonnées à mi-côte sur le versant sud et abritées par les hauteurs contre les vents du nord.

Au-dessous s'étend une plaine assez fertile, qu'arrose un des nombreux ruisseaux tributaires du Tarn. Là, le blé, le maïs, la vigne donnent d'abondantes récoltes. De nombreux arbres fruitiers y égayaient les regards, au printemps, de leur riche floraison.

Autant la plaine présente un riant aspect, autant les hauts plateaux sont tristes. Là commence l'aride région des Causse qui forment une sorte d'éventail dont les diverses branches descendent jusqu'à la Garonne.

Il y a peu de contrées en France aussi déshéritées ; la mince couche de terre qui recouvre le roc est balayée, pendant l'hiver, par un vent âpre et froid, brûlée durant l'été par un soleil torride.

La végétation y est pauvre ; les arbres, clairsemés traînent presque au ras du sol leurs branches rabougries ; il n'y pousse qu'une herbe grêle que viennent brouter les moutons.

Le chemin de fer le plus voisin passe à une assez grande distance ; aussi le commerce et l'industrie sont presque nuls à La Palud. La population, cependant, est très travaillante et n'est pas malheureuse. On chercherait vainement dans cette commune une famille riche ; en revanche, aucune n'est dans la misère.

Une des maisons, située à l'une des extrémités du village, était habitée par Célestin Reboul, vannier de son état, et sa femme Jacqueline.

Ils vivaient du métier du mari, du produit d'une vigne et de quelques brebis. Très sobres d'habitude, très rangés, ils parvenaient à nouer, comme on dit, les deux bouts à la fin de l'année.

Une nuit, vers deux heures du matin, Reboul et sa femme dormaient lorsqu'ils furent réveillés par de sourds grognements de leur chien Patand.

— Paix, Patand, paix ! cria le vannier.

Le chien, accoutumé cependant à l'obéissance, ne tint pas compte de l'avertissement de son maître, et bientôt, aux grognements succédèrent des aboiements furieux.

— Il y a quelque chose, dit Reboul à sa femme ; qu'est-ce que cela peut être.

Il se leva, alla à la fenêtre et crut apercevoir la silhouette d'un homme qui s'éloignait rapidement en se glissant le long des maisons ; mais l'obscurité était profonde, le vannier se demanda s'il ne s'était pas trompé et se recoucha.

Le jour étant venu, un voisin qui se rendait à son champ appela le vannier :

— Hé, Reboul, viens voir !

Le vannier, qui venait de se lever, acheva vite de s'habiller et sortit de sa maison.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il au voisin.

— Ecoute, et tu vas comprendre.

— Hein, qu'est-ce que cela ? fit Reboul.

— Parbleu ! tu l'entends comme moi ; ce sont les cris d'un enfant, d'un tout jeune enfant qui pleure, qui est là, dans ton étable à moutons.

— Voilà quelque chose de bien extraordinaire. Mais je n'entends plus rien.

L'enfant, en effet, s'était tu, fatigué sans doute de pleurer, ou rassuré en voyant poindre le jour.

— Il faut voir, dit Reboul.

Et lui et le voisin pénétrèrent dans l'étable où étaient encore couchés une quinzaine de brebis avec leurs agneaux.

Tout près de la porte, qui n'était jamais autrement fermée qu'au moyen d'un crochet, les deux hommes virent se remuer et se débattre, au milieu d'un petit amoncellement de paille et de foin, la petite créature humaine qui criait si fort tout à l'heure.

— Eh bien, Reboul, qu'est-ce que tu dis de ça demanda le voisin.

— Que veux-tu que je dise ? j'en suis comme une bête !

L'enfant tendait ses petits bras et disait, ayant encore le cœur gros :

— Maman, maman, maman !

— Cré non de nom ! fit le vannier, en voilà-t-il une aventure.

Il prit dans ses bras l'enfant qui, tout en poussant de gros soupirs, se mit à sourire.

— Mais il est tout à fait gentil, ce bébé, dit le voisin; toi qui n'as pas d'enfant, Reboul, et ta femme qui en désire un, voilà votre affaire.

Le vannier grommela quelques paroles inintelligibles, puis appela Jacqueline, qui accourut aussitôt.

— Tiens, lui dit Reboul, en lui mettant l'enfant dans les bras, voilà ce que le voisin et moi venons de trouver là, dans l'étable.

Jacqueline poussa des ah! et des oh! de surprise.

Et comme l'enfant lui avait jeté ses petits bras autour du cou, elle l'embrassa en s'écriant:

— C'est une petite fille!

— Un joli petit agneau que vous ne trouvez pas habituellement, le matin, dans votre bergerie, madame Reboul, dit le voisin en riant.

Jacqueline sourit.

— Voilà donc, dit-elle, pourquoi Pataud a aboyé si fort dans la nuit.

— Oh! répondit le mari, ce n'est pas l'enfant qui a mis le chien en colère, mais l'homme qui s'est introduit dans l'étable pour y déposer cette pauvre petite qu'il voulait abandonner. Tu vois, Jacqueline, je ne m'étais pas trompé, c'est bien un homme que j'ai vu se sauver.

La femme regardait la petite fille et essuyait sa gentille figure, mouillée encore de larmes. Elle remarquait que les vêtements de l'enfant étaient très propres, confectionnés avec soin, mais pas luxueux.

— Elle a chaud comme une petite caille, dit-elle.

— Elle ne pouvait pas attraper froid en compagnie des brebis, fit observer le voisin.

— Quel âge peut-elle avoir? demanda Reboul.

— Oh! à peine deux ans, répondit la femme.

C'était l'heure où les paysans se rendaient à leur ouvrage. Plusieurs s'arrêtèrent en passant et un groupe se forma devant l'étable.

Chacun exprimait sa pitié pour la pauvre petite abandonnée et faisait ses réflexions.

Il fallait que des pères et des mères fussent bien dénaturés, bien criminels pour abandonner ainsi leur enfant!

C'étaient des misérables!

Jacqueline pensa avec raison que la petite pouvait avoir faim et qu'elle devait lui donner de la nourriture, tout de suite une

tasse d'un bon lait de chèvre, qui était sur le feu.

Laissant voisins et voisines se livrer à leurs commentaires, elle rentra dans la maison et donna à l'enfant du lait tiède, qu'elle but avidement. Ensuite Jacqueline, après l'avoir beaucoup embrassée, la coucha dans son propre lit, où elle ne tarda pas à s'endormir.

Pendant assez longtemps, debout au pied du lit, Jacqueline s'oublia à contempler la fillette.

Pour la première fois, un sentiment inconnu s'éveillait dans le cœur de la femme du vannier et pour la première fois aussi elle subissait le charme du sommeil d'un enfant.

Vers midi, le maire, qui avait été prévenu, se présenta au domicile des époux Reboul et se fit raconter ce qu'ils savaient. Malheureusement, c'était peu de chose, pour ne pas dire rien.

— Oh! fit Jacqueline, la pauvre petite est bien abandonnée, allez, monsieur le maire, pour qu'on ne puisse pas savoir qui sont ses mauvais parents, la marque de son linge a été coupée, enlevée à l'aide d'une lame de canif ou celle d'un couteau. Vous pouvez voir, monsieur le maire, tenez, regardez.

Et elle montrait sur la petite chemise, le petit pantalon, la petite brassière, le trou fait par une lame tranchante.

Cet homme que le vannier avait vu s'enfuir, était évidemment l'individu qui avait déposé la petite fille dans l'étable.

Mais cet homme était-il le père?

Les époux Reboul et le maire de La Palad ne pouvaient pas deviner que, l'avant-veille, un misérable appelé Forestier avait enlevé la petite fille à sa mère avec l'intention de s'en débarrasser le plus vite possible pour qu'elle ne le gênât point dans son existence d'aventurier.

— Sans aucun doute, Reboul, dit le maire, l'homme que vous avez vu s'enfuir s'est empressé de gagner la gare la plus proche et, maintenant, il est déjà loin. Je crois bien inutile de chercher à savoir qui il est. Mais il y a cette petite dont je dois m'occuper, en attendant que quelque chose vienne nous mettre sur la trace de celui qui l'a abandonnée ou nous fasse découvrir sa famille; je vais l'envoyer à l'hospice des Enfants assistés.

— Oh! non, monsieur le maire, s'écria vivement Jacqueline, je la garde... Nous l'élèverons, le pauvre amour, nous en aurons



VOUS EMPLOYEZ UN BALAI QUI BALAIE COMME CECI



Des particules de nettoyeur Old Dutch très grossières... LE NETTOYEUR OLD DUTCH NETTOIE COMME CECI



VOUS N'UTILISERIEZ PAS UN BALAI QUI BALAIE COMME CECI



Molécules de gravier très grossières LES NETTOYEURS GRAVELEUX ORDINAIRES EGRATIGNENT COMME CECI

La GRANDE RAISON pour laquelle Old Dutch Cleanser Revient Moins Cher

C'est bien simple. Les illustrations ci-haut montrent que Old Dutch est tout différent des nettoyeurs graveleux ordinaires... et c'est cette différence qui fait qu'il revient moins cher. Vous obtenez une pleine boîte contenant des milliards de minuscules paillettes plates très actives, qui couvrent beaucoup plus de surface, durent plus longtemps et donnent plus de résultats pour chaque sou déboursé.

Old Dutch est le seul nettoyeur qui soit fait de pur "seismotite", scientifiquement reconnu comme l'agent nettoyeur le plus sûr, le plus efficace et le plus économique qui soit. Essayez-le et vous constaterez bientôt qu'il fait gagner du temps, épargne des fatigues et fait économiser; qu'il nettoie plus vite, n'obstrue pas les égouts, est inodore et dissipe les odeurs. La qualité et l'économie de Old Dutch ne se remplacent pas.

N'égrot pas



FORTE-OLD DUTCH EN COULEURS. Envoyez 10c et le panneau du moulin à vent d'une étiquette Old Dutch pour chaque porte-boîte.

CUDAHY SOAP WORKS, Dept 118, 64 Avenue Macaulay, Toronto, Ont. Vous trouverez ci-inclus... centes et étiquettes pour... porte-Old Dutch. COULEURS: IVOIRE (I) VERT (I) BLEU (I).

Nom.....
Rue.....
Ville..... Province.....

FABRICATION CANADIENNE



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout où chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval).

P. Q.

Coupon d'Abonnement Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.

Le MEILLEUR moyen de vaincre la CONSTIPATION

Rien comme
Fruit-a-tives

"J'étais gravement miné par la constipation. Mon estomac était à l'envers et j'endurais maux de tête par-dessus maux de tête. Assez souvent je ressentais de vives douleurs dans les jointures et les muscles. Tout cela était très déprimant. De fait, je me sentais si misérable que j'étais sur le point de quitter mon ouvrage. Aujourd'hui ma santé est excellente et je sais bien que 'Fruit-a-tives' y sont pour une grande part. Elles ont tonifié tout mon système."

Fruit-a-tives . . . aux pharmacies



Une Belle Taille

Aux lignes
Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco. Par la maille, sur réception du prix.

Agents

ASSOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES COYER

850, rue Sainte-Catherine Est. Montréal.

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitements Médicaux F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultations:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.
Boîte Postale 1353 — Dépt. 2

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

Pourquoi souffrir inutilement? Alors que le Liniment Egyptien Douglas apporte un soulagement rapide et sûr aux pieds échauffés, cors mous ou oeil-de-perdrix, verrues. Réduit l'inflammation et les excroissances.

bien soin, c'est déjà convenu avec mon mari; n'est-ce pas, Reboul?

— Oui, si rien ne s'y oppose, répondit le vannier.

— Oh! si telles sont vos intentions à tous deux, cette petite vous sera laissée. Il y a pour cela certaines formalités à remplir. D'ici à quinze jours tout sera fait.

Jacqueline manifesta sa joie en couvrant de baisers les joues de l'enfant, qui la remercia et la récompensa en répétant plusieurs fois:

— Ah! maman! Ah! maman!

— Il va sans dire, reprit le maire, que si l'enfant était un jour réclamée par sa famille, vous devriez la rendre.

— Ça, ce serait tout naturel, répondit Reboul.

— Le bon Dieu me l'a envoyée, il ne me la reprendra pas! s'écria la femme.

Le maire était très ému.

— Vous êtes de braves gens, dit-il, c'est bien, ce que vous faites! Mais vous n'êtes pas riches, songez que l'enfant vous occasionnera des dépenses.

— C'est déjà ce que m'a dit mon mari, monsieur le maire, répondit Jacqueline; mais, comme à lui, je vous répondrai: "Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois!"

L'abandon de l'enfant donna lieu à une enquête qui n'eut aucun résultat.

Jacqueline attendit avec anxiété la réponse qui devait venir de la préfecture et lui être communiquée par le maire. Enfin elle arriva cette réponse.

Les époux Reboul étaient autorisés à garder l'enfant, elle leur était confiée. Il y avait bien cette restriction que si les soins donnés à la petite fille laissaient à désirer, on la leur reprendrait. Mais cela n'inquiétait pas Jacqueline, elle savait bien qu'on n'aurait jamais aucun reproche à lui adresser.

Déjà elle s'était fortement attachée à la petite; elle en avait fait sa fille, son cœur préparé aux tendresses maternelles l'avait adoptée.

Jacqueline, qui était arrivée à l'âge de quarante-cinq ans, avait toujours regretté de ne pas avoir d'enfant. Maintenant, il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à envier aux mères qu'elle voyait si heureuses de tenir leur enfant dans leurs bras.

Enfin elle aussi avait un enfant; elle en était toute fière, et il ne lui venait même pas à l'idée qu'on pourrait venir un

jour lui réclamer sa petite Georgette.

Celle-ci grandit sous les yeux de ses parents adoptifs. Le vannier lui avait fait une couchette d'osier où elle se reposait après avoir pris ses joyeux ébats dans la maison ou sur la place, devant sa porte. Le soir, au retour du berger, elle courait au-devant des moutons, qui la connaissaient et la suivaient pour rentrer à la bergerie.

Toujours en mouvement, d'une santé robuste, elle avait cette gaieté expansive qui est, chez les enfants, les symptômes le plus rassurant pour l'avenir.

Elle avait un ami fidèle, le bon chien Pataud, qui se prêtait bénévolement à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices, et qui venait se coucher à côté d'elle quand la fatigue la forçait à se reposer.

Avec cette enfant, disait souvent Jacqueline, nous avons reçu la bénédiction du ciel; elle a apporté chez nous une gaieté que nous n'avions jamais connue.

Le vannier et sa femme aimaient Georgette d'une tendresse plus sincère et plus vive qu'intelligente; ils ne songeaient pas qu'ils ne devaient pas se borner à lui donner la nourriture du corps et qu'ils ne pourraient laisser éternellement son esprit inculte.

Un jour le médecin du pays, le docteur Fauvel, entra chez le vannier et dit à Reboul et à sa femme:

— Georgette a plus de sept ans, est-ce que vous n'allez pas l'envoyer à l'école?

— A l'école, à quoi bon? répondit Reboul, je n'y suis jamais allé.

— Comme moi, appuya Jacqueline.

Le docteur leur représenta que depuis leur enfance les temps étaient bien changés; que les livres sont pour l'intelligence ce que le soleil est pour les plantes, et qu'ils ne remplissaient pas leurs devoirs en laissant végéter dans l'ignorance une intelligente aussi vive que celle de Georgette.

Les vérités nouvelles n'entraient pas facilement dans le cerveau étroit du vannier. Mais le docteur parla avec autorité et il fut décidé que la fillette irait à l'école.

Elle apporta à l'étude la même ardeur qu'elle avait apportée dans ses jeux. Sa maîtresse était étonnée de la rapidité de ses succès.

Le docteur lui prêtait des livres appropriés à son âge, qu'elle

le lisait avec empressement. Le développement de son intelligence s'accomplissait d'une façon merveilleuse, et tous les jours de nouveaux horizons s'ouvraient devant elle.

Avec son bonnet de linge qui lui serrait disgracieusement la tête et laissait retomber sa chevelure en désordre, sa jupe trop courte, ses pieds nus dans de gros sabots, son corsage d'étoffe grossière qui faisait des plis sur le buste, une autre aurait paru laide. Elle, point. Ses beaux yeux noirs très expressifs, sa jolie bouche mutine, ses dents admirables, la riche carnation de son teint hâlé par le grand air, ses traits corrects et son intelligente physionomie faisaient oublier aisément son ingrate toilette.

Elle était arrivée à l'âge de quatorze ans, mais en paraissait davantage, à cause du développement rapide de sa taille admirablement proportionnée.

Un matin, une voiture s'arrêta devant la maison du vannier.

Un monsieur décoré, très bien vêtu, s'adressa à Georgette, qui était en admiration devant le brillant équipage.

— Mademoiselle, lui demanda-t-il, y a-t-il loin d'ici aux ruines de Roquemaure?

— Une lieue à peu près.

— Peut-on y arriver en voiture?

— Oh! pour ça non, monsieur, il y a des sentiers où deux personnes ne passeraient pas facilement de front.

— Est-on sûr d'y arriver sans s'égarer?

— Je ne crois pas, si l'on n'est pas du pays.

Le monsieur consulta les dames qui étaient avec lui dans la voiture, et s'adressant de nouveau à Georgette:

— Pouvons-nous trouver quelqu'un pour nous servir de guide?

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre; le vannier, qui sortait à ce moment, prit la parole.

— Georgette peut vous conduire, dit-il; si vous le voulez, elle vous accompagnera. Va, ma fille.

Les ruines de Roquemaure, ce qui reste d'un vieux château du douzième siècle, figurent parmi les curiosités les plus remarquables de la région des Cévennes. Perchées au sommet d'un mamelon rocheux presque inaccessible, couvertes d'une épaisse cuirasse de lierre et d'autres plantes grimpantes, entre lesquelles des arbres croissent et

penchent leurs ramures éplorées, elles dominent des gorges profondes, des ravins que le regard sonde avec effroi. Un torrent se précipite en cascade d'une hauteur de plusieurs mètres, et, dans les gorges, la falaise se creuse en grottes que l'on croit être d'anciens souterrains.

Au retour de l'excursion, la plus âgée des dames, qui devait être la femme du monsieur décoré et la mère des deux jeunes filles qui l'accompagnaient, descendit de la voiture et entra dans la maison du vannier, précédée par Georgette.

— Madame, dit-elle à Jacqueline, vous avez une fille charmante; elle m'a aidée à marcher dans les chemins rocailleux de la montagne avec une grande sollicitude. Elle m'a charmée par son esprit beaucoup mieux cultivé que je ne le pensais.

Je l'ai interrogée et, avec émotion, elle m'a parlé de son affection pour vous et votre mari, de reconnaissance qu'elle aurait pour vous toute sa vie et elle me raconta dans quelles circonstances vous l'avez adoptée.

Elle est touchante l'histoire de cette petite et je m'intéresse vivement à elle.

— Vous êtes bien bonne, madame, et je vous remercie, répondit Jacqueline.

— Je suis très disposée à faire quelque chose en faveur de votre fille adoptive, reprit la dame; si vous le voulez je l'aiderai à se créer une situation meilleure que celle qui l'attend dans ce village.

Jacqueline ne put s'empêcher de tressaillir et son visage prit une expression inquiète. Elle comprenait que la dame avait l'intention de la séparer de sa fille.

— Quoi, madame, répliqua-t-elle, vous voudriez emmener Georgette?

— Oui, si vous y consentez et si votre fille le veut bien.

Les regards de Jacqueline se portèrent sur la jeune fille qui écoutait, silencieuse, ne perdant pas un mot de la conversation.

— J'ai besoin en ce moment d'une jeune femme de chambre, continua la dame, j'offre cette place à Mlle Georgette; elle sera bien traitée chez moi et aura des gages convenables.

L'inconnue parlait doucement, elle avait dans le regard une grande expression de bienveillance et de bonté et l'accent de sa voix inspirait la confiance.

— Vous demeurez loin d'ici, madame? demanda Jacqueline.

— Nous passons l'été auprès de Montauban et l'hiver à Paris.

Ce mot "Paris" fit briller les yeux de Georgette.

— Moi, madame, dit Jacqueline, ce que je veux, c'est le bonheur de Georgette, et je ne voudrais pas qu'elle eût un jour à me reprocher de lui avoir fait manquer son avenir.

Pâle, anxieuse, s'adressant à la jeune fille:

— Mon enfant, reprit-elle, c'est à toi de dire à madame si tu acceptes ce qu'elle a la bonté de t'offrir.

— Je remercie beaucoup madame de l'intérêt qu'elle veut bien me témoigner et je lui en suis on ne peut plus reconnaissante, dit Georgette.

Puis elle se jeta au cou de sa mère adoptive en s'écriant:

— Je ne veux pas te quitter, je ne te quitterai jamais!

— Alors, n'en parlons plus, dit la dame.

Et, prenant la main de Georgette, elle ajouta:

— Ma chère petite, vous obéissez à des sentiments que j'apprécie et qui me font vous estimer plus encore.

Elle glissa deux louis dans la main de Jacqueline et regagna sa voiture.

Georgette, sur le seuil de la porte, suivit d'un regard rêveur l'attelage, qui ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

— Est-ce que tu regrettes de ne pas être partie avec la dame? demanda Jacqueline à Georgette.

— Oh! non, maman, non; je t'aime et je veux rester avec toi!

Ce fut autour de Jacqueline de prendre sa fille dans ses bras et de l'embrasser.

— Va, ma Georgette, dit-elle, tu es une bonne fille; tu viens de me récompenser de tout ce que j'ai fait pour toi.

Après avoir dit ce qu'était physiquement la fille adoptive des époux Reboul, par le refus qu'elle venait de faire d'une offre, pourtant si séduisante pour une jeune fille de village, nous avons fait connaître à nos lecteurs les belles et précieuses qualités du cœur de la fille de Marguerite Lormont.

XI.—AU FAISAN DORE

Certes, Georgette était sincère en disant à sa mère adoptive qu'elle ne voulait pas la quitter, qu'elle ne la quitterait jamais.

Cependant, quelque chose en elle lui faisait sentir qu'elle pouvait être mieux qu'à La Palud, ce petit village ignoré, perdu dans un pli des Cévennes.

Déjà, dans sa jeune âme s'éveillaient des désirs indéfinis, des aspirations encore vagues qui l'entraînaient loin du village vers des régions entrevues dans des rêves auxquels ses lectures n'étaient pas étrangères.

Mais elle n'était pas ambitieuse, son esprit n'était pas troublé par des miroitements de grandeurs et de richesses; il n'y avait seulement en elle que le besoin ardent de voir, de savoir, de connaître. Oh! sous ce rapport, Georgette était bien une fille d'Eve.

Le sentiment de la coquetterie, de cette coquetterie innée chez la femme, avait aussi pénétré en elle, et elle ne manquait plus de consulter son miroir, qui lui répondait qu'elle était jolie.

Enfin, Georgette n'était pas à sa place à La Palud où, malgré les grands espaces, elle se sentait à l'étroit. Mais elle n'avait plus longtemps à y demeurer.

La mauvaise saison était revenue, et cette année l'hiver fut plus rigoureux que les précédents.

La neige couvrait les causses, un vent aigre la poussait par tourbillons dans la plaine. Si un rayon de soleil adoucissait la température, le sol se couvrait de boue, de grandes flaques d'eau vaseuse, qui rendaient les sorties difficiles. Il fallait rester à la maison et respirer la fumée que les rafales repoussaient dans l'intérieur de la pièce.

Pendant une triste journée de décembre, les époux Reboul et leur fille adoptive étaient assis devant le foyer où cuisaient des châtaignes dans une marmite pendue à la crémaillère.

Le vent gémissait dans les arbres voisins, secouait violemment la porte, et la pluie fouettait les vitres avec rage. Le chien Pataud, bien vieux, presque aveugle, reposait sa tête sur les genoux de la jeune fille.

Soudain la porte s'ouvrit et le facteur entra, ruisselant d'eau.

— Une lettre pour vous, dit-il au vannier, elle est lourde.

Le pli était, en effet, volumineux et scellé d'un grand cachet de cire rouge.

Reboul tourna la lettre entre ses doigts et, finalement, la mit dans la main de Georgette en lui disant:

— Tiens, tu vas nous lire ça.

PERTE DE 37 LIVRES

PAS ETONNANT QU'ELLE PARAISSE PLUS JEUNE

"Comme vous avez l'air jeune!" Est-il compliment plus agréable venant de ses amis? Certainement pas pour une femme, comme le laisse entendre celle qui écrit cette lettre:

"Depuis que j'ai commencé à prendre des Sels Kruschen, j'ai perdu 37 livres. Je continue à maigrir et j'espère être bientôt revenue à mon poids normal. Ma santé est aussi beaucoup améliorée et mes amis constatent chez moi une énorme différence. Ils me disent que je parais plus jeune et que mon visage a un air de fraîcheur qu'il n'avait pas l'habitude d'avoir. Je mange pourtant comme à l'ordinaire, mais je ne manque pas de prendre chaque matin ma petite dose de Sels Kruschen". — Mme K.

Les six sels dont se compose Kruschen assurent le parfait fonctionnement des organes qui ont pour fonction d'éliminer régulièrement et naturellement les déchets alimentaires qui provoquent la formation des tissus graisseux.

DENTIERS à PRIX REDUITS!



Autrefois \$35. Maintenant \$5.00
Pourquoi payer de \$50. à \$75. pour des DENTIERS

Profitez de cette offre extraordinaire en postant tout de suite le coupon. Nos DENTIERS HOLD-FAST embelliront votre figure, vous donneront du confort — ils sont légers et semblent naturels. Vous pourrez parler et manger tout comme avec des dents naturelles. Pourquoi payer cher pour jour du confort et du plaisir que donnent des dentiers bien ajustés? Pourquoi payer ailleurs \$75. et plus pour des dentiers quand vous pouvez vous en procurer d'aussi bons pour \$5. seulement?

POSTEZ LE COUPON AUJOURD'HUI!

Remplissez le coupon et postez-le tout de suite. Ne retardez pas; profitez de cette offre spéciale. Envoyez le coupon AUJOURD'HUI. Nous vous dirons aussi comment vous pouvez vous procurer vos dentiers GRATIS.

COUPON D'ESSAI GRATUIT
INTERNATIONAL DENTAL HOUSE, Dépt.
Can 29 1445 W. Jackson Blvd., Chicago, Ill.

Messieurs: Je désire essayer vos dentiers et savoir comment m'en procurer GRATIS.

Nom _____ Age _____
Rue et No _____
Ville _____ Prov. _____

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

MAGALI

Magali est l'écrivain dont les romans d'amour sont en ce moment les plus lus et les plus reproduits en France. Ses succès rappellent ceux de Chantepleure, Ardel, Neullies, Delly. *La Revue Populaire* qui a, depuis quelques années déjà, la primeur des romans les plus importants de Magali, reproduit ce mois-ci le plus beau roman d'amour que Magali ait peut-être jamais écrit :

COEUR DE FLAMME

par MAGALI

GRAND ROMAN D'AMOUR INEDIT
ET COMPLET

dans

La Revue Populaire

de Septembre

En vente actuellement 15 cents le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75¢ pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90¢ pour 6 mois) d'abonnement à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, Montréal.

La jeune fille brisa le cachet et tira de l'enveloppe deux papiers.

En tête du premier que Georgette ouvrit, elle lut ces mots imprimés :

"M. Bernier, notaire à Monthéry (Seine-et-Oise).

Voici ce que M. Bernier, notaire, écrivait :

"Monsieur Célestin Reboul,

"Votre cousin germain Antonin Reboul, célibataire, établi à Monthéry depuis une vingtaine d'années, vient de mourir.

"Par son testament, en date du 8 mars 1880 et déposé en mon étude, Antonin Reboul vous institue son légataire universel.

"La succession se compose d'un café restaurant avec huit chambres meublées au-dessus du café-restaurant, et de trente mille francs en espèces et valeurs mobilières.

"Veuillez, monsieur, me faire connaître vos intentions et me dire si je dois mettre immédiatement en vente l'établissement."

L'autre papier était la copie du testament de M. Antonin Reboul.

Georgette, très émue, se disposait à en faire la lecture, lorsque le vannier se dressa debout brusquement renversant sa chaise, dont le bruit réveilla le chien qui sommeillait et se mit à aboyer.

Tout d'abord, Célestin Reboul avait éprouvé un tel saisissement qu'il en était resté muet. Il se demandait s'il était bien éveillé, si cette fortune qui lui arrivait n'était pas un rêve.

Maintenant, il marchait à grands pas, comme un fou dans la pièce, jetant autour de lui des regards singuliers et répétant constamment ces mots :

— Un café, un restaurant, un hôtel, trente mille francs ! Je suis riche, riche, riche !

Il était étourdi, grisé, presque fou. Pensez donc, passer ainsi, brusquement, de la pauvreté à l'opulence ! Car pour le vannier, qui n'avait jamais pu réunir assez de pièces de cinq francs pour former seulement deux cents francs, c'était bien l'opulence que cette fortune qui lui arrivait et à laquelle il s'attendait si peu.

Cependant il se calma, revint prendre sa place près du feu et put écouter la lecture du testament.

— Ce bon vieux Antonin, dit-il avec émotion, mais moins peiné que joyeux, il y a plus de

trente ans qu'il est venu à La Palud la dernière fois ; je n'avais plus entendu parler de lui, je le croyais mort depuis longtemps, je ne pensais plus à lui, et il ne m'avait pas oublié.

— C'était un bon cœur, un excellent parent, dit Jacqueline, revenue elle aussi de sa violente émotion.

— Ah ! oui, c'était un bon parent, fit Reboul, et il nous le prouve. Maintenant, préparons-nous à partir.

— Partir ! répéta Jacqueline.

— Nous allons demeurer à Monthéry.

— Mais pourquoi quitter le village où nous sommes nés ? répondit la femme : nous y avons nos habitudes et y sommes estimés ; à présent, grâce à l'argent que nous laisse le cousin et le produit de la vente de l'établissement, nous serons les plus riches du village, rien ne nous manquera plus, et nous vivrons tranquilles et heureux jusqu'au jour où nous irons rejoindre au cimetière nos pères et nos mères.

Le vannier fit la sourde oreille aux sages paroles de sa femme.

Nous le répétons, il était complètement grisé ; ce malheureux d'hier, brusquement enrichi, devenait ambitieux ; il ne trouvait pas que ce fût assez de posséder quarante ou cinquante mille francs, il voulait augmenter encore cette fortune, pourtant plus que suffisante.

Antonin avait gagné dans son établissement ce qu'il leur laissait ; eh bien, ils feraient comme Antonin et tripleraient leur fortune.

Donc, il n'y avait pas à lui parler de vendre l'établissement. Célestin Reboul voulait être, comme l'avait été son cousin, restaurateur, cafetier et maître d'hôtel.

Phénomène singulier, mais non unique, cet homme qui avait toujours été si simple dans ses goûts, devenait d'une insatiable cupidité.

Georgette ne possédait pas l'enthousiasme de son père adoptif ; elle sentait bien, cependant, qu'elle s'éloignerait sans regret de La Palud ; elle allait sortir enfin de cette existence terne, décolorée à laquelle elle avait pu se croire à jamais condamnée.

Pour toutes les jeunes filles arrivées à l'âge de Georgette, l'inconnu a des charmes irrésistibles.

(A suivre)

Consultez "Mlle Dow"



Pour régler une discussion sur les propriétaires de chevaux de course d'autrefois, pouvez-vous me dire s'il est vrai que James Keene, propriétaire de Sysonby, gagna des bourses pour plus d'un million de dollars? Quels étaient les autres chevaux dans la fameuse rencontre où courut Domino? Pourriez-vous me nommer quelques-unes des grandes courses gagnées par Foxhall?

A. R., Montréal, P.Q.

Les neuf pur-sang de James R. Keene lui rapportèrent \$1,144,769. Ces chevaux se nommaient Domino, Susonby, Colin, Ballot, Peter Pan, Delhi, Maskette, une pouliche; Sweep et Comando. Domino en tête avec \$193,550. La fameuse rencontre dont vous parlez fut disputée entre Domino, Henry of Navarre et Dobbins, et gagnée par Domino.

M. Keene remporta le Grand Prix de France, en 1881 avec Foxhall, un coursier vraiment phénoménal. Foxhall gagna aussi, cette même année, la course Cambridgeshire et Cesarewitch d'Angleterre et battit le fameux cheval irlandais Faugh-a-Ballagh en 1882, à Ascot. Foxhall fut battu en Angleterre par Bend Or dans la course "City and Suburban" de 1881.

"Mlle Dow"

en collaboration avec
une des plus grandes autorités sportives
au Canada.

NOTE:—Si vous désirez vous renseigner sur toute question relative aux sports, records, raisons motivant certaines décisions, écrivez à "Mlle DOW", Service de Renseignements Sportifs Dow, Casier Postal 22, Montréal.

On s'empresse de vous répondre par correspondance ou par l'intermédiaire de nos futures annonces.

Bière

Dow

Old Stock

DOW RÉPOND À LA QUESTION DE LA SOIF

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

L'Honneur des Bellandier

par Juliette Mylo

No 3 (Suite et fin)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Maxime Legrand revient dans sa famille après un séjour de dix années aux colonies. Il apprend que le père de ses meilleurs amis, Hélène et Fred Bellandier, s'est suicidé après la ruine de sa maison.

Après de nombreuses difficultés, Hélène est devenue institutrice, pendant que Fred est en mission de reportage en Chine. Maxime rencontre Hélène et son amitié se précise. Il devine que sa sœur Aline souffre beaucoup du départ de Fred.

IV

— Oui, n'importe quelle date en août et septembre.

— Eh bien, moi, je propose que nous allions dans le Midi.

— Oui, veux-tu que nous allions en auto?

— Les petites aimeraient cela, Françoise surtout, et je ne crois pas qu'il fera trop chaud.

— Moi, tu sais, je suis habitué, la chaleur ne me gêne jamais. En tout cas, nous pourrions nous déplacer si elle devenait intolérable.

— Il faut absolument que Françoise ait un peu de distraction, elle s'ennuie. Vous n'êtes pas gais, ni l'un ni l'autre, Aline et toi. Depuis quelque temps, tu m'inquiètes.

Maxime sentit le reproche sous les paroles de sa mère, il eut un regret, le cœur serré un moment. S'approchant d'elle, il la prit dans ses bras en disant d'une voix câline:

— Ma petite maman chérie, il ne faut pas nous en vouloir... Pardonne-moi...

— Ah! c'est que vous avez, tous deux, de si drôles de caractères... Vous vous enfermez et vous ruminez... et alors, moi, je me tourmente.

— Tu as bien tort... Je te promets de me surveiller. Quant à Aline tu sais ce qu'il en est... Un peu de patience et tout peut changer.

— Changer?... Dans quel sens?... Je ne vois pas très bien.

— D'abord, elle a besoin de distraction, tout comme cette petite Françoise.

— Ah! celle-là est capable de faire n'importe quoi, plutôt que de s'ennuyer, je la connais, j'ai presque peur d'un coup de tête.

— Voyez-vous! Eh bien, demain nous discuterons les vacances, je veux que tout le monde soit gai et heureux. Tu verras, maman, nous allons organiser une randonnée magnifique!... Chacun de nous y trouvera ce qu'il désire même l'extravagante Françoise!

Là-dessus, il sourit et l'embrassa tendrement, elle lui rendit son baiser:

— Bien, mon chéri, quand tu veux, tu es l'homme le plus charmant qui soit... et tu sais si bien nous gâter...

Comme il regrettait maintenant de les avoir négligées! Comme il avait été coupable! Son amour l'avait rendu égoïste; mille moyens s'offraient à lui d'obtenir son pardon, il allait de tout son cœur leur prodiguer ses plus délicates attentions.

V

Hélène s'était couchée de bonne heure ce soir-là, très fatiguée. Les dernières compositions de fin d'année et ses examens avaient fini d'épuiser sa santé surmenée depuis trop longtemps déjà. Elle avait un immense besoin de repos, d'air, de campagne, de fraîcheur.

— Allez vous mettre au lit, mademoiselle Bellandier, avait dit Mme Berthot aussitôt après le dîner du soir, vous êtes d'une pâleur qui m'effraie.

— Oh! ce n'est rien, Madame.

— Je ne suis pas de votre avis, c'est très sérieux. Je sais ce que vous avez donné de travail ce mois-ci.

— Je suis sûre qu'Oxford me remettra tout à fait.

— J'en suis moins sûre que vous... je connais ce genre de fatigue. Allez, mon enfant... bonsoir...

— Merci, Madame, bonsoir...

Machinalement, elle avait obéi, on était bon autour d'elle, tout le monde l'aimait et l'admirait. Les grandes élèves, dont les études étaient achevées, voulaient correspondre avec elle et la revoir, les jeunes se réjouissaient de la retrouver bientôt. Cette sympathie qu'elle s'était acquise par son intelligence, sa volonté, sa grâce, son tact lui était plus précieuse que tout. Ce jour même, elle avait renouvelé son engagement à la pension avec une légère augmentation de salaire. Elle allait bientôt passer deux mois aux environs d'Oxford dans une famille amie où elle serait gâtée et vivrait dans un cadre délicieux. D'un autre côté, les nouvelles de Fred étaient très bonnes, il pensait être de retour vers la fin de septembre, juste au moment où elle reviendrait d'Angleterre.

Elle n'avait donc, comme le disait Mme Berthot, aucune raison de se tourmenter. Un seul point noir, sans doute: sa mère! La pauvre femme restait stationnaire, elle était calme, inerte et ne désirait rien, tout était éteint en son cerveau. Les médecins n'offraient aucun espoir, elle ne souffrait pas, et pouvait vivre longtemps. Hélène s'efforça de ne point penser à elle, afin de trouver cette paix et ce repos qui lui étaient si nécessaires.

On frappa à la porte.

— Une lettre, Mademoiselle.

— Donnez, mon enfant, je ne dors pas... merci.

— Bonsoir, Mademoiselle.

— Bonsoir, mon enfant.

"Tiens, une lettre de Maxime! Que peut-il avoir à me dire?... Je viens seulement de lui répondre.

Dès les premiers mots, elle comprit... Elle lut et relut plusieurs fois jusqu'au bout. La simplicité, la vérité, la sincérité

éclataient à chaque ligne. Sa lèvre trembla, des larmes brûlèrent ses paupières. Larmes de joie ou larmes de regret, elle n'aurait pas su le dire... Maxime l'aimait!... Il l'aimait vraiment!... Les mots qu'il employait ne pouvaient laisser aucun doute... Était-ce possible?... Elle avait, sans la moindre coquetterie, conquis l'amour de ce brave garçon?... Et il l'aimait comme il était capable d'aimer, c'est-à-dire avec son cœur, son esprit, sa foi... Il offrait tout, il était à ses pieds!...

Elle se souleva, pressa contre sa poitrine ce petit morceau de papier qui portait en lui l'espérance... une promesse de bonheur... une vie de tendresse et de dévouement!...

Mon Dieu! qu'allait-elle faire de tout cela?... Si elle ne répondait pas à son amour il allait souffrir! Quelle cruauté de faire souffrir un être si noble, si pur!! Si elle y répondait, si son cœur, comme elle l'avait craint déjà, se laissait tenter, que penserait Fred?... Pouvait-elle, seule, l'abandonner dans sa tâche? Oublierait-elle le serment d'honneur qu'ils avaient fait ensemble, où lui-même sacrifiait ce qu'il avait de plus cher?

Elle se jugeait coupable à présent d'avoir revu Maxime... Elle aurait dû l'éviter, deviner, l'éloigner à temps. Trop tard... il était trop tard!...

La fatigue maintenant la dominait tout entière, elle ne pouvait plus penser.

Elle versa une potion dans un verre, l'avalait d'un trait. Au bout de quelque temps, elle s'endormit d'un sommeil lourd et agité, plein de trouble et d'inquiétude.

Le matin apporta quelque calme dans son esprit, elle décida de réfléchir un jour ou deux avant de répondre à Maxime.

A la fin de la semaine, elle écrivit:

'Vous êtes l'être le plus généreux de la terre, mon cher Maxime, vous êtes si bon, vous

avez un tel désir, que dis-je?... un tel besoin de répandre autour de vous de la joie et du bonheur que vous vous oubliez dans le partage. Je ne veux pas dire par cela que votre lettre ne m'ait pas troublée, ni que je vous fasse l'injure de douter de votre amour; il y a des accents qui ne trompent pas, mais je crains que vous ne soyez, malgré vous, influencé par tout ce que vous pouvez réaliser en faisant de moi votre alliée.

"Je ne vous ai rien caché, je vous ai dit que j'avais aimé comme je n'aimerai jamais, avec cet élan de la première jeunesse qui ne se renouvelle plus, et que j'avais fait un vœu de renonciation à l'amour et au mariage le jour où Fred et moi nous avions été dépourvus de notre nom et de notre fortune. J'ajoute que je n'avais pas grand mérite à cela, je venais d'être très cruellement traitée, mon orgueil était tellement blessé que je ne voyais de ce côté aucune souffrance possible dans l'avenir. Sans doute, je n'avais pas tout prévu. Je ne suis pas insensible, Maxime, je sais ce que vous valez, votre amour est digne et m'honore. En acceptant ce que vous m'offrez, je retrouverais tout... et plus que je n'ai perdu. Ne serait-ce pas trop?... N'est-ce pas un rêve au-dessus d'une créature humaine?... Si ma faiblesse aimerait à s'appuyer sur votre force et vous faire partager mes malheurs, ma conscience crie: "Arrête!..." Pour les mettre d'accord, que faudrait-il? Quel miracle pourrait accomplir ce fait?

"Ne m'en voulez pas, Maxime, de cette lettre décousue qui n'est pas une réponse à votre demande directe, honnête et si sincère... Voulez-vous que nous laissions l'absence mûrir votre projet et donner le temps à mon jugement de se fixer? Je suis si fatiguée en ce moment que tout m'est un effort... penser est au-dessus de mes forces, je craindrais d'être injuste envers vous et envers moi-même en prenant trop vite une décision.

"Je pars en vacances la semaine prochaine près d'Oxford, comme vous savez. Ce voyage me réjouit beaucoup, j'ai mille choses à préparer; heureusement qu'ici je suis très aidée, car je serais incapable de faire des courses ou respirer l'air des magasins.

"Vous serez heureux d'apprendre que le résultat de mon examen est bon, je suis donc très

encouragée, mais je ne veux pas ouvrir un livre d'études pendant ces deux mois, j'ai besoin d'un repos complet, physiquement et moralement, afin de recouvrer ma santé.

"Je ne vous reverrai pas avant mon départ, Maxime. Je pourrais évidemment vous consacrer une heure, je pense qu'il est plus sage de ne pas le faire. Croyez-moi, soyez tout à votre famille pendant mon absence, redevenez le fils et le frère idéal que vous étiez et ne donnez pas votre pensée entière à votre amie, afin de n'avoir rien à vous reprocher. J'ai confiance, je n'ai pas peur que vous m'oubliez, d'ailleurs je vous enverrai un mot de temps en temps; vous-même me tiendrez au courant de vos mouvements.

"Deux mois sont vite passés, songez ce que septembre nous réserve de joie: non seulement nous nous reverrons, mais Fred sera avec nous, puisqu'il rentrera en même temps que moi.

"Je suis sûre d'avance qu'il aura du plaisir à vous revoir, même si ce plaisir rouvre une plaie encore saignante. Vous pourrez lui parler à cœur ouvert, vous étiez autrefois son meilleur camarade, vous le serez encore, rien ne sera changé.

"A septembre, mon cher Maxime; jusque-là croyez à l'affection la plus sincère de

"Votre amie,

"HELENE."

Hélène n'avait pas menti: tout était pour elle une fatigue; parler, remuer, penser, l'épuisait, la santé ne revenait pas cette fois aussi vite qu'elle l'avait espéré. Mme Berthot redoublait d'indulgence, toutes les leçons li avaient été supprimées, elle ne faisait presque plus rien, elle restait allongée des heures entières sur un divan, pâle et languissante les yeux mi-clos...

Enfin le jour de son départ arriva; la surexcitation donnant comme un coup de fouet à ses membres endormis, un revirement eut l'air de se produire, elle avait tant de confiance en ce changement total: air, climat, nourriture; la traversée d'abord et puis la grande, la merveilleuse campagne anglaise finirait sûrement d'achever sa guérison.

VI

La saison à Juan-les-Pins battait son plein; la chaleur s'était maintenue supportable durant tout le mois d'août, de nouvelles

élégantes arrivaient en ces premiers jours de septembre, chassées des côtes normandes et bretonnes où le froid s'était maintenu.

Maxime et sa famille avaient parcouru en auto toute la Côte d'Azur, s'arrêtant de temps à autre dans l'endroit qui leur plaisait; puis, enfin, sur le désir réitéré de Françoise ils s'étaient fixés dans ce coin délicieux qui réunissait à la fois tant de beauté et de gaieté. Les bains, les jeux, la promenade ravissaient cette jeune personne, elle exubérait. Aline aussi semblait revivre au milieu de ces fêtes où sa beauté, son élégance ne passaient pas inaperçues. Mme Legrand remerciait souvent son fils du plaisir qu'il leur procurait et du soin constant qu'il prenait de ses sœurs et d'elle-même.

— Maxime est un amour! s'écriait Françoise, un jour qu'il arrivait avec la suggestion d'une nouvelle promenade.

— C'est vrai, mon chéri, ajouta Mme Legrand, quel mari tu ferais!

— Quel dommage que tu sois mon frère! je t'épouserai tout de suite!

— Je ne voudrais pas de toi, répondit Maxime vivement, tu es bien trop folle!

— Heureusement qu'il y a des gens qui apprécient "ma folie" comme tu dis, des gens qui trouvent même que je suis poétique et moderne!

Maxime éclata de rire:

— Poétique et moderne!... Je te ferai remarquer d'abord que cela ne va pas ensemble.

— C'est ce qui te trompe, mon cher ignorant de frère, je sais très bien les associer.

— Oh! je ne suis pas en peine, tu te caseras.

— Probablement beaucoup plus vite que je ne le souhaiterais, ajouta Mme Legrand.

— Il faut bien que quelqu'un dans la famille fasse un effort, maman. Tu ne voudrais pas nous garder tous les trois toute ta vie! Ah! voilà Aline, on va se baigner; tu viens, Maxime?... Quel temps! quelle mer! quel soleil!

Maxime pensait toujours à Hélène, mais il était plus calme. D'abord il était heureux d'avoir avoué son amour, il n'aurait pas pu vivre plus longtemps avec ce secret qui l'étouffait, et puis, elle ne le repoussait pas, elle ne l'aimait pas encore sans doute, mais il ne lui était pas indifférent. Il attendait le retour

de Fred et espérait malgré tout, arriver à le convaincre.

Une lettre d'Angleterre vint brutalement mettre fin à sa sérénité et à son bonheur.

— Tiens, se dit Maxime, qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est pas Hélène.

Il ne fut pas long à comprendre.

"Monsieur,

"J'ai le regret de vous apprendre que Mlle Bellandier est très malade à Londres. Elle est en ce moment dans une maison de santé dont voici l'adresse: "Brimwood Home, Hampstead Heath". Elle nous est arrivée de France fatiguée à un tel point, qu'elle dut se coucher immédiatement pour une semaine. Ma mère, inquiète de son état, proposa un séjour à la mer, dans l'espoir de la fortifier, mais l'air sans doute était trop violent et produisit un effet contraire. Nous l'avons ramenée à Oxford, toujours plus faible; enfin, il y a dix jours, ma mère la fit examiner par son médecin de Londres. Il déclara qu'il fallait, de suite, la mettre dans la maison de santé de "Brimwood" où son anémie générale serait traitée comme il convient, toute hésitation ou retard pouvant être dangereux.

"Comme il lui est absolument défendu d'écrire, ou de lire, presque de parler, lui ayant entendu dire que vous étiez un grand ami de son frère et de sa famille, j'ai cru bien faire en vous écrivant sans avoir sa permission. Excusez-moi donc, Monsieur, vous pouvez me répondre à la maison de santé où je vais tous les deux jours. Dites-moi s'il y a quelque chose que je puis faire en votre nom et je vous tiendrai, moi-même, au courant des progrès de notre chère malade.

"Sincèrement à vous,

"Jane BUCKEROY."

Maxime, bouleversé, sentit une fièvre glacée l'envahir. Hélène était malade! Hélène était seule dans une maison de santé, seule dans un pays étranger!... faible à mourir!... Il la voyait déjà sur son lit de souffrance, le souffle éteint, les yeux ayant perdu cette lueur dorée qu'il aimait par-dessus tout, la bouche contractée... Moi! Dieu!... Est-il possible que tant de vie, de beauté, de jeunesse, si vite disparaissent! Depuis quatre semaines elle était dans cet état, tandis que lui, débordant de santé insouciant et gai, jouissait en li-

berté de ce merveilleux pays, de ce Midi enchanteur!

Il se laissa tomber sur une chaise, incapable pour un moment de réagir, mais bientôt sa volonté décida : Partir, partir immédiatement!... S'installer à son chevet, consulter les plus célèbres spécialistes, lui procurer tout ce qui pouvait aider à sa guérison, ne pas perdre une minute surtout.

Il alla trouver sa mère :

— Maman, je viens de recevoir une lettre qui m'oblige à partir de suite pour Londres. Ne me demande rien, je t'écirai de là-bas, sache seulement qu'il s'agit de la santé de quelqu'un qui m'est très cher et que rien au monde ne pourrait me retenir. Restez ici toutes les trois, je reviendrai dès que je le pourrai.

Là-dessus, il l'embrassa sans lui laisser le temps de répondre et courut à la poste pour envoyer un télégramme à Miss Jane Buckeroy et lui annoncer son arrivée.

Le train ne marchait pas assez vite pour Maxime; ses nerfs tendus lui faisaient mal, il ne pouvait ni se tenir tranquille, ni penser; rien n'arrivait à le distraire et le sommeil avait fui; ses yeux mêmes refusaient de se fermer.

Il traversa Paris sans s'arrêter, et prit l'avion qui l'amena à Londres dans l'après-midi. Il téléphona de son hôtel à la maison de santé, Miss Buckeroy était là et l'attendait. Il fit un peu de toilette, prit un taxi et arriva enfin à Brimwood Home.

— Par ici, Monsieur, Miss Buckeroy vous attend, lui dit la nurse qui lui ouvrit la porte.

Il suivit son ombre blanche dans une suite de corridors sur des tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas.

Elle parlait à voix basse, le mouvement de sa robe en marchant était à peine un frôlement, aucun bruit extérieur ne semblait pénétrer derrière ces murs blindés. C'était bien là un de ces établissements célèbres de "rest cure" où l'on est complètement isolé du monde entier.

Miss Buckeroy s'avança vers lui :

— Monsieur Legrand, je suis très contente de vous voir.

Elle avait un léger accent et faisait un effort pour trouver ses mots; il la mit à l'aise aus-

sitôt en lui répondant en anglais. Elle était sympathique et douce, assez jolie et élégante, à peu près de l'âge d'Hélène.

— Comment va Hélène? demanda Maxime.

— Mieux... C'est-à-dire un peu. Déjà on voit le progrès.

— Sait-elle que je suis ici?

— Oui... Quand j'ai reçu votre télégramme j'ai été obligée de lui avouer que je vous avais écrit.

— Sans doute.

— Elle m'a fait un peu de reproche: "Oh! ce pauvre Maxime... vous allez le bouleverser!" J'ai répondu que je n'avais dit que très peu de chose et, le lendemain, je lui ai annoncé que vous viendriez probablement à Londres pour une affaire et que...

— Elle l'a cru?

— Je n'en suis pas sûre, mais elle parle très peu, elle n'a rien répondu. Cet après-midi je lui ai dit que vous la verriez ce soir.

— Qu'a-t-elle dit?

— Elle a fermé les yeux doucement. Je l'ai entendue murmurer: "Maxime"... Je crois qu'elle est très heureuse de vous voir, mais il ne lui faut pas de grande émotion surtout, alors n'insistez pas si vous la sentez faible. Du reste, sa garde, Nurse Joyce, surveillera et vous fera des recommandations.

En effet, une très jeune nurse au frais visage de chérubin, ange aux yeux de femme, entra toute souriante et lui tendit la main :

— Mlle Bellandier vous attend, Monsieur. Je vous accorde quinze minutes. Elle est très calme, très reposée en ce moment. Si la température monte après votre départ, je vous interdirai de la voir demain!

Maxime ne put s'empêcher de sourire. Elle disait ces choses d'une voix tiède et lente, mais ferme, sans aucun geste, avec l'assurance de son autorité. Ah! il ne faudrait pas essayer de désobéir, ce policeman en jupon ne plaisanterait pas.

Il s'inclina, résigné, puis remercia Miss Buckeroy en ajoutant :

— J'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt?

— Demain c'est le tour de ma mère, après-demain, nous verrons Hélène tous les deux, n'est-ce pas, Nurse?

— Oui, répondit l'ange, si Monsieur est bien sage.

Alors il pénétra enfin dans la chambre d'Hélène. Son cœur battait très fort... Il l'avait imaginée tant de fois cette

chambre depuis ces deux derniers jours, qu'il croyait la reconnaître.

Hélène lui sourit en disant :

— Maxime!

— Hélène!... Hélène!...

Il saisit sa main d'une blancheur de neige, qui reposait, amaigrie et molle, sur le drap et dont les doigts effilés semblaient de fragiles et merveilleux chefs-d'œuvre de sculpture... Dévotement il y appuya ses lèvres.

Il se laissa tomber sur la chaise que la nurse lui offrait, puis il la vit discrètement se retirer.

L'émotion lui serrait la gorge, il ne pouvait pas prononcer un mot, il restait là penché sur cette petite main, n'osant pas lever les yeux. Peu à peu pourtant il reprit son courage et son sang-froid.

Alors il la contempla quelques instants en silence. Il remarqua sa pâleur, sa faiblesse, le regard éteint de ses pauvres yeux. Enfin, se dominant, il parla :

— Vous allez mieux, Hélène?

— Oui, murmura-t-elle.

— Je suis si, si heureux de vous voir.

— Moi aussi...

— Ma chérie!...

— Vous avez tout quitté pour venir.

— C'est tout naturel, Hélène, je vous aime!

A ces mots, il vit sa respiration s'agiter légèrement et une teinte rosée monter à ses joues. Tout à coup, il eut peur :

— Pour l'amour de Dieu, Hélène, n'ayez pas d'émotion. Tout ce que je vous dis doit vous laisser indifférente. Si par hasard vous en ressentiez quelque chose et que votre température prit un dixième, ce jeune cerbère aux yeux doux me fermerait votre porte.

Elle sourit :

— Ne craignez rien, Maxime, si je vous réclame, on vous laissera venir...

— Ah! merci!... Protégez-moi je vous en supplie. Je sens que je suis considéré comme l'ennemi ici... je ne suis pas tranquille... Evidemment si j'étais quelqu'un, si j'avais un titre, je pourrais exiger... mais je ne suis rien qu'un ami...

Elle le regarda tendrement :

— C'est quelque chose!

— Ce n'est pas assez... Si j'étais votre frère ou... votre fiancé, par exemple... j'aurais des droits. Ah! si vous me permettiez...

Il se pencha plus près d'elle et mit dans son regard et sa

voix toute la tendresse dont il était capable :

— Ecoutez, Hélène... Tâchez sans vous fatiguer de me suivre et de me comprendre. Je voudrais vous proposer quelque chose, vous voulez bien m'entendre?

— Mais oui, Maxime.

— Eh bien, laissez-moi, pour vos amis, les médecins, les nurses, les gens d'ici, laissez-moi passer pour votre fiancé... Cela ne vous engage à rien...

— A rien?

— A rien, je vous le jure, vous avez bien confiance en Maxime?

— Oh! oui...

— Il y a tous les jours des gens qui ont été fiancés et qui, pour une raison ou une autre, ne se marient jamais!

— Sans doute!

— Eh bien, quand vous serez remise, vous reprendrez votre liberté... si vous le désirez... En attendant, je pourrai, grâce à ce titre, apprendre, sur votre état, toute la vérité, interroger les docteurs et savoir ce qu'il faut faire pour vous rétablir complètement.

Il n'avait pas quitté sa main, il la serra un peu plus fort et supplia :

— Donnez-moi la chance de vous prouver mon amour... Ne l'ai-je pas un peu méritée?

— Oui... oui... répondit Hélène, en fermant les yeux, vous méritez tout et plus que je ne puis donner.

— Ne dites pas cela, ne dites jamais cela... Si, un jour, vous m'aimez, je serai payé au delà de toute espérance... Alors vous consentez?

— Oui... oui...

— A la condition, bien entendu, que je vous rende votre parole quand...

— J'ai confiance en vous, faites tout ce que vous voudrez, Maxime.

— Merci, merci, ma chérie, vous ne saurez jamais combien je vous suis reconnaissant.

Il baisa sa main qu'il caressa un instant, laissant à son cœur le temps de se calmer, puis ils s'entretinrent tranquillement de différents sujets; enfin, sentant l'heure s'avancer, il dit avec un grain d'humour et regardant Hélène :

— Je ne suis pas fâché de pouvoir parler à cet ange-femme-démon Nurse Joyce d'égale à égal maintenant...

Hélène sourit en répondant :

— Elle n'est pas méchante, je vous assure.

— Je suis persuadé qu'elle est très bonne, je serais tout de mêm-

me content qu'elle ait un peu peur de moi à son tour.

On aurait dit qu'elle avait entendu. La porte s'ouvrit sans bruit. Nurse Joyce, avec son regard ingénu et sa grâce d'oiselet, s'approcha de Maxime et lui toucha l'épaule:

— Il est l'heure, Monsieur, veuillez vous retirer.

Maxime se leva aussitôt. La dominante du haut de sa grande taille, il répondit avec la même assurance:

— Je m'en vais, Nurse, je suis heureux de laisser "ma fiancée" entre vos mains, je sais que vous vous acquitterez admirablement de votre tâche.

Elle rougit légèrement:

— Oh! monsieur...

— Je ne l'oublierai pas, soyez-en sûre. Adieu, ma chérie, ajouta-t-il en se penchant sur la malade et mettant un chaste baiser sur son front à demain!

— A demain, Maxime!

— Puis-je envoyer quelques fleurs, Nurse?

— Certainement, Monsieur.

— Pas autre chose?

— Demandez à "Matrone" avant de sortir, ce sera plus sûr.

— Merci. A demain, Nurse!

Il esquissa un baiser à Hélène, qui suivait cette scène avec amusement, et sortit.

Il respirait librement maintenant, il se sentait fort et savait ce qu'il devait faire.

La "Matrone" du Home le reçut très bien et lui donna sans hésiter l'adresse du médecin qui soignait Hélène, avec lequel il prit de suite un rendez-vous.

La grande faiblesse d'Hélène était due à un surmenage physique et moral, qui datait de quelque temps déjà. Toutefois, elle n'avait aucune maladie organique et déjà, grâce aux soins réguliers et savamment calculés du "Home", elle reprenait des forces. Il fallait compter encore quinze jours de ce régime. Si le progrès s'accroissait, on pourrait alors l'emmenner dans le Midi de la France où le soleil achèverait sa guérison.

Hélène avait d'abord été légèrement troublée de l'entendre appeler "son fiancé" et aussi de recevoir de Mrs, et Miss Buckeroyle les compliments d'usage, mais, après quelques jours, elle s'était habituée. Maxime se faisait aimer de tout le monde, son dévouement était sans borne. Il s'était chargé d'embellir tout autour d'elle et d'ajouter encore à son confort. La chambre était pleine de fleurs que

Nurse Joyce disposait avec art, en vue de la malade; les présents charmants, délicatement choisis, arrivaient à chaque instant... Un fiancé peut se permettre toutes ces fantaisies; quand Hélène essayait par hasard un doux reproche, il répondait:

— Ma chère Hélène, c'est le privilège de ma qualité et de mon titre. Si j'agissais autrement, de quoi aurais-je l'air?

Non seulement, il venait tous les après-midi, mais il restait chaque fois plus longtemps.

Petit à petit, il l'avait convaincue qu'il fallait renoncer à la pension, tout au moins au premier terme, après, on verrait. Alors, elle chargea Jane Buckeroyle d'écrire à Mme Berthot et de la prévenir.

Au fur et à mesure que les forces lui revenaient, sa pensée commençait à travailler... Une vague inquiétude la gagnait: qu'allait-elle devenir en quittant le Home? Où irait-elle?

Un matin, Nurse Joyce lui annonça que le docteur était très satisfait de son état, on lui permettrait de partir dans trois jours. Maxime, quelques heures plus tard, arriva débordant de joie:

— C'est fini, ma chérie, vous allez être libre... vous allez pouvoir enfin commencer à vivre... Avec beaucoup de soins, bien entendu, il ne faudrait pas risquer une rechute, ce serait très grave.

— Mais, Maxime, demanda-t-elle, qu'est-ce que je vais devenir?... Où vais-je aller en attendant l'arrivée de Fred?

Elle plongea ses yeux interrogateurs dans son clair regard. Il prit sa main et d'un ton à la fois sérieux et tendre, il répondit:

— Hélène, est-ce que je suis encore "votre fiancé"?... Vous savez qu'à partir du jour où vous quittez le Home, vous redevenez ce que vous voulez... Cela ne veut pas dire que je vous abandonnerais, mais je perdrais le droit d'imposer ma volonté...

Elle se sentit troublée par ces paroles auxquelles il donnait tant de poids. Elle soupira:

— Maxime!...

— Quoi, ma chérie?

— Vous ne pensez pas que je sois indifférente à tout ce que vous avez fait pour moi?

— Mais non, mais non, il ne s'agit pas de cela.

— Eh bien, justement ce n'est pas de la reconnaissance que j'ai pour vous dans mon cœur... Vous m'avez gâtée au delà de

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



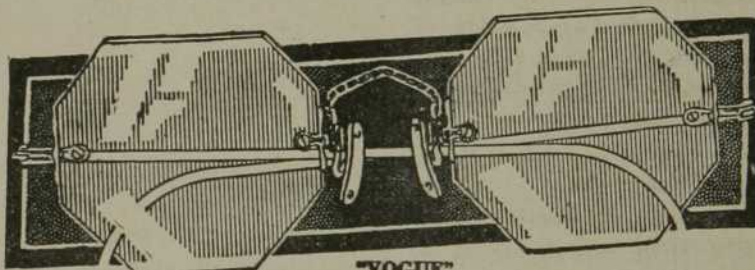
COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

OFFRE SENSATIONNELLE!

VERRES À DOUBLE VUE POUR 60 JOURS D'ESSAI GRATUIT!



100% de SATISFACTION ou RIEN À PAYER

Pour faire connaître nos lunettes "Vogue" les plus modernes, nous vous offrons de les porter gratuitement pendant 60 jours. Garanties vous convenir absolument ou rien à payer. Les lunettes "Vogue" vous embelliront et vous permettront de lire les textes les plus fins, de travailler, coudre et voir de près ou de loin. Garanties ne pas se casser ni ternir. Si ces belles lunettes avec verres à vision parfaite ne font pas votre bonheur — rien à payer. Enorme réduction, maintenant \$1.98 seulement — avec essai gratuit de 60 jours. Maillez aujourd'hui même le coupon d'essai gratuit! Nous vous dirons aussi comment vous procurer vos propres lunettes gratuitement!

Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 675, 300 Yonge St. Toronto, Ont. Can.

Plus de 300,000 personnes portent les Lunettes Vision Parfaite du Dr Ritholz — d'un océan à l'autre

ENORME
REDUCTION
MAINTENANT

\$1.98

COMPLÈTES

Coupon d'essai gratuit.
Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 675, 300 Yonge Street, Toronto, Ont. Canada.

Je désire essayer vos lunettes suivant votre offre d'essai de 60 jours et savoir comment me procurer mes propres lunettes gratis!

Nom _____ Age _____
Adresse _____
R. R. _____ C. P. No. _____
Bureau de poste _____ Prov. _____



J'AFFIRME...

Que pour REUSSIR... IL FAUT PREVOIR. Le PROFESSEUR VICI, le plus réputé des ASTROLOGUES MODERNES, actuellement en Europe, vous offre une description GRATUITE de votre Vie. Grâce à sa connaissance approfondie de l'Astrologie, il vous aidera à modifier votre existence, et vous évitera LES ERREURS et les déceptions de toutes sortes. Il vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, à vos AFFAIRES, à vos AMOURS. Laissez-le être votre conseiller et ami: Il vous fera connaître vos ÉPOQUES FAVORABLES ET VOS CHANCES À VENIR. VOUS SEREZ ÉMERVEILLÉ DE L'EXACTITUDE DE SES REVELATIONS. Écrivez sans tarder au PROFESSEUR VICI, 11 rue SAUVAL, PARIS 1^{er}. FRANCE, en lui indiquant vos NOMS (M. Mme ou Mlle) date de naissance complète et adresse; et vous recevrez sous pli fermé une Étude TRÈS PRÉCISE de votre Horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbres postaux de votre pays pour frais d'envoi.)

toute mesure, vous m'avez prouvé votre amour de mille façons. Je me suis habituée à ce bonheur... Il me semble que je voudrais rester toujours soumise à votre volonté.

— Quoi! vous consentiriez?

— Vous souvenez-vous de ce que je vous écrivais avant de quitter Paris: Quel miracle pourrait mettre d'accord ma faiblesse et ma conscience?

— Eh bien?

— Ce miracle est arrivé.

— Quoi?... Vous...

— Cette épreuve nouvelle qui m'a été envoyée a détruit les derniers vestiges de mon orgueil, elle m'a convaincue de mon impuissance et m'a appris ce que vaut un cœur comme le vôtre.

— Vous m'aimez, Hélène?

— Je voudrais être plus forte pour vous dire mieux combien je vous aime.

— Ma chérie, ma chérie!... Vous faites de moi l'homme le plus heureux de la terre!

Il l'enveloppa doucement de ses bras, caressa ses cheveux, ses épaules frêles et couvrit de baisers légers ses joues encore pâles et fragiles.

— J'ai peur de vous fatiguer, repoussez-moi, dit-il en souriant, je me sens tellement ivre de bonheur que je serais capable de vous étouffer dans ma tendresse...

Elle sourit, il s'éloigna un peu et continua:

— Alors, voici... D'abord Mrs. Buckeroy a témoigné le désir que vous passiez chez elle la première semaine de votre convalescence. Elle a même étendu son invitation jusqu'à moi, je vous y accompagnerai donc une partie du temps.

— Merci, Maxime.

— D'un autre côté, j'ai approché Nurse Joyce et je lui ai proposé de vous suivre jusqu'à ce que nous soyons à l'abri d'un accident quelconque, c'est-à-dire deux ou trois mois... Elle vous aime beaucoup, elle a accepté. Je veux être absolument tranquille, n'est-ce pas?

— Comme vous êtes bon!... Comme vous pensez à tout!

— Je défends mon bien, c'est naturel, cela, répondit-il en souriant. Maintenant, d'Oxford,

nous irons tous les trois dans le Midi de la France par petites étapes.

— Mais Fred qui arrive dans quinze jours, je ne le verrai pas alors, Maxime?

— Je ne peux à aucun prix vous permettre de vous arrêter à Paris, j'irai attendre Fred à son arrivée et je vous l'amènerai. Ceci ne doit pas vous attrister, vous le verrez un peu plus tard et c'est tout. Là-dessus, je suis intransigeant. Du reste, vous allez être très heureuse dans le Midi, vous le recevrez dans votre propre maison.

— Comment cela?

— Je vais écrire aujourd'hui même à ma mère qui est à Juan-les-Pins avec mes sœurs et lui dire de louer en mon nom une charmante petite propriété qui vous plaira, j'en suis certain. Que pensez-vous de cela, Hélène?

— Je ne pense plus, avec vous. Vous faites tout pour moi, je suis ravie... je vis dans l'enchantement...

— Mon amour chéri, si vous saviez comme cela me fait du bien de penser à vous et pour vous. Je voudrais que plus jamais vous n'ayiez un jour de souffrance ni une minute de souci...

— Que va dire votre mère en apprenant...

— Quoi?... Que nous sommes fiancés?

— Oui... Mme Legrand acceptera-t-elle avec joie Mlle Bellandier pour sa fille?

— Ne doutez pas de cela, Hélène, vous me feriez beaucoup de chagrin en supposant que ma petite maman pût avoir des idées étroites et provinciales... Je suis si sûr au contraire qu'elle vous accueillera à bras ouverts et que vous allez retrouver de bonnes amies en mes deux sœurs.

— Je l'espère.

— Elles n'habiteront pas avec vous, nous tâcherons de rester près les uns des autres. Moi-même, je ne serai pas toujours là, je vous verrai le plus souvent que je pourrai, il faudra naturellement que je m'occupe de mes affaires, je ne peux pas toujours en laisser le poids à Joë. Après l'arrivée de Fred et quand vous serez tout à fait installée, nous arrangerons tous ces détails. Maintenant, dites-moi que vous êtes contente et... embrassez-moi, ajouta-t-il en appuyant sa grosse tête câline sur les genoux d'Hélène pour obtenir une caresse.

Elle la releva et mit ses bras autour de son cou:

— Maxime!... Maxime!... Qui m'aurait dit que je serais si heureuse de devenir votre esclave?

— Ah! dit-il en se dressant tout à coup, j'ai là un petit présent...

— Quoi, encore?

— J'espère qu'elle vous plaira... c'est... c'est une bague de fiançailles.

— Quoi?... Vous l'avez déjà?

— Oui...

— Mais vous ne saviez pas si je vous accepterais?

— Je m'en doutais un peu, dit-il tout bas.

— C'est-à-dire que vous en étiez sûre. Vous pouvez dire que vous m'avez bien enveloppée, bien prise dans votre réseau de tendresse...

— Je vous adore.

— Chut!... voici Nurse, elle va vous mettre à la porte.

— Oh! mais je n'ai plus peur, maintenant, n'est-ce pas, Nurse? dit-il en se tournant vers elle.

— Comment, Monsieur?

— Vous vous souvenez de ma première visite... et comme vous m'avez effrayé...

— Nous sommes obligés, Monsieur...

— Je sais et je vous en remercie à cette heure.

— Maintenant, je m'en vais, j'ai des lettres importantes à écrire. Faites vos préparatifs, Nurse, j'ai prévenu Mlle Bellandier que vous consentiez à nous accompagner.

— Nous serons prêtes, Monsieur, soyez sans inquiétude.

Mme Legrand ne fut pas qu'un peu surprise en recevant la lettre de son fils. Elle ne pouvait pas comprendre comment il avait su garder un pareil secret aussi longtemps.

Elle approuvait entièrement la conduite de son fils, puisqu'il aimait Hélène, et elle était prête à se dévouer pour lui être agréable.

Aline, de son côté, avait été fort troublée... Quoi! elle allait revoir Hélène!... Après trois ans et demi d'une séparation où elle avait perdu son cœur et désespéré de jamais connaître de joie sur terre elle allait retrouver Hélène!... Et, retrouver Hélène, c'était, sans aucun doute, retrouver Fred aussi!... Elle pouvait à peine croire à cet immense bonheur... Ah! cette fois, elle s'accrocherait à lui, elle ne le laisserait pas échapper! Que lui importait à elle que l'honneur des Bellandier soit ou non entièrement reconquis!

L'arrivée des voyageurs fut une heure incomparable pour eux tous.

Mme Legrand appela tout de suite Hélène sa fille et la serra tendrement dans ses bras. Aline l'embrassa avec effusion en lui disant:

— Tu seras heureuse, Hélène, tu auras un mari comme il n'y en a pas.

— N'exagérons rien, Aline, s'écria Maxime, je suis très dur et très autoritaire et, pour commencer, Hélène va se coucher immédiatement.

En disant ces mots, il poussa sa mère et ses sœurs vers la porte. Avant de la fermer, il jeta un dernier regard vers Hélène pour se faire pardonner.

VII

Fred avait envoyé un télégramme à sa sœur pour la prévenir qu'il arriverait sur le "Santar" à Marseille, le 4 octobre et qu'il serait à Paris le lendemain.

Maxime se rendit à Marseille pour l'arrivée du "Santar". Sur le quai, les gens se poussaient pour mieux voir. Avec sa grande taille, il dominait tout le monde et pouvait examiner les voyageurs de loin. Il avait refusé d'emmener Hélène dans la crainte de la fatiguer. Il commençait déjà à le regretter, quand quelqu'un, près de lui, fit un mouvement dans la foule et s'avança vers un des passagers en disant:

— Monsieur Bellandier?

Maxime immédiatement suivit. Il attendit que Fred eût terminé avec l'étranger pour se présenter. Il lui prit familièrement le bras:

— Fred?... Eh bien, comment ça va, mon vieux?

Fred le regarda un instant, ahuri, puis la lumière se fit:

— Maxime?... Mais c'est toi, Maxime Legrand?... Qu'est-ce que tu fais ici, mon vieux Maxime?

— Tu vois, je t'attendais...

— Tu savais que j'arrivais avec le "Santar"?

— Oui... oui...

— Mais comment?

— C'est une longue, longue histoire... je ne peux pas te la raconter là, debout... En deux mots, je suis ici, envoyé par Hélène que j'ai rencontrée à Paris au moment où tu partais. La lettre que voici te mettra au courant. Va la lire tranquillement sur ce banc, pendant ce temps, je m'occuperai de tes bagages.

SIMONE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses, ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les **PILULES ROUGES**, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

Quand Fred eut pris connaissance de la lettre, il ne fit plus aucune objection, il monta dans l'auto de Maxime et se laissa conduire. Il lui tardait de voir sa sœur; la pensée qu'elle avait été si malade en son absence l'obsédait, il répétait sans cesse:

— Pauvre petite!... comme elle a dû se sentir malheureuse d'être si malade pendant que je n'étais pas là... Elle a trop travaillé, je l'ai toujours dit... Pourvu qu'elle se remette tout à fait!

— Sois sans inquiétude, elle est déjà tellement mieux que nous pouvons espérer un rétablissement complet avec le temps et les soins... Et, tu sais, elle ne travaillera plus jamais, je te le garantis, j'y veillerai.

En arrivant à la villa, Maxime déposa Fred et refusa d'entrer.

— Non, non, vous êtes chez vous tous les deux, je suis à l'hôtel à côté avec ma famille, je viendrai vous voir demain matin, vous avez beaucoup, beaucoup de choses à vous dire...

En effet le frère et la sœur, compagnons de fortune et de malheur, n'avaient jamais été si longtemps séparés.

Hélène, après lui avoir fait part du grand bonheur qu'elle avait d'aimer et d'être aimée d'un être tel que Maxime, s'efforça de le convaincre d'accepter l'avance qu'il voulait lui faire pour éteindre la dette paternelle. Plus sûr de lui maintenant, Fred promit de discuter l'affaire avec Maxime.

En effet, le lendemain matin, dès son arrivée, il courut à Maxime et lui serra affectueusement la main:

— Je te remercie de tout mon cœur de ce que tu as fait pour Hélène en mon absence, je ne dirai jamais assez combien je suis reconnaissant... et aussi, ajouta-t-il, de la question de prêt dont elle m'a parlé...

Maxime, promptement, l'interrompit:

— Tu n'as pas tout à fait compris, mon cher Fred. Il ne s'agit pas d'un prêt. Je fais un cadeau à Hélène qui va devenir ma femme. J'aurais pu lui donner tout autre chose, elle préfère cet argent qui lui permet de racheter l'honneur des Bellandier. Tu ne me dois rien, d'ailleurs, tu es mon frère...

Très émus tous les deux, ils se regardèrent un instant, les yeux dans leurs yeux, leurs mains se joignirent d'un mouvement simultané qui tentait d'exprimer

le trop-plein de leur cœur. Maxime se reprit le premier:

— Fred, il y a dans le jardin quelqu'un qui serait heureux de te revoir.

— Aline! Aline!... s'écria-t-il en se sauvant.

On n'avait pas besoin de se demander s'ils s'aimaient ces deux-là! Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle se jeta dans ses bras et se mit à sangloter... Il était tellement bouleversé et heureux qu'il ne pouvait rien dire... Il la serrait contre son cœur et ils restaient là, muets, immobiles, comme si cette heure bénie qu'ils n'avaient osé espérer, ni l'un ni l'autre, les paralysait entièrement.

Enfin, elle essuya ses yeux et parla:

— Dire que sans Maxime, j'aurais pu ne jamais te revoir.

— Pardonne-moi... pardonne-moi, mon amour... je croyais que tu pourrais m'oublier... Si tu savais ce que j'ai souffert aussi... ce qu'il m'a fallu de courage...

— Je le sais, c'est fini... c'est oublié, n'y pensons plus.

— Tu es encore plus jolie qu'autrefois, Aline... tes yeux sont si bleus... tes cheveux si dorés... tes joues si roses...

— C'est le bonheur qui déteint sur mon visage, il n'y a rien de tel, mon grand, pour vous embellir.

Ils s'enlacèrent étroitement et s'enfoncèrent plus avant dans les bosquets, tandis que Maxime et Hélène les regardaient discrètement derrière le rideau...

— Eh bien! heureusement que tu as un troisième enfant, ma pauvre maman! s'écria Françoise.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Ce que tu serais seule avec tous ces amoureux... ils ne s'occupent que d'eux, tu n'as pas remarqué?

— C'est toujours ainsi, ma petite fille, tu verras quand ton tour viendra.

— Oh! moi, je ne serai pas comme cela, c'est vieux jeu d'abord.

— Tu crois?

— Du reste, je suis prête à me sacrifier, je resterai fille... pour te tenir compagnie.

— Je n'en demande pas tant.

— Un an... ou deux... le temps de t'habituer...

— C'est entendu, ma chérie, tu es bien gentille, tu auras ton petit roman aussi, va, j'en suis sûre.

— Le roman de Françoise!... Ce serait un très joli roman tu sais, maman... J'y penserai!...

FIN

LE DIAMANT

(Suite de la page 8)

— Erreur! s'écria Gustave Darlo. Elle était vide, mais rien ne m'a été dérobé: le coffre-fort est intact, l'argenterie à sa place, pas une serrure de forcée, par un meuble ouvert.

— Une fenêtre béante, des pas dans le jardin... c'est tout!

— Etrange, murmura Léon Mardoche, rêveur. Pas de bijoux de prix dont on aurait eu connaissance?

— Tout est à la maison de commerce, bien gardé, je puis te l'affirmer.

— J'avoue ne pas comprendre, déclara le détective: il y a là un mystère que nous ne pourrions éclaircir qu'à Ville-sous-Bois. Ton auto est en bas? Partons.

▲

Deux heures plus tard, la visite de la villa terminée, Gustave Darlo attendait le résultat des constatations de son ami.

— Nous avons établi, dit le détective, que M. Simpson — continuons à l'appeler par ce nom — a imaginé avec habileté, j'en conviens, la mise en scène qui devait lui permettre l'accès de la villa, et la possibilité d'y séjourner une nuit.

— Comment expliquer les écorchures, le vêtement déchiré, objecta Gustave Darlo.

Léon Mardoche eut un sourire.

— Nous avons affaire à un habile comédien: conviens qu'il restait à ta victime suffisamment de souplesse pour franchir un mur de trois mètres de hauteur.

— Tu comprends également pourquoi il s'opposait à la venue du docteur qui aurait infailliblement découvert la supercherie.

— Dans quel but cet homme s'est-il introduit chez moi?

— Voilà le côté mystérieux de l'aventure.

— Ses recherches n'ont pas abouti, nous en aurions découvert des traces... Y a-t-il longtemps que tu habites cette maison?

— J'en ai fait l'acquisition voici deux ans, par l'intermédiaire d'une agence. Le propriétaire, un professeur, devait quitter la France en compagnie d'une famille américaine, dans un délai fort rapproché. Il ne se montra pas exigeant. Ce ne fut pas une mauvaise opération.

Le détective demeura un moment silencieux.

— Si j'avertissais la police? proposa Gustave Darlo.

— Garde-t-en bien, l'oiseau s'envolerait et tu me priverais du

(Suite à la page 35)

SOULAGEMENT POUR LES FEMMES FATIGUÉES

Prenez le Composé Végétal

de Lydia E. Pinkham

Les femmes deviennent fatiguées durant ces temps difficiles. Ce sont elles qui doivent supporter les fardeaux de la famille. Quand le mari entre à la maison avec moins d'argent dans son enveloppe de paye... c'est la femme qui doit lutter et arranger les choses.

Si vous êtes fatiguée... épuisée... nerveuse, essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Ce dont vous avez besoin, c'est un tonique qui vous donnera la force de continuer votre travail.

98 femmes sur chaque 100 femmes qui nous ont fait rapport, disent que ce remède leur a fait du bien. Achetez-en une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien... et observez les résultats.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrants d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard MONTREAL, CANADA

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Où-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESETTE & CIE, LTR., 978, rue de Bullion, Montréal, Canada

parurent ne s'occupèrent presque que de politique. Ils estimaient sans doute qu'ils pouvaient ainsi raconter suffisamment de mensonges sans avoir besoin d'en inventer d'autres et de les présenter sous forme d'histoire.

Il paraît toutefois établi que le feuilleton est d'origine française; le premier journal politique parut en ce pays en 1789, et il s'était alors établi l'usage de laisser, au bas du journal, un espace où un des journalistes publiait le programme du lendemain de l'Assemblée nationale. Cet espace était désigné sous le nom de feuilleton qui lui resta.

Quand Napoléon fut au pouvoir, la politique dut mettre une sourdine à sa musique et le feuilleton disparut; il est vrai que le *feuilleton-programme* des commencements s'était tout doucement transformé en article de critique parfois fort violente. Il reparut bien vite cependant, mais transformé; il n'avait plus son caractère acerbe mais, au lieu de cela, quelque chose de littéraire qui le mit tout de suite fort en faveur et lui fit accorder un espace plus important.

Les bons *feuilletonnistes* étaient cependant plutôt rares; ceux qui avaient été les meilleurs pendant un temps, c'est-à-dire les plus violents, avaient jugé bon de se mettre à l'abri des embêtements en allant se reposer à l'étranger. L'un de ceux-ci, l'abbé Geoffroy, s'était si bien caché qu'on n'entendait plus parler de lui; beaucoup de gens même le croyaient mort. Il était en réalité maître d'études dans un collège de dixième ordre dans une petite ville où nul n'aurait pensé le trouver.

Pendant plusieurs années il végéta là, pensant souvent aux beaux jours d'autrefois où il travaillait de la plume dans son feuilleton avec une ardeur qui ne faiblissait jamais. Vains regrets qui devaient sans doute s'éterniser...

Pourtant un jour il vit arriver au collège quelqu'un qui était venu

L'Origine du Roman-Feuilleton

(Suite de la page 9)

à bout de le dénicher. C'était un M. Bertin qui venait d'acheter le privilège d'une humble feuille, le *Journal des Débats*, qui avait été oubliée dans la proscription universelle. Il voulut la rajeunir, la transformer, lui donner belle allure et aussitôt il pensa à l'abbé Geoffroy. Sa joie fut grande quand il parvint à le retrouver.

La joie de l'abbé ne fut pas la moindre. Il ne demanda pas mieux que de laisser là le collège vétuste et mal commode où il menait une existence étreinte au milieu d'élèves difficiles à mener et qui le faisaient endiabler toute la journée. M. Bertin lui apparut comme un sauveur. Il accepta ses propositions avec ravissement, le prit par le bras et lui dit: "Allons-nous-en d'ici bien vite!..."

Il fit ce soir-là un dîner comme il n'en avait pas fait depuis bien des années, passa la soirée à l'opéra et, le lendemain, dans le *Journal des Débats*, paraissait le premier feuilleton écrit de sa main. C'était une critique artistique fort bien tournée, comme lui seul savait en écrire mais qu'il dut condenser dans l'espace très restreint de deux bas de colonne, seul espace alors disponible.

Le succès de ce premier feuilleton fut immense et presque incroyable; c'était du nouveau et du sensationnel pour l'époque. Le journal se vendit comme des petits pains, et la réputation littéraire du *feuilletonniste* fut établie du coup. Le *Journal des Débats* en profita largement, cela va sans dire, et comme il eut la chance d'avoir en surplus la faveur du Maître de l'Etat, il devint le *Journal de l'Empire*.

C'est ainsi que fut consacrée la puissance du feuilleton, lequel ne manqua pas d'avoir immédiatement des imitateurs dans tous les autres journaux.

Ce bas de page fut l'endroit d'élection des plumes alertes, faites pour la causerie et pour la conversation futile de chaque jour; on y parlait du vaudeville ou de la chanson de la veille, de la nouvelle comédie ou des petits potins de salon. C'était une sorte de terrain neutre où se rencontraient les poètes, les artistes, les critiques et même les inventeurs.

Le feuilleton devint ainsi l'indispensable coin d'une énorme

quantité de lecteurs; il fut une manière d'écho universel et son autorité fut aussi indiscutable que la popularité de son fondateur. La lanterne magique qui était en grande vogue en ces temps-là, faisait connaître aux foules le visage de tous les grands hommes du monde; on y voyait toujours au premier plan Napoléon et l'abbé Geoffroy. Napoléon est toujours aussi vivant que jamais dans la mémoire des gens, mais qui se souvient encore de l'abbé? La gloire littéraire semble bien plus fragile que celle des armes, et si l'on veut passer à la postérité il est préférable pour cela de casser la figure aux hommes que d'orner leur esprit.

Lorsque l'abbé Geoffroy mourut en 1814, cela fit une grande sensation dans tout le pays, principalement dans les collèges, parce qu'il avait été maître d'études dans l'un d'eux. On publia son portrait dans tous les journaux et toute sa gloire s'arrêta là. Très peu de gens vinrent à ses funérailles et l'on ne sait même plus aujourd'hui où il a été enterré.

Le feuilleton lui a survécu, mais parmi ceux qui en rédigent les éléments, combien y en a-t-il pour connaître même le simple nom de l'abbé Geoffroy? Décidément la gloire n'est qu'une blague, une fumisterie, mais il est vrai que cela se savait avant l'exemple de l'auteur du feuilleton...

Aujourd'hui, le feuilleton s'est spécialisé dans le roman, et il en a profité pour élargir singulièrement l'espace dont il jouissait auparavant. Dans les quotidiens il remplit des bas de pages entières et, dans les *magazines* il a pris un développement beaucoup plus considérable encore. Il répond ainsi à un des grands besoins populaires car il procure aux masses une distraction aussi attrayante qu'économique.

Il a repris la tradition des *Mille et une nuits* par l'enchaînement des numéros qui le composent comme le font les maillons pour une chaîne, et les plus grands auteurs littéraires recherchent volontiers ce moyen puissant de se faire connaître; c'est donc tout bénéfice pour le public.

Le genre feuilleton d'autrefois, ou partie de feuille consacrée dans un journal à la critique et aux po-

tins existe toujours, ai-je dit; je pourrais ajouter qu'il est même plus vivant qu'autrefois. On lui donne alors les noms de bulletin, d'échos, etc., mais le but cherché est toujours à peu près le même. C'est là que se discutent les menus et grands faits d'actualité, que se font encenser discrètement les grands personnages et que d'autres se font déchirer à belles dents.

Il a pris aussi les noms de critique littéraire ou artistique et remplit alors quelquefois sincèrement son rôle. Le plus souvent c'est une adroite réclame dont le personnage intéressé fait tous les frais.

On peut dire en définitive que le feuilleton est surtout synonyme de roman, et qu'à ce titre il a encore de beaux jours en perspective. Généralement il n'est littéraire que dans la stricte mesure, il cherche surtout à passionner ses lecteurs, et pour cela les sujets ne lui manquent pas. Les intrigues d'amour en forment ordinairement la base; enlèvements, rendez-vous, jalousies et leurs drames, tout cela préparé, mélangé et servi avec un peu d'imagination alimentera toujours le feuilleton populaire.

Et, répétons-le, c'est une bonne chose pour le public, car il en a toujours pour davantage que son argent grâce aux procédés de l'imprimerie.

Shehrazade n'avait qu'un seul auditeur quand elle contait ses histoires; ils se chiffrent aujourd'hui par millions avec l'aide rapide et puissante de l'imprimerie.

— o —

Choses Drôlatiques

LE DON DES LANGUES

— Ta femme parle trois langues? Je ne lui connaissais que l'anglais et le français.

— Moi aussi; mais depuis qu'elle a un bébé, elle lui parle une langue tout à fait spéciale.

LES LOIS DU DEUIL

— Est-ce vrai? on te dit marié?

— Oui. Ça te paraît drôle, je suppose de me voir convoler, après quinze jours de veuvage. Mais c'est par dévouement pour mes enfants qui ne pouvaient rester sans soins. J'ai épousé la sœur de ma femme.

— Mais alors de qui portes-tu le deuil?

— De ma pauvre belle-sœur, donc!

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver. Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincront votre mal et vous assureront force et santé.

En vente partout \$1.00 la boîte

Brochure médicale gratuite

INSTITUT CAZO (SA)
Place Royale
Montréal

PILULES FEMOL

LE BRAVE ERIK

EPISODE NUMERO 5



1—Fait prisonnier par les Romains, Erik était amené à Rome. Mais il avait réussi à sauver le général Marcus qui était tombé à la mer.



2—Le lendemain, une tempête terrible se déclina et le vaisseau fut jeté sur des récifs. Les vagues étaient si fortes qu'on ne put sauver les provisions.



3—Tout l'équipage ne songea plus qu'à atteindre la rive. Mais le risque était grand, car les vagues battaient violemment contre les rochers.



4—Mais Erik, habitué à s'ébattre dans les flots de la mer, toucha le premier la terre ferme. Il avait lié à son poignet une corde qui tenait au mat brisé.



5—Le général Marcus et quelques hommes se tenaient à l'épave du mat car ils ne savaient pas nager. Dès qu'il eut touché terre, Erik s'occupa d'eux.



6—Une fois de plus, Erik avait sauvé la vie au général. Celui-ci se promit de ne jamais oublier ce qu'il devait à Erik, dont il avait voulu faire son esclave.



7—Les naufragés étaient tous sains et saufs. Mais leur situation n'en paraissait pas moins inquiétante. Ils n'avaient aucune nourriture.



8—Erik proposa d'aller chercher du bois pour faire un feu et sécher leurs vêtements. Il marcha avec prudence et constata bientôt que le pays était habité.



9—En hâte, il prépara un fagot de bois mort qu'il lia au moyen de lianes. Il allait revenir quand il vit une troupe de Gaulois armés qui se dirigeait vers lui.



10—Le jeune homme savait que ces hommes seraient sans pitié lorsqu'ils découvriraient que les naufragés étaient des Romains.



11—Erik prit son fagot et traversa de nouveau le petit pont suspendu au-dessus d'un précipice. Heureusement il avait une bonne avance sur les Gaulois.



12—Une roche énorme était en équilibre sur un monticule rongé par l'érosion. Erik comprit qu'il avait là un moyen de se débarrasser des Gaulois.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



LE MYSTÈRE DE LA MONTAGNE

EPISODE NUMERO 3



1—A la suite d'un accident, Jim avait perdu connaissance. La jeune cavalière mystérieuse le fit transporter dans une grande caverne où le jeune homme reprit bientôt ses sens. Il songea aussitôt à son cheval disparu.



2—Mais la jeune fille lui dit de ne pas s'inquiéter. Le prenant par la main, elle le conduisit dans un long souterrain très humide. Elle l'assura qu'il ne courrait aucun danger s'il voulait écouter ses conseils.



3—Encore une fois, elle lui ordonna de ne pas parler à son oncle de ce qui lui était arrivé. Elle ajouta que s'il obéissait la ferme de son oncle serait protégée. Jim promit. Puis elle lui banda les yeux.



4—Pendant quelques instants, Jim fut conduit dans le souterrain puis il sentit, à l'air plus chaud qui lui frappait le visage, qu'il était dehors. Alors Jim se demandait où la jeune fille le conduisait aussi mystérieusement.



5—La jeune fille s'arrêta. Jim entendit des froissements de feuilles et des chuchotements. Tout cela l'inquiétait. Mais il n'osait enlever le bandeau qui lui couvrait les yeux. La jeune cavalière s'approcha de lui.



6—Elle fit un signe et un noir arriva aussitôt tenant par la bride le cheval de Jim. Puis elle dit au jeune homme de ne pas enlever le bandeau avant qu'elle ne lui en donne l'ordre. Le jeune homme obéit à la jeune fille.



7—Elle s'éloigna avec son cavalier. Jim était impatient de savoir dans quel endroit il se trouvait. Il entendait près de lui les piaffements d'un cheval et il se demandait si ce cheval n'était pas le sien.



8—Tout à coup, la jeune fille lui cria d'enlever son bandeau. Jim se hâta d'obéir et quelle ne fut pas sa surprise de ne voir près de lui que son cheval chargé de fleurs et de belles plantes vertes.



9—La jeune étrangère et son compagnon n'étaient plus là. Il chercha de tous côtés mais il ne découvrit même pas leurs traces. Il revint alors à la ferme de son oncle, bien intrigué par ces rencontres étranges.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

POUR QUI LA PREND-ELLE

L'artiste. — Ma chère demoiselle, vous êtes véritablement jolie; délicieuse! n'aimeriez-vous pas que je vous mette à l'huile?

La cuisinière. — Dites donc, vous! Me prenez-vous pour une sardine?

PERSPICACITE PATERNELLE

Elle. — Ainsi, papa, tu me conseilles de le refuser?

Le papa. — Oui, ma fille, car je sais bien que si tu l'aimais réellement, tu te passerais de mon opinion.

DIRE D'UN ENDURCI

Le beau côté d'un rêve d'amour, c'est, en se réveillant, de constater que l'on est encore célibataire.

LE PLUS GRAND DE TOUS

— Quel a été le plus grand financier connu?

— C'est assurément Noé. N'a-t-il pas réussi à faire flotter son stock quand tout le monde était en liquidation?

FAIT RETABLI

Elle. — Es-tu bien sûr de vouloir m'épouser que pour moi?

Lui. — Non, c'est pour moi.

PREMIER ARRIVE, PREMIER SERVI

Le père. — Vous me demandez la main de ma fille... Mais, cher monsieur, elle va encore à l'école.

Le prétendant. — Je le sais bien. Mais je viens dès maintenant pour éviter la foule.

FAUDRAIT VOIR

Elle. — Oui, c'est ainsi. Au bout de six mois en ménage, nous nous sommes aperçus que nos caractères ne pouvaient aller ensemble. Nous avons bravement fait l'énévitable. Mon mari m'a laissé prendre mon côté, et...

L'amie. — Et vous l'avez laissé prendre le sien?

Elle. — Le sien? jamais de la vie. J'aurais bien voulu voir ça?

DANS UN RESTAURANT A QUINZE CENTS

— Garçon, la portion que vous me servez là est bien petite!

Le garçon, confidentiellement:

— Allez, monsieur, quand vous y aurez goûté, vous trouverez peut-être qu'il y en a plutôt trop!

CURIOSITE SATISFAITE

Elle. — Vous n'êtes pas allé à la soirée chez les X...?

Lui. — J'avais pour ne pas y aller une raison grave et personnelle.

Elle. — Vous devriez bien me la dire.

Lui. — Vous serez discrète?

Elle. — Je vous le jure.

Lui. — On ne m'avait pas invité.

UN SALE TYPE

— Flemmard est un misérable.

— Il m'a toujours paru avenant.

— Avenant? avenant? un salaud qui ne vous regarde jamais en face à moins que vous n'ayez le dos tourné.

AU RESTAURANT

— Garçon, il me semble bien jeune, le vin que vous m'avez proposé...

— C'est pour cela que je l'ai recommandé à monsieur.

— Comment?

— Sans doute: il est si jeune que le patron n'a pas encore eu le temps de le baptiser!...

IL LA CONNAIT

Le poète. — Pour savoir ce que valent mes vers, je les lis toujours à ma femme.

L'amie. — Et vous n'envoyez aux journaux que ceux qu'elle aime?

Le poète. — Non, les autres.

SON SOUCI

La bonne dame. — Votre sentence expire demain et vous êtes tout abattu... Qu'avez-vous?

Le prisonnier. — Le journal annonce de la pluie pour demain et je n'ai pas de parapluie.

ÇA FAIT TOUJOURS PLAISIR

Les Irlandais sont toujours facétieux.

— Un jour, je me promenais dans les environs de Québec. Mon attention fut attirée par une énorme pierre sur laquelle je lus l'inscription suivante:

«Passant! Retourne-moi.»

Je m'efforçai de renverser le quartier de roc, qui, du reste, ne s'y prêta pas avec complaisance. Après bien des efforts, j'y trouvai une nouvelle inscription. Elle était conçue ainsi:

«Maintenant, passant, remets-moi dans ma première position, afin que je puisse mystifier quelque autre imbécile!»

SCRUPULES



— Si je ne me dépêche pas, je n'aurai jamais le temps d'arroser avant la pluie!

A UN MARIAGE

— Ce malheureux, il est fou de se mettre en ménage: il est criblé de dettes et n'a rien à lui.

— C'est vrai, il y a jusqu'à la mariée qui a l'air empruntée.

HEUREUSE IGNORANCE

Le professeur. — Comment sais-tu que la terre est ronde, Tommy?

Tommy. — Je ne le sais pas, monsieur.

LOGIQUE



— Voyons, tu ne vas pas te baigner en sortant de manger?...

— Mais... Puisque je n'ai mangé que du poisson!...

POLI GUEPIER

Un jeune homme, désireux de se marier, s'est fait présenter dans une famille possédant des jeunes filles charmantes.

On lui demande son impression.

—Ces demoiselles sont affreusement maigres!

—Vous exagérez... Elles ont des tailles de guêpe.

—Justement. Je me suis fourré dans un joli guêpier.

UN BON MOYEN

J'eus un jour le plaisir de converser avec Mme de T..., qui est à la fois jolie et spirituelle.

—Les femmes, me dit-elle, ont l'habitude de cacher leur âge, et cela s'explique. Moi non plus, je n'aime pas divulguer le nombre des hivers qui pèsent sur ma tête, mais je ne m'abaisse pas à mentir. Je laisse les autres me rajeunir, c'est plus pratique.

—Est-il permis de vous demander comment vous vous y prenez?

—Certainement. Voici. Quand, en société, une amie me demande mon âge, je réponds: "J'ai exactement un an de plus que vous, chère amie." Après cela, je suis tranquille; l'amie me rajeunira plus que je n'oserais le faire moi-même.

ANECDOTE

Un soldat espagnol, qui avait longtemps servi, se présenta à Philippe II et lui dit qu'après avoir passé toute sa vie dans les camps, il était réduit à se retirer sans avoir de quoi manger. Le roi lui accorda une pension de trois cents piastres. Peu de temps après, il se présenta de nouveau, en posture de suppliant.

—Quoi! lui dit le roi, n'êtes-vous pas content? Ne vous ai-je pas accordé une pension il y a quelques mois?

—Oui, sire dit le soldat, Votre Majesté m'a donné de quoi manger, mais j'ai oublié de lui demander de quoi boire.

Le roi sourit, et une nouvelle faveur fut accordée au soldat.

POUR RIRE

—Oh, Angéla! je vous aime, s'écria le jeune homme... Ecoutez-moi, pendant qu'à vos pieds je m'agenouillerai dans la poussière!

Angéla, indignée. — Excusez-moi, monsieur, mais nos tapis ne sont pas poussiéreux... Continuez!

MEDISANCE

Le gros banquier D... qui s'est plus ou moins compromis dans toutes les affaires véreuses tentées depuis vingt ans, vient de se retirer, et vit de ses rentes. Deux bourgeois l'aperçoivent, l'autre jour, fumant paresseusement son cigare sur les boulevards.

—Quel homme heureux, s'écrie l'un d'eux, de se promener ainsi, les mains dans ses poches!

—Dame! il les a promenées si longtemps dans les poches des autres!

LE COUP D'OEIL

Pendant le bal, une jeune fille se penche à l'oreille d'une vieille dame, sa voisine.

—Quel est donc ce monsieur si distingué? interroge-t-elle.

—Prenez garde, mon enfant! riposte la vieille dame: il me paraît appartenir à la catégorie des jeunes hommes modernes, qui offrent très volontiers le bras... jamais la main!

LE SACRIFICE DE GASTON

Gaston. — Je vous aime éperdument, Madeleine. Pour vous, j'abandonnerais amis, parents, position, fortune, que sais-je moi!

Madeleine. — Pas de folie, je vous en prie. Abandonnez tout ce que vous voudrez. Mais, de grâce, conservez votre fortune... Comment ferais-je pour payer ma couturière?...

CHEZ L'AVOCAT

Un paysan va trouver un avocat. Le chien de son voisin lui a dévoré trois poules; il s'agit de savoir si les poules doivent être payées par le maître du chien.

L'avocat consulté répond affirmativement.

—Quelle somme puis-je lui réclamer? reprend le paysan, visiblement satisfait.

—Trois dollars, répond l'avocat.

—Alors, veuillez me payer, ajoute le madré villageois; c'est votre chien qui a mangé mes poules.

L'avocat s'exécute sans mot dire; mais le lendemain son domestique se présente chez le paysan, lui remet un pli cacheté, et dans le pli on lisait ces mots:

«Prix de ma consultation d'hier: Trois dollars.»

Le paysan fit une singulière grimace en lisant cette note d'honoraires, mais bon gré mal gré, il dut s'exécuter.

DU TIC AU TAC



—Comment, Marie, vous n'époussetez donc pas!... Il y a six mois au moins que je vois ces toiles d'araignées!...

—Alors, madame conviendra que je n'y suis absolument pour rien! Puisqu'il n'y a qu'un mois que je suis au service de madame!...

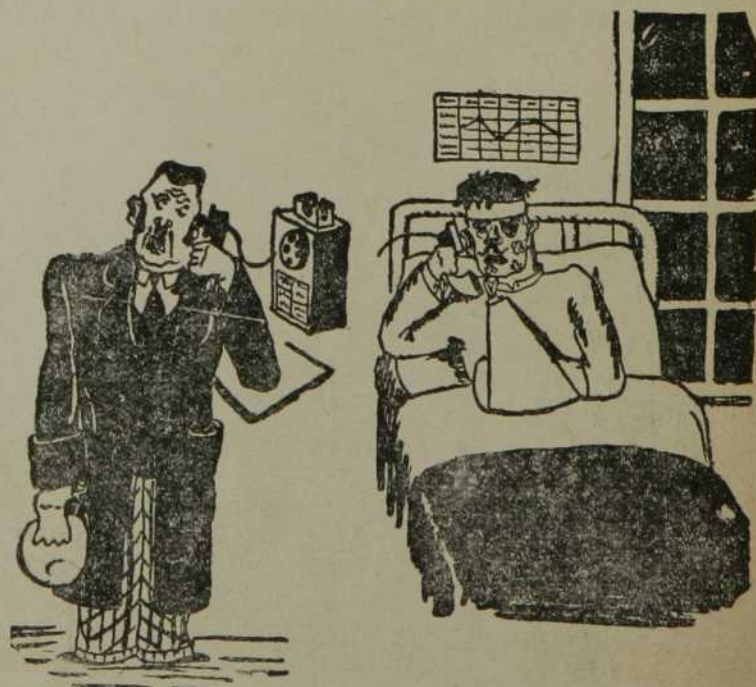
AU RESTAURANT



—Gargon! votre bifteck... ce n'est qu'une semelle!...

—Pour le prix qu'on vous le compte, vous ne pensiez tout de même pas avoir une paire de chaussures!...

AU TELEPHONE

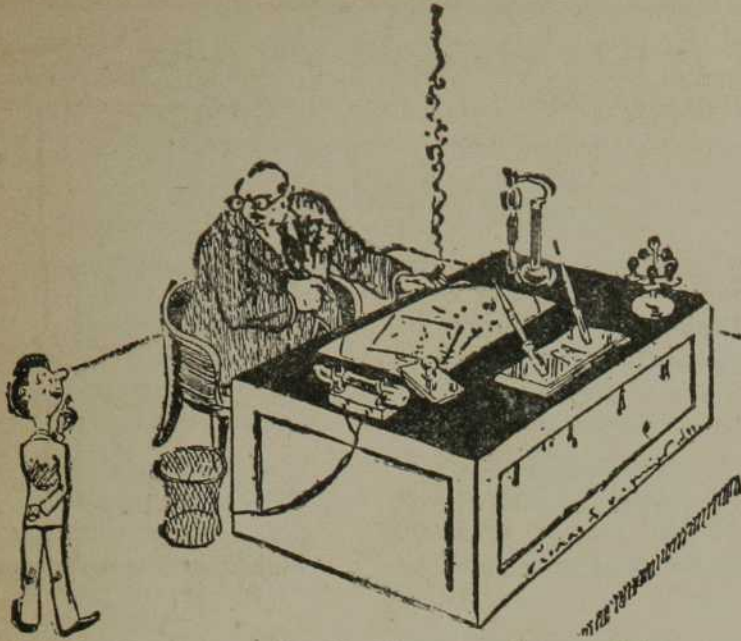


—Mais, je croyais monsieur rentré avec l'auto?

—En effet, Baptiste... Je suis rentré avec l'auto... mais dans un mur!...

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

LOGIQUE



—Je ne viendrai pas cet après-midi, m'sieur: mon père est malade !
—Il est très curieux de remarquer que cela se produit chaque fois qu'il y a un grand match !
—En effet, m'sieur ! Nous sommes en droit de nous demander si mon père ne le fait pas exprès !...

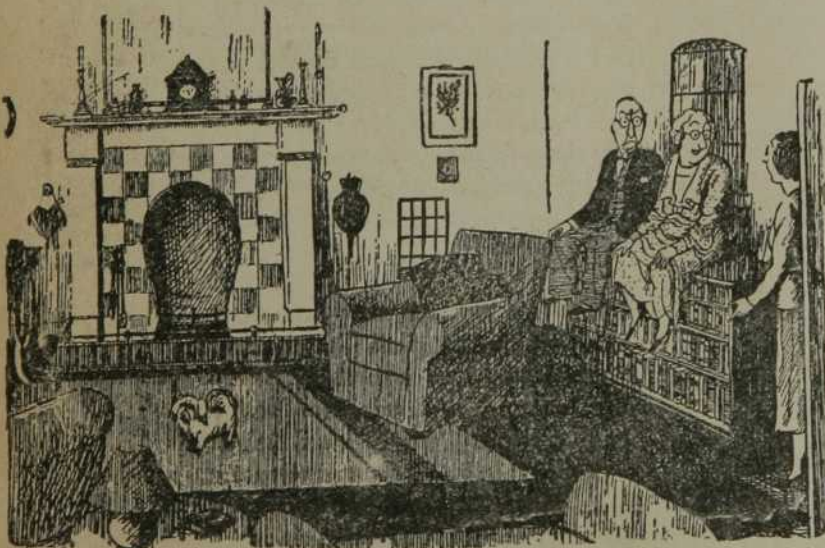
COMPLIMENT !...



—Alors, mon cher, paraît que ta belle-mère se remarie, et avec qui ?...
—Un marchand d'antiquités...
—Pas bête ! Ça lui fera un vieux tableau de plus !

ENTRE CHARMANTES AMIES LES GAÏETES DE LA LANGUE

Mme B. — Vous avez là un chapeau vraiment délicieux.
Mme C. — Vous trouvez ?...
Mme B. — Adorable, ma chère. J'en ai porté de semblables, il y a quelques années, alors qu'ils faisaient fureur !
Un membre de la société protectrice des animaux disait :
—Moi, vous le savez, je suis incapable de faire du mal à une mouche; mais si je voyais un charretier brutaliser son cheval, je le tuerais... «comme un chier»



—Je peux m'asseoir, maman ?
—Une minute. Tu vois bien que Totoche n'a pas encore choisi son fauteuil.

—Je vous en prie, mademoiselle, ayez la complaisance de prendre une expression de physionomie plus souriante, une expression tout à fait aimable... C'est cela... Une, deux, trois!... Merci bien, mademoiselle. Maintenant, vous pouvez reprendre votre expression habituelle.

DANS LE MONDE

—Vous voyez cette blonde. Eh bien ! j'en suis fou!...
—Tiens ! tiens !
—Il faut absolument que j'obtienne d'elle un rendez-vous.
—Si vous réussissez vous me préviendrez...
—Pourquoi ?
—Je suis le mari !...

COMPENSATION

La petite Lili, ayant mérité une punition, n'a eu que du pain sec pour son goûter.

Comme la fillette sanglote en mordant dans la maigre tartine, son petit frère s'approche d'elle et lui dit gentiment :

—T'as raison de pleurer, va, Lili... comme ça, au moins, tu ne manges pas ton pain sec.

AVEU

—Il faut que M. Laflèche ait usé de beaucoup de flatterie pour avoir réussi à conquérir cette héri-tière.

—Non, il lui a dit la vérité, tout simplement.

—Vraiment ?

—Oui, il lui a dit qu'il ne pouvait pas vivre sans elle.

UN CONSEIL

Un jeune homme étant pris trichant aux cartes fut jeté par la fenêtre... Relevé par un ami, il lui demanda ce qu'il devait faire en cette circonstance. Son ami lui dit :

—Ne jouez jamais aux cartes à l'avenir, excepté au rez-de-chaussée.

LA SOLUTION

Dans un salon, on parle de la question des «habitations à bon marché.»

—Le problème est assez compliqué, dit quelqu'un.

—Il y a pourtant longtemps que j'ai trouvé la solution, dit en haussant les épaules le bohème X.

—Comment ?

—Mais, en ne payant jamais mon loyer !

Mme T... doit donner un grand dîner demain.

Ce matin, elle commande à Adolphe, sa cuisinière, l'acquisition d'une dinde, mets de prédilection d'un invité, vieil oncle à héritage.

Le marché fait, Adolphe exhibe triomphalement ses emplettes à sa maîtresse.

Mme T... examine la dinde, hoche la tête sans enthousiasme, et tout de suite chicane la cuisinière à propos du prix d'achat de la dinde, beaucoup trop élevé à son avis.

—Oh ! madame, fait la cuisinière, madame n'est pas contente ? quand il y aura des truffes là-dedans, vous verrez comme la bête fera de l'effet ! C'est absolument comme madame lorsqu'elle a mis ses diamants !...

SOULAGEMENT

Un mari qui, depuis huit jours, veillait sa femme qui était très malade, y avait attrapé un violent mal de tête. Un jour, enfin, il devint veuf et il accompagna le convoi au cimetière.

—Eh bien ! mon pauvre vieux, lui dit son ami, désolé, ça va-t-il aujourd'hui ?

—Mais je te remercie, lui répond le mari sans songer à ce qu'il dit, cette petite promenade m'a fait du bien.

AUTOUR D'UNE GROSSE DOT

—Monsieur votre père vous a-t-il dit, mademoiselle, que je vous aime exclusivement pour vous-même ?

—Oui, il me l'a dit. Et il a ajouté que, pour si bien mentir, vous deviez être moins bête que vous n'en avez l'air.

CONFIDENCE

—Je ne peux pas souffrir cette femme. N'a-t-elle pas voulu l'autre jour m'amener à dire du mal de vous ?

—Elle ?... Comment cela ?

—Mais en me demandant tout à fait confidentiellement de lui faire entendre ce que je pensais de vous !...

DEVANT LE JUGE

—Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'avez-vous à répondre.

—Pas grand chose, Monsieur le juge. Ayez la bonté de m'arranger un petit jugement comme si c'était pour vous...

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 92
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



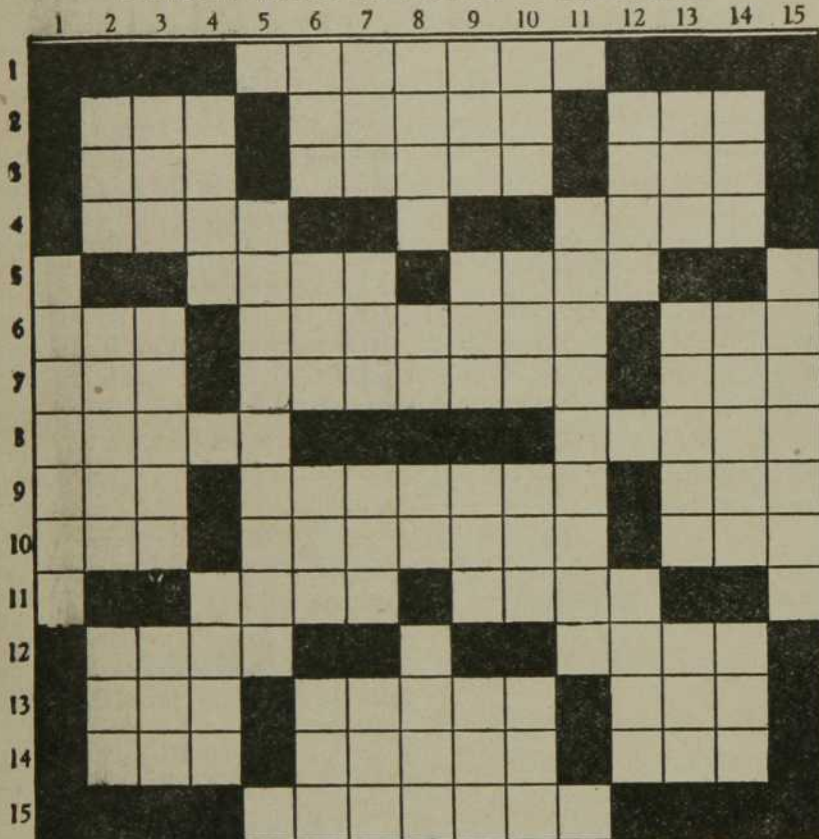
LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

23 septembre

Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975, rue de Bullion Montréal, - - Canada.

Voir en page 12 les noms des 5 gagnants du Concours No 91.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 93



NOM _____

ADRESSE _____

Horizontal

1. Noviciat dans certaines congrégations.
2. Accompagnement (abr.). — Personne qui conduit des ânes. — Vase.
3. Personne qui jouit d'un pouvoir absolu. — Aussi promptement. — Oiseau palmipède domestique.
4. Instrument pour ouvrir ou fermer. — Ville d'Allemagne en Westphalie.
5. Premier ministre de Charles Ier, coupable de trahison. — Monceau.
6. Unité de mesure pour surface agraire. — Qui prête à usure. — Avec qui on est lié d'affection (masc.).
7. Adj. indéfini. — Partie d'un cercle. — La bouche des oiseaux.
8. Ministres de la religion Mahométane. — Un état du N.-O. des E.-U.
9. Superlatif (abr.). — Saveur acide. — Le fond d'une chose.
10. Adj. pos. plur. 2 genres. — Traiter par l'application d'une boue (Méd.). — Bière anglaise légère.
11. Pas loin. — Nom des dieux de la mythologie Scandinave.
12. Avec qui on est lié d'affection (fém.). — Bruits qui frappent l'ouïe.
13. Moi, en terme vulgaire. — Chapeau rond et bombé. — Nom d'homme.
14. Pronom. 3e pers. masc. plur. — Basane molle et colorée pour la reliure. — Et ainsi de suite.
15. Corps céleste qui tourne autour du soleil.

Vertical

1. Toile de lin très fine.
2. Monument formant grand portique. — Brasse. — Pour qui on a de l'affection.
3. Partie du vêtement qui entoure le cou. — Reptiles ophédiens. — Mou.
4. Séjour des bienheureux. — Oiseaux bavards.
5. Celui qui commet un faux.
6. Fatigué. — Fané, vieilli. — Instrument pour ouvrir ou fermer. — Douleur.
7. Sans inégalités. — Titre de noblesse. — Pronom. — Roi d'Israël assassiné par Zamri.
8. Insecte qui vit dans la laine, etc. — Deux consonnes. — Article. — Sulfate double d'alumine et de potasse.
9. Nouveau. — Interjection. — Italie, trois lettres. — Enlève.
10. Agir avec adresse. — Cri de la vache. — Adjectif. — Exempt de charges.
11. Clôtures.
12. Parasites. — Partie d'un fourneau qui reçoit les cendres.
13. Oiseau palmipède. — Espèce de bananier qui fournit une matière textile. — Propre.
14. Pour la troisième fois. — Compositeur français, auteur de l'opéra Joseph. — Partie de la charrue qui remue la terre.
15. Ville de la province de Québec.

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

Le chant de la pluie

(Paul Verlaine)

Enregistré sur disque Columbia, par Jean Clément.

Disque, 85c; musique, 45c

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

O doux bruit de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Oh! le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeur!
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

Evangéline

(Champagne-Bourque)

Enregistré sur disque Starr, No 15434, par J. Audet.

Disque, 65c; musique, 40c

I

Je l'avais cru ce rêve du jeune âge
Qui, souriant, m'annonçait le bonheur,
Et confiante en cet heureux présage,
Mes jeunes ans se coulaient sans douleur.
Il est si doux, au printemps de la vie,
D'aimer d'amour les amis de son cœur,
De vivre heureux au sein de la patrie,
Loin du danger, à l'abri du malheur.

Refrain

Evangéline,

Tout chante ici ton noble nom.
Dans le vallon, sur la colline
L'écho répète et nous répond:
Evangéline!

II

Qu'ils étaient beaux ces jours de notre enfance,
Cher Gabriel, au pays de Grandpré,
Car là régnaient la paix et l'innocence,
Le tendre amour et la franche gaieté.
Qu'ils étaient doux, le soir, sous la charmille
Les entretiens du village assemblé;
Comme on s'aimait! Quelle aimable famille
On y formait sous ce ciel adoré!

III

Là les anciens devisant du ménage,
Avec amour contemplaient leurs enfants
Qui réveillaient les échos du village
Par leurs refrains et leurs amusements.
La vie alors coulait douce et paisible
Au vieux Grandpré dans notre cher pays.
Lorsque soudain, notre ennemi terrible
Nous abreuva de malheurs inouis.

IV

Hélas! depuis, sur la terre étrangère,
J'erre toujours en proie à la douleur,
Car le destin dans sa sombre colère
M'a tout ravi, mes amis, mon bonheur.
Je ne vois plus l'ami de mon enfance
A qui j'avais juré mon tendre amour.
Mais dans mon cœur je garde l'espérance
De le revoir dans un meilleur séjour.

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

LE DIAMANT

(Suite de la page 27)

plaisir de connaître la clef de l'énigme.

— Que faire?

— Ne paraître attacher aucune importance aux incidents de cette nuit, n'en parler à personne, mais annoncer dans ton entourage, sans affectation, que vous allez effectuer un court voyage.

— Jeanne et toi, partirez ce soir vers six heures, munis de bagages, l'auto roulant à allure modérée.

— Tu es fou. Je ne puis abandonner mon magasin.

— Faux départ. Tu conduis Jeanne chez ma mère et me rejoins subrepticement *Aux Rosiers* où je fais bonne garde en t'attendant.

— Tu crois qu'il reviendra?

— J'en suis persuadé. Pendant ce temps, je me livrerai à une petite enquête personnelle dont je te communiquerai le résultat ce soir.

Après avoir contourné plusieurs fois la propriété, et s'être assuré que nul ne l'épiait, avec la clef confiée par son ami, Léon Mardoche ouvrit la petite porte du parc qu'il repoussa sans la refermer.

Glissant d'un arbre à un autre, frôlant les murs, s'arrêtant chaque fois pour écouter et regarder autour de lui, il gagna ainsi la villa, et se coula par un soupirail laissé intentionnellement ouvert.

Il était dans la place.

Toutes dispositions prises, il établit son poste d'observation dans la chambre de son ami.

Quelques instants après, il aperçut Gustave Darlo qui à son tour, avec d'innies précautions, prenait le même chemin.

Réunis, les deux amis s'installèrent dans le cabinet de toilette, derrière un paravent, d'où ils pouvaient surveiller la chambre de la jeune fille, celle de M. Darlo et le palier de l'escalier.

A voix basse Léon Mardoche mit son ami au courant de ses démarches.

Aucun hôtel de la ville ne portait sur les registres le nom de Simpson.

Léon Mardoche consulta sa montre lumineuse.

— Dix heures vingt, dit-il. Si mes prévisions sont exactes, nous avons devant nous une grande heure d'attente.

Pour lui donner un démenti un léger bruit retint leur attention.

— Le crissement du diamant sur le verre, murmura le détective à l'oreille de son compagnon.

Ils regagnèrent en hâte leur cachette, et Léon Mardoche sortit son revolver qu'il arma.

Le souffle suspendu, l'oreille attentive, ils entendirent successivement le grincement à peine perceptible d'une fenêtre poussée doucement, puis un choc mat, suivi de pas feutrés.

— Laisse-moi agir, assura Léon Mardoche.

Les pas s'éloignèrent puis se rapprochèrent.

On parcourait le rez-de-chaussée. Gustave Darlo, impatient, fit mine de s'élancer.

D'une pression énergique au bras Léon Mardoche l'immobilisa.

Le noir et le silence régnèrent pendant quelques secondes, puis de légers craquements suivis de temps d'arrêt... On montait! Un rais lumineux apparut l'espace d'un éclair.

Les deux amis, la respiration suspendue, les nerfs exaspérés, les yeux rivés dans la direction de l'escalier, attendaient.

Un nouveau jet lumineux balaya la chambre, caressa les pieds du lit, remonta jusqu'aux oreillers qu'il sembla fouiller.

Sur le seuil de la pièce, une forme se dressa.

Tranquillisé, l'inconnu se courba vers la première plinthe rencontrée à sa droite, sur laquelle, fait étrange, il passait la main tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, après l'avoir soigneusement examinée à l'aide de sa lampe électrique.

Il commençait à peine son étrange besogne sur une autre cloison, qu'un morceau de plinthe pivota, découvrant une cavité.

Un cri de joie s'échappa de ses lèvres. Sans hésitation, il plongea sa main dans le trou béant et en tira un écrin qu'il ouvrit.

Un diamant superbe, gros comme une noisette, apparut.

L'homme rêveur contemplait le joyau.

— Haut les mains, ou je tire!

La chambre fut soudain éclairée et Léon Mardoche se dressa devant M. Simpson, le revolver braqué sur la poitrine.

L'homme esquaissa un mouvement de fuite, mais Léon Mardoche

(Suite à la page 38)

Le SON est bon pour VOUS



Mangez du Son
qui vous Plaira !

LAISSEZ le son vous être bénéficiable — le Post en flocons est du son qui a *bon goût*. Comme la plupart des gens, votre ordinaire manque probablement de volume. Si tel est le cas, mangez du son qui vous délectera.

Incluez les flocons de son Post dans votre alimentation quotidienne. Comme céréale, avec du lait ou de la crème. Avec des baies ou des fruits, si telle est votre préférence. C'est un mets parfait pour le déjeuner et, exquis, grâce à la saveur délicieuse de chaque flocon grillé, croustillant et doré. On en fait des brioches délicieuses. Voyez-en la recette sur le paquet. Les flocons de son Post sont faits au Canada.



La constipation, due à l'insuffisance de nourriture volumineuse dans l'alimentation, devrait disparaître à l'usage régulier des flocons de son Post. Dans le cas où ce procédé si simple ne corrige pas cet état, consultez un médecin.

Renseignez-vous sur le Chauffage au Charbon AUTOMATIQUE IRON FIREMAN



Edifice Medical Arts, rues Bloor Ouest et St-Georges, Toronto.

... d'après l'édifice Medical Arts de Toronto

● Lors de la construction du magnifique édifice Medical Arts à Toronto, en 1929, on y installa deux brûleurs à charbon automatiques Iron Fireman.

Après trois années, la direction de l'établissement affirme que l'édifice a conservé une température uniforme, quelles qu'aient été les conditions atmosphériques. On a pu employer n'importe quelle bonne qualité de petit charbon à un coût moyen de \$6.00 la tonne, presque sans fumée. Le travail automatique des Iron Fireman a réduit au minimum les salaires payés pour le chauffage. De plus, le système Iron Fireman fut surtout très propre; il fournissait régulièrement le combustible aux fournaies, épargnant ainsi de l'argent et éliminant le gaspillage.

Toute personne qui dépense \$100 et plus par année en combustible doit profiter de l'expérience de l'édifice Medical Arts et des résultats obtenus par Iron Fireman dans des centaines d'installations de chauffage et de force motrice par tout le Canada. Grâce à cet appareil, le charbon est devenu un combustible automatique. Il consomme les charbons les plus petits et les moins dispendieux et baisse de 15 à 50% les frais de combustible. Quelles que soient les conditions, il conserve une chaleur et une force motrice égales, élimine la fumée et diminue la main-d'œuvre.

Si vous avez besoin d'un chauffage meilleur et plus économique pour une maison d'affaires, une institution, un édifice ou votre résidence, demandez des explications. Ou bien faites examiner gratuitement votre système de chauffage par un représentant de Iron Fireman. Vous y trouverez votre intérêt.



Le Iron Fireman est fabriqué au Canada pour les fournaies domestiques et bouilloires commerciales jusqu'à 250 H.P. Modes de paiements différés, si on le désire.

IRON FIREMAN



BRÛLEUR À CHARBON
AUTOMATIQUE

IRON FIREMAN MFG. CO. of
Canada, Limited,
602 King St. West, Toronto, Ont.

☐ Envoyez littérature
☐ Veuillez examiner mon installation
☐ Résidence Genre d'affaires _____
Nom _____
Adresse _____ LS-6

UN COEUR D'HOMME

(Suite de la page 5)

raison!" Silencieusement, elle laisse déborder le trop plein de son âme: seul le traversin pourrait dire toute l'amertume et l'abondance de ses larmes. Jeanne ne cesse de répéter: "C'est sa liberté qu'il veut recouvrer; il est las de tout, ici... même de moi!"

Tandis qu'elle se désole, Edmond fait ses malles avec la détermination de scruter son cœur pendant l'éloignement: "Je ne lui ai fait aucune promesse, aucune déclaration, pourquoi devrais-je tant hésiter à partir? Depuis plus de six mois je vis près d'elle sans ressentir un profond attachement... Elle m'inspire une simple amitié... Oh! à quoi bon cette analyse sentimentale? Je ne suis plus sûr de rien; il faut essayer de la revoir la belle indépendante!"

Par habitude, il s'arrête devant la photo de Jeanne et, amusé, sourit au souvenir de leur querelle:

"Qu'elle était charmante en me faisant cette colère! Ses prunelles auraient pu mettre le feu, tant elles lançaient d'éclairs!... Sans fatuité, je crois qu'elle m'aime, la petite! Quand donc me blesseras-tu, ô Cupidon? Aucune femme ne m'a encore enchaîné; seule Jeanne m'attire un tout petit peu depuis mon enfance!... J'attendrai encore."



De date immémorable, les Lafleur et les Gingras sont voisins, grands amis. Jamais il ne s'est vu une harmonie si durable entre deux familles unies simplement par le lien de l'amitié. Le rêve de chaque génération, c'est d'entrer en parenté. Malheureusement, aucun Gingras n'a aimé une Lafleur, et vice versa. Aujourd'hui, on pourrait bien réaliser le vœu des ancêtres, mais Edmond, orphelin depuis ses douze ans, grand gâté, n'a personne pour lui ouvrir les yeux sur son amour pour la petite Gingras. Ses parents lui ont laissé nombre de propriétés, un gros compte de banque, de grandes étendues de terre fertile dont il sait retirer de considérables revenus capables de contenter tous ses goûts de voyages, de luxe et de confort. Dans sa vie d'errant endurci, il n'y a jamais eu place pour une femme, chose étrange, inexplicable pour ses nombreuses relations. Partout on croit qu'il ne peut se consoler d'une ancienne déception d'amour: grave erreur! Tout simplement il est pris au charme de Jeanne, malgré lui, et il le sait si peu qu'il la laisse à ses nombreux rivaux!...

Recherchée, soit par amour soit par intérêt, Mlle Gingras est la jeu-

ne héritière la plus populaire de la région. L'entrepreneur admirateur, Antoine Prévost, l'a déjà demandée deux fois en mariage, et sans s'offusquer de son refus catégorique, continue ses assiduités fatigantes pour les nerfs de Jeanne. Orpheline de père, garde-malade de sa mère, Jeanne ne quittera le pays qu'après la mort de celle-ci. Mme Gingras, très faible, malade, ne veut se séparer de la terre natale: tant de chers souvenirs l'attachent à ce sol bien-aimé! Elle n'est pas au courant de toute l'affaire sentimentale de sa fille, et la laisse complètement libre sur le terrain de l'amour, la sachant sage et raisonnable! Pour ne pas l'inquiéter, Jeanne montre toujours un sourire bienheureux, se fait câline, affectueuse; lui répète qu'elle épousera Edmond lorsqu'il aura fini ses pérégrinations à travers le monde.

— Mais vous vous aimez depuis longtemps déjà! Profitez de son séjour près de nous pour annoncer vos fiançailles.

— Je suis si bien près de toi, maman! Et puis... sommes-nous sûrs de nous vouer une affection...

— Ta, ta, ta! n'essaie pas de nous dissimuler le secret charmant, ma chérie!

— Alors, ce n'est plus un secret!

— On a des yeux, de la perspicacité, petite!

Des caresses, des baisers, des étreintes mettent le point final à ces sortes de conversations.



La veille de son départ, Lafleur vient saluer Mme Gingras, et ne trouve pas la jeune fille à la maison. Contrarié, il s'aperçoit qu'elle le boude vraiment, et comptant la rencontrer sur sa route, afin d'avoir un dernier entretien avec elle, chemine lentement. Arrivé près de sa porte, il n'a même pas aperçu l'ombre de son amie! Pendant qu'il introduit la clef dans la serrure, un léger piétinement près de lui le fait se retourner. Quelle agréable surprise de reconnaître Jeanne! Elle fait mine de ne pas le voir, lui passe sous le nez sans le saluer. A ce mépris si mal joué, un sourire vient déridier le sympathique visage d'Edmond, tandis que les yeux de son amie s'embuent de larmes. Il court vers elle, lui prend le bras et la regarde bien en face.

Seuls sur le sentier tortueux, éclairés par un faible rayon lunaire, ils n'osent troubler le silence du paysage assoupi! Elle se dégage de

l'étreinte et d'un geste furtif se tamponne les joues, hausse dédaigneusement les épaules:

— Je croyais t'avoir déjà dit adieu, prononce-t-elle sur un ton de complète indifférence.

— Oui, c'est exact! Mais ne te formalise pas si je ne t'ai jamais pris au sérieux. C'est ridicule de se quereller ainsi, pour si peu. La gratitude me dicte impérieusement ce départ. Cet oncle et parrain est célibataire, tu le sais; il n'a personne qui puisse le remplacer momentanément. Depuis la mort de mes parents, n'ai-je pas été sa seule affection, et lui mon meilleur protecteur? Sans ses sages conseils, je n'aurais jamais complété mes études. Il a été mon confident, un ami sincère, désintéressé! Sa direction m'a été précieuse aux moments difficiles; jamais il ne m'a failli, et maintenant qu'il a un pressant besoin de mon aide, je la lui refuse-rais? Mais, toi-même tu m'aurais obligé d'accepter cette charge si tu m'avais écouté jusqu'au bout quand je t'ai annoncé notre prochaine séparation. Dis, n'ai-je pas raison?

A cette sincère explication, le rouge monte aux joues pâles de Jeanne. Comme elle a eu tort! Mais peut-elle l'avouer? Tout son orgueil se révolte à cette seule pensée! Humiliée, sans courage devant l'effort que lui coûtent les excuses à faire, elle tortille ses gants, tourne la tête, baisse les yeux...

Pitoyable, Edmond la tire d'embarras en lui prenant amoureusement les mains:

— Quelle petite exclusive tu fais!

La critique accompagnée du joli geste lui redonne tout son aplomb et, repentante:

— Vraiment, Edmond, je suis... confuse... je ne sais...

— Oublions ça, veux-tu, Nette, et fumons le calumet de paix?

— Si j'avais eu la délicatesse d'écouter les raisons de ce départ...

— Je n'aurais jamais su que tu étais encore boudeuse... comme autrefois, t'en souviens-tu?

— Méchant, je te défends de te rappeler de mes défauts.

— Mais je les aime tes défauts... mignons!

— Vas-tu finir de me taquiner? A qui la faute si quelquefois je montre un mauvais caractère?

— Notre histoire est tout de même étrange, tu ne trouves pas? Sans nous être jamais avoué notre amour mutuel nous nous attendons sans aucune promesse.

— Je n'avais jamais pensé à cela! Alors, nous sommes libres de

tout engagement? C'est curieux, en effet... et moi qui t'ai fait une scène d'amoureuse!

Jeanne prononce ces paroles afin de savoir s'il a oublié leur naïf amour, ses promesses de douze ans. Elle sent tout à coup peser sur elle le regard scrutateur de l'aimé. "C'est le moment de connaître ses sentiments," pense-t-elle. Tour-nant son joli visage piqué par le froid vers celui de son compagnon, leurs yeux se rencontrent, et ni lui ni elle ne songent à les détourner. Avec douceur Edmond l'arrête de marcher, et mi-badin, mi-sérieux, répond à leur réflexion de tout à l'heure:

— Sais-tu pourquoi? Parce que nous nous sommes toujours considérés fiancés l'un à l'autre sans songer aux formalités! Il n'est jamais trop tard, dis? Alors, je commence: Mademoiselle Gingras, je vous aime depuis ma plus tendre enfance. Votre charme ce soir a captivé mon cœur! Si vous me jugez digne de vous, acceptez de devenir ma femme.

— Parlez-vous sérieusement, M. Lafleur?

— Mettons le badinage de côté, et crois-moi, Jeanne, je n'ai jamais été aussi sérieux dans ma vie.

Craintive, doutant de la réalité, du bonheur inattendu, Jeanne formule cette demande:

— M'aimes-tu beaucoup, Edmond?

— Je t'ai toujours aimée sans m'en rendre compte, mais ce soir...

Il la regarde toute, la voit comme jamais il ne l'a vue et, grisé, l'attire sur sa poitrine. Les lèvres charnues d'un pur dessin semblent des tentatrices très dangereuses, car Edmond oublie le reste de sa phrase, entoure sa jolie fiancée de ses bras virils et goûte l'ivresse du premier baiser d'amour!

Voilà le rêve de Jeanne réalisé! Si elle n'avait écouté la voix intérieure qui l'a induite à passer devant la maison de son ami, elle ne serait pas encore sa promise. Qui sait, à Montréal, il l'aurait même oubliée! Elle ne l'aurait revue que l'an prochain, peut-être complètement indifférent à son égard. Oh! comme elle est heureuse de le savoir toute à elle, pour toujours! Désormais elle remerciera son Créateur de lui avoir donné quelque charme, car, entre nous, ce sont bien eux qui ont soudainement charmé et captivé le difficile chercheur d'amour.

La neige recommence à tomber, douce et monotone; elle endort les derniers bruits légers, étend sur le paysage une mélancolique poésie. Mais pour les nouveaux fiancés c'est la gaieté, c'est la nature qui se réjouit de leur félicité et épargille sur la terre ses millions de blanches

constellations en guise de riz et de confetti!

Enlacés, Edmond et Jeanne songent à regagner le logis afin d'annoncer à la chère maman leurs soudaines fiançailles!

— Edmond, nous avons tenu la promesse de nos treize ans!... Te souviens-tu, un jour d'été, dans mon jardin, je voulais jouer à la maman, et toi tu voulais absolument être le père, mon mari, quand André était plus grand et aurait mieux fait un chef de famille?... Tous, nous avions dû plier devant ton désir. Après le jeu, restés seuls, tu m'as dit: "Quand nous serons grands, nous nous marierons, nous vivrons dans ce coin de terre aux côtés de nos parents."

— Oui, je m'en souviens très bien, maintenant. Mais, toi, viens-tu de te rappeler ces mots ou ne les as-tu jamais oubliés?

— Ils sont restés écrits là, dit-elle, en montrant son front.

— Ma chérie! J'ai presque été un ingrat! Mais, vois-tu, tant d'événements inattendus ont bouleversé ma vie après ces naïfs transports d'enfance. Mon père, mort dans cet accident de chemin de fer, suivi dans la tombe par ma mère, folle de chagrin. Un oncle presque inconnu, vient me ravir à cette vie simple et me transplante dans un grand collège, au milieu d'inconnus! Mes excellentes études terminées, tu sais de quelle fièvre de voyager je suis atteint. Je veux tout voir, aller partout, courir d'un océan à un continent, d'une ville à une campagne, d'un village aux montagnes. Il a fallu six années de continuelles et inlassables tournées autour du globe pour étancher cette soif ardente de l'aventure! Depuis cinq mois, je croyais mes escapades finies: j'ai fixé ma tente au sol natal, mais voilà, mon oncle m'appelle, il faut répondre. Comme il m'en coûte maintenant de laisser ce village! Si tu pouvais venir te fixer dans la métropole.

— Tu n'y penses pas, Edmond! Maman ne veut, ne peut quitter ses montagnes! Combien de temps resteras-tu là-bas?

— Jusqu'à ce que mon oncle constate mon peu d'aptitudes pour le journalisme et consente à me trouver un meilleur successeur! Tu peux calculer dix mois de séparation, moins quelques jours de congé pour venir embrasser ma fiancée, si toutefois elle me le permet!

— On verra, on verra! Si la fidélité du fiancé est irréprochable, et s'il se souvient d'écrire une fois par mois, dit-elle en riant.

— Oh! Nette, comment oublier, rassure-toi. Puis, ne crains rien pour ma fidélité, elle est à toute épreuve. Mes amis sont tout éton-

nés de me voir libre des chaînes d'une femme!... Quand ils sauront où et comment une petite fée m'a ensorcelé, enchanté, en feront-ils une tête?

— Vas-tu leur apprendre nos fiançailles?

— Comme tu voudras! Je puis être, à ce sujet, discret comme une tombe ou bavard comme un poste de radio!

— A vrai dire, je ne tiens pas au secret absolu, mais je préfère annoncer l'événement à ton retour de la ville, quand tu te fixeras ici définitivement!

— C'est bien, je tâcherai d'imiter le silence de la carpe!

Arrivés près de la maison des Gingras, Edmond vole un tout petit baiser à sa fiancée, et tous deux rayonnants de bonheur, courent s'agenouiller aux pieds de la mère un peu inquiète au sujet de sa fille. En les voyant si heureux, elle devine bientôt les motifs du retard inusité! Indulgente, elle embrasse les deux grands enfants.

— Puissiez-vous être heureux toute votre vie, mes chers petits!...

Arthur Lafleur, frère du père d'Edmond et parrain de celui-ci, s'est fait une grande renommée à l'aide de son journal *Le Citoyen*, dont il est le directeur. Prématurément vieilli par un labeur formidable, écrasé de fatigue, il songe à prendre un repos bien mérité. Ne voulant pas abandonner la tâche en n'importe quelles mains, il a fait appel au bon cœur de son neveu en qui il a pleine confiance. Ce grand garçon de trente ans, il le considère un peu son fils. C'est son oeuvre s'il est droit, bon, instruit, muni d'une profession libérale qu'il exercera "quand ça lui dira".

Les jambes allongées sur son pupitre, le vieux célibataire attend impatiemment son neveu: "Que j'ai hâte de le revoir, mon grand! Je l'aime, et pourtant nous ne nous ressemblons en rien. Lui, voyageur, fantaisiste; moi, pratique, travailleur... mais tous les deux jaloux de notre liberté. Je n'ai pas encore eu le temps de regretter un bon foyer, la compagnie d'une femme, des enfants bruyants! Qui sait s'il serait de mon devoir de faire miroiter devant les yeux d'Edmond un idéal de vie à deux?... Bah! tant pis! Si le mariage ne l'attire pas, il fera comme moi. On n'a pas tous des cœurs tendres, quoi!"...

— Bonjour, oncle! Ça va?

— Ah! mon cher, je croyais que tu avais manqué ton train. Quelle impatience de te revoir! Que tu as bonne mine!

(Suite à la page 38)

PAS FAIT POUR UNE DAME...



La Lessive Gillett vous dispense de frotter

PERSONNE n'aime à nettoyer des poubelles, mais la chose est facile ainsi: versez un demi-gallon d'eau froide* dans la poubelle. Ajoutez deux cuillerées à soupe de Lessive Gillett Pure en Flocons. Vous aurez une poubelle propre, sanitaire, inodore. Pas de frottage... ni recavage à faire! Commandez-en une boîte aujourd'hui chez votre épicière.

BROCHURE GRATUITE: La Brochure de la Lessive Gillett vous enseigne mille moyens de vous épargner du travail en employant ce nettoyeur efficace pour toutes sortes d'usages. Écrivez à Standard Brands Limited, Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ontario.



LESSIVE GILLETT
CHASSE LA SALETTE

* Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive même réchauffe l'eau.



QUICK DRYING VARNISH

aucun danger de se casser un membre ou de se faire des contusions en tombant, si l'on a appliqué le Vernis de Séchage Rapide "61". Le "61" est sûr, il n'est PAS glissant! A l'épreuve des talons, des marques, de l'eau! Dure des années sans frottage, sans polissage ou autre entretien. Rafraîchit les meubles, les boiseries et le linoléum. Les marchands de peinture et quincaillerie vendent le "61" Brillant, Mat et Coloré. Sur demande, carte des couleurs envoyée avec le nom des marchands. PRATT & LAMBERT-INC., 145 Courtwright St., Fort Erie, Ontario.

**PRATT & LAMBERT
PAINT AND VARNISH**

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements, Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

Douleurs après les repas?

ESSAYEZ CECI!

Les douleurs après les repas sont ordinairement dues à un excès d'acidité de l'estomac qui forme des gaz et fait roter, cause gastralgie, gonflements, aigreurs et indigestion. La Magnésie Bisurattée, prise après les repas, vous donnera un soulagement rapide et agréable dont vous serez surpris. Tout pharmacien vous dira que la Magnésie Bisurattée ordinaire est excellente pour l'acidité d'estomac. Elle devrait se trouver dans tous les foyers, car elle agit.



Il n'y a rien de répugnant dans Miller's Worm Powders et elles sont aussi agréables à prendre que du sucre, de sorte que peu d'enfants les refuseront. En quelques cas elles causent des vomissements par leur effet sur un estomac malade mais c'est seulement une manifestation de leur pouvoir de nettoyage et non une indication qu'elles sont nuisibles. On peut compter complètement sur elles pour débarrasser le système des vers.

VOTRE FOIE VOUS MET MAL EN TRAIN

Stimulez la Bile de Votre Foie
— Pas besoin de Calomel.

Quand vous vous sentez mélancolique, déprimé, agité contre le monde entier, c'est que votre foie ne déverse pas ses deux litres quotidiens de liquide biliaire dans vos intestins. La digestion et l'élimination sont ralenties, la nourriture s'accumule et se corrompt en vous, vous donnant une sensation de délabrement.

Les agents qui font simplement mouvoir les intestins, tels que sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céreales ne vont pas assez loin.

Vous avez besoin d'un stimulant pour le foie. Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) sont le meilleur. Inoffensives. Purement végétales. Sûres. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c. chez tous les pharmaciens. 52P

LE DIAMANT

(Suite de la page 35)

avança le bras, pendant que, d'un bond, Gustave Darlo coupait la seule retraite possible.

Devant la menace précise, M. Simpson leva les mains, le diamant s'échappa et roula aux pieds du détective.

— Allons, plus haut les mains là, très bien, passe derrière lui, Gustave, et au moindre geste, écarte-toi, je tire.

La stupéfaction de M. Simpson fit place à l'accablement le plus profond.

— Ne me faites pas de mal, je ne suis pas un malfaiteur, parvint-il à balbutier, les yeux embués de larmes.

— Aucune arme, déclara Gustave Darlo en déposant sur la table de nuit un canif, un mouchoir et un portefeuille du mystérieux visiteur.

— Quel est ce diamant? demanda Léon Mardoche.

— Laissez-moi m'expliquer, je vous dirai toute la vérité, messieurs, je suis un honnête homme.

— Assez parlé, la police saura mieux que nous reconnaître l'honnête homme que vous êtes, trancha Gustave Darlo.

— De grâce, messieurs, ne me livrez pas, écoutez-moi.

— Parlez, dit Léon Mardoche après un échange de regards avec son ami, mais au moindre geste je vous loge une balle dans la tête.

— Il y a deux mois, commença l'inconnu, j'étais à Colmar, au chevet d'un moribond. Il m'avait fait appeler pour me recevoir une dernière fois, me faire une confession et me charger d'une mission difficile et sacrée.

— Cet homme, professeur distingué, remarqué pour plusieurs ouvrages couronnés par l'Académie, aisé sinon riche, avait au cours de son existence, presque au déclin de sa vie, commis un vol stupide, incompréhensible, au détriment d'une famille américaine, dont il était le professeur des enfants.

— Après une soirée féerique, où les femmes les plus jolies et les fleurs les plus rares rivalisaient en fraîcheur et en beauté, ébloui par les lumières, grisé par les parfums auxquels il n'était pas habitué, il s'était écarté à la recherche de solitude.

— Il n'a jamais pu s'expliquer comment il était parvenu au seuil d'une chambre de luxe inouï.

— Parmi les scintillements de flacons multicolores rangés sur une coiffeuse, dans une coupe en porphyre, brillait un diamant dont les feux éclipsaient ceux des autres bijoux négligemment laissés.

— Fasciné, il prit le joyau, le soupesa, le fit miroiter.

— Tout à coup, il entendit des pas dans une pièce voisine. Pris de frayeur, en un geste machinal, il enfouie le joyau dans sa poche, gagna le couloir et se perdit dans la foule des invités sans que son absence fut même remarquée.

— Ce n'est qu'après la découverte du vol, quand l'émoi fut à son paroxysme qu'il eut conscience de la folie de son geste.

— Déjà les policiers alertés commençaient leur enquête et fouillaient les domestiques.

— Son rang, son âge, sa qualité d'intime lui épargnèrent cet affront: la déchéance.

— Il pouvait encore jeter la pierre derrière un meuble, sur un fauteuil, mais le diamant magique exerçait son pouvoir.

— Noble et digne, d'un pas lent et mesuré, il franchit le réseau des policiers et regagna son logis.

— Le lendemain, tous les journaux relataient le vol demeuré mystérieux; des primes étaient offertes, la police internationale télégraphiquement avertie envoyait de tous côtés ses plus fins limiers.

— Les jours passèrent, le professeur se plaisait chaque soir à examiner la pierre, à en jouir seul.

— Il ne pouvait la vendre, encore moins la porter. Petit à petit, le joyau devint une gêne, puis un remords toujours présent. Il craignait qu'un jour un hasard ne le trahit et il résolut de mettre le diamant à l'abri d'une perquisition improbable, mais possible.

— Quand il partit pour l'Alsace, il n'osa l'emporter, se réservant de le restituer plus tard... soit en le reprenant lui-même, soit en dénonçant la cachette.

— Hélas, la maladie l'immobilisa avant qu'il ne pût mettre son projet à exécution et c'est alors qu'il me chargea d'effectuer la restitution.

— Ce professeur était Raymond Larier, l'ancien propriétaire de cette maison, s'écria Gustave Darlo.

— C'était mon père, dit le jeune homme, un sanglot dans la voix.

HENRI PICARD

Un cœur d'homme

(Suite de la page 37)

— Si vous saviez comme je me sens bien! Je pourrais faire la besogne de dix hommes.

— Attention, tu vas me rendre jaloux! Seulement, de te voir, je vieillis de vingt années. Mais quelle est ta recette pour se porter aussi merveilleusement?

— Aimer une jolie femme qui consent à devenir votre femme aussitôt qu'un oncle vous signifie son renvoi!

— Hein! Serais-tu fou?

— Oui, un peu! C'est une folie que je vous souhaiterais pour regaillardir!

— Mais qui donc t'a ensorcelé de la sorte?

— C'est très facile à deviner... Jeanne, mon amie d'enfance, vous en souvenez-vous?

— Celle à qui tu écrivais des choses si bêtes? Mes compliments! Alors, ton cœur que tu disais invulnérable?... Il a été pris au filet, lui aussi?

— Hé oui, petit oncle! comme celui de tous les hommes. Tous se disent bien cuirassés, qu'une flèche de Cupidon ne les blessa jamais; bêtises tout ça! Un cœur, c'est fait, c'est donné pour aimer! Le mien a été un peu sot, voyez-vous, il aimait sans le savoir! Un chemin brillant de neige fraîchement tombée, un doux rayon de lune, des yeux veloutés, des lèvres roses ont suffi pour l'éclairer et lui faire découvrir à quel point il était captivé.

— Te voilà devenu romanesque, maintenant! J'ai peur pour l'avenir de mon quotidien: sera-t-il en bonnes mains?

— En tout cas, dépêchez-vous à me trouver un successeur, je m'ennuie de ma belle!

— Déjà?... C'est dangereux, cette lubie!

— Ne traitez pas ça de lubie, surtout! Ça vous prend on ne sait pas comment! Ça ne veut plus plus vous lâcher... En tout cas, c'est bien bon le mal d'aimer!

I. NASSA

— o —

UN NEVEU PRATIQUE

— Ainsi, mon pauvre Berlu-reau, ton oncle est mort?

— Oui, hélas!

— C'était un original, n'est-ce pas? Crois-tu qu'il avait bien toute sa tête?

— Ma foi, je ne pourrai guère le dire avant d'avoir vu son testament.



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

D'après les statistiques, il y a, pour la population de la terre entière, neuf pour cent de femmes de plus que d'hommes. Comme d'autre part il y a un bon nombre de vieux garçons qui meurent dans l'impénitence finale, cela suppose un total assez imposant de vieilles filles obligatoires.

Pendant un temps, l'élevage des moutons prit de telles proportions, en Australie, que les éleveurs n'obtenaient plus que des prix ridicules pour leurs moutons; ceux-ci se vendaient de dix à vingt sous pièce.

Sur cent mariages, il y en a environ douze qui sont contractés par des veufs ou des veuves. Si l'on établissait le pourcentage des mariages entre divorcés à Hollywood, on arriverait sans doute à très près de cent pour cent.

Il se consomme beaucoup moins de pain, en France, qu'il y a un siècle; la différence, en moins, est d'une quarantaine de livres par an et par personne.

L'albatros est un gros oiseau de mer qui a le vol extrêmement puissant; les annales maritimes font mention d'un de ces oiseaux qui a suivi un navire dans tous ses déplacements pendant deux mois entiers. Nos meilleurs avions n'en sont pas encore là.

A l'époque de la révolution française, un chevalier breton, nommé Leguen du Martellier, fut guillotiné cinq fois, ce qui ne l'empêcha pas de mourir de vieillesse en 1858. La guillotine en mauvais état fonctionna mal, et la masse pesante du couperet ne fit, cinq fois de suite, qu'une entaille sans gravité au cou du chevalier. Le bourreau remit alors l'opération au lendemain, mais ce fut le 9 thermidor qui marqua la fin de la Terreur, et remit Leguen en liberté. Il y en a sans doute plus d'un, à sa place, qui serait mort d'émotion.

Le soufre est d'une grande utilité dans une quantité de préparations et de mélanges; c'est la Sicile qui en est le plus grand fournisseur du monde entier.

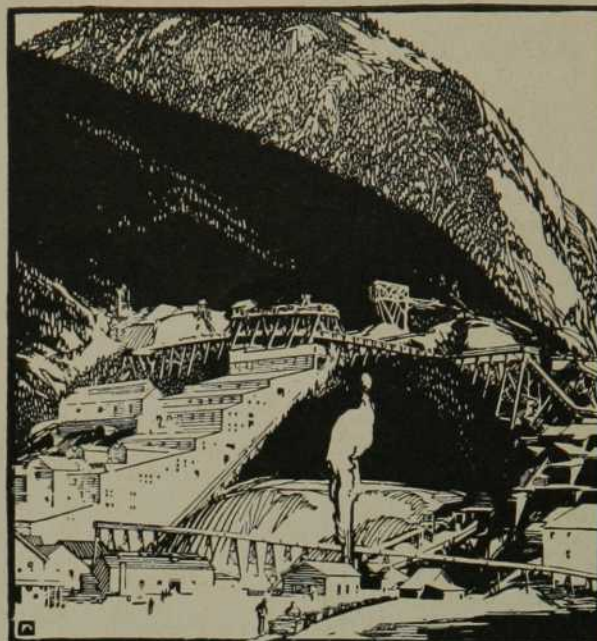
Il existe actuellement environ cinquante mille variétés de timbres-poste dans le monde entier; avec les modèles nouveaux qui sortent de temps à autre, on voit qu'il y a encore de beaux jours pour les collectionneurs.

Si l'on pouvait voyager aussi vite que la lumière, on se rendrait à la lune en une seconde et quart; pour aller jusqu'au soleil, il faudrait huit minutes et demi, et des millions d'années pour atteindre certaines nébuleuses que les puissants télescopes modernes permettent d'apercevoir dans les lointains de l'infini.

Un haut-parleur à grande puissance de cent vingt kilowatts, comme on en fabrique quelques-uns aujourd'hui, emploie une énergie qui serait suffisante pour actionner les cordes vocales de douze milliards d'êtres humains; ceci démontre la délicatesse de certains organes humains et la sensibilité du tympan qui recueille les sons émis par ces organes.

Le calcul des lettres contenues dans le texte complet de la Bible semble tenter énormément ceux qui n'ont rien de mieux à faire; il a été souvent fait et refait, et les calculateurs ne sont pas toujours arrivés au même chiffre. D'après le dernier en date, que l'on dit très précis, la Bible contiendrait exactement 3,566,480 lettres.

Rue Hippolyte Lebas, à Paris, il y a un restaurant qui est sans doute le plus petit du monde; c'est une pièce carrée d'environ six pieds de côté, et qui peut tout de même donner à dîner à huit personnes qui se serrent un peu. Ce petit restaurant sert ainsi vingt-cinq clients par jour et vend de la nourriture à une cinquantaine de clients extérieurs.



CONFIANCE INALTÉRABLE

La Banque Royale a toujours eu confiance dans les ressources du Canada et cru qu'un sain esprit d'initiative en industrie était essentiel au développement du pays. C'est une confiance que l'expérience a justifiée et que le changement des conditions économiques n'a jamais altérée ni ébranlée.

LA

BANQUE ROYALE
DU CANADA

COMFORT



UN excellent savon
à laver jaune peu coûteux—aimé des ménagères canadiennes
depuis plus de cinquante ans.

Les coupons Comfort
s'échangeant contre
des cadeaux de valeur.

Laquelle est la plus jeune ...la plus belle à 35



la femme mariée ?
la jeune fille ?

ON ACCUSE trop souvent de négliger leur beauté les femmes qui perdent, après le mariage, leur séduction et leur charme physiques. C'est faux... ce n'est pas la raison. Ces femmes sont inquiètes et troublées. C'est la crainte qui éteint leur jeunesse.

Qui ne craindrait les poisons ?

Pourquoi, pourquoi, POURQUOI tant de femmes croient-elles encore que l'hygiène féminine nécessite un antiseptique toxique! Toutes les femmes devraient connaître le Zonite. Elles devraient en parler avec leurs amis. Cet antiseptique germicide moderne est beaucoup plus puissant que n'importe quelle dilution de crésol ou d'acide phénique qui peut être employée sans danger sur les tissus humains. Aussi inoffensif que de l'eau pure. Ne vous troublez plus avec la question de l'hygiène féminine. Zonite n'assèche ni ne brûle; il n'est pas toxique. Achetez Zonite pour l'hygiène féminine et servez-vous-en dans une multitude d'autres cas. C'est le véritable antiseptique du corps humain, un antiseptique intime.

Zonite sous forme solide

Zonite se vend en trois grandeurs de bouteilles: à 30c, 60c et \$1.00. Vous pouvez aussi vous le procurer sous forme semi-solide: les Suppositoires Zonite. Ce sont des cônes blancs dont la vertu antiseptique est constante. Certaines femmes les préfèrent à la forme liquide; d'autres emploient les deux. Les Suppositoires se vendent en boîtes d'une douzaine, à \$1.00.

Faites venir cette brochure gratuite

Cette brochure: "Pour vous, Mesdames", est un exposé clair, net et précis d'une question qui vous intéresse. Envoyez simplement le coupon.



Zonite Products Corporation, Ltd. L.S. 39
Ste-Thérèse, P. Q.

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de la brochure ou des brochures indiquées ci-dessous.

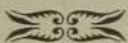
- ☐ Pour vous, Mesdames
☐ Ce qu'Antiseptique signifie dans la vie de famille

NOM _____
(Ecrivez en lettres carrées)

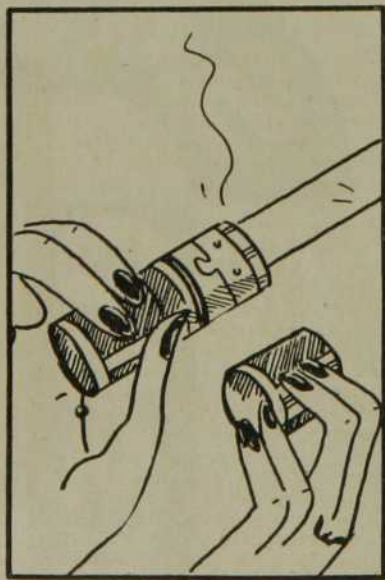
ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

DU NOUVEAU



Lors de son dernier passage à Paris, Mae West a fait sensation avec un mignon chapeau de plumes, ce qui a relégué au second plan ses nombreux bijoux. Il semble bien que les plumes deviendront très en vogue, si l'on en juge par les tendances de la mode parisienne pour l'automne.



Un briquet sans flamme! Les fumeurs... et les fumeuses de cigarettes chanteront les louanges de celui qui a mis au monde cette invention. Qu'importe le vent! Une pile sèche minuscule fait rougir le filament ou simplement une mousse de platine s'échauffe en venant au contact de l'air.



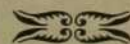
Un véritable trésor pour le pique-nique. On peut se procurer dans les magasins bien assortis des ustensiles en papier et carton forts: quatre tasses avec anses, quatre assiettes, serviettes et nappe. Le tout est enveloppé de cellophane. Tous les ustensiles portent un joli dessin en couleurs.



L'aspirateur électrique est très utile, mais il a l'inconvénient d'être pesant et encombrant. Un fabricant d'appareils électriques a lancé récemment sur le marché un aspirateur portatif qui convient bien aux pièces exigües des appartements modernes.

LES DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



On porte de plus en plus, dans les grandes villégiatures françaises, les vêtements en soie pour les sports. Notre dessin illustre un costume pour le golf. Ce tissu de soie est le même que celui qui sert à la fabrication des cravates pour hommes.



La chapellerie se permet parfois de jolies fantaisies. Voici un chapeau en suède dont l'inspiration est tyrolienne. Il ne manque pas de crânerie; c'est pourquoi il convient surtout à une jeune fille. Et que dire de ces deux petites plumes qui volent au vent... concession à la féminité!

"AMINCISSEZ LA TAILLE", disent les couturiers



5174

5263

5031



5117

5190

5031—Robe de laine légère rayée, collet et manchettes de soie. Largeur 2 v. Pour 40, 2 $\frac{3}{8}$ verges de 54; 1 v. de soie de 35. Pour 34 à 52. 45 cents.

5263—Joli ensemble. Pour 40, 4 $\frac{3}{8}$ v. de laine légère novelty de 54; revers, 1 verge d'uni de 35 à 39. Pour 34 à 44 de buste. 50 cents.

5174—Charmante robe d'après-midi. Pour la fleur, voir le Décor. Pour 40, 4 $\frac{1}{8}$ v. de soie légère de 39; $\frac{5}{8}$ v. de contrastant. Pour 34 à 48 de buste. 45 cents.

5190—Costume avec gilet. Largeur 2 $\frac{1}{2}$ v. Pour 40, 4 $\frac{3}{8}$ v. de laine légère de 54; $\frac{5}{8}$ v. de crêpe de soie de 39. Pour 34 à 52 de buste. 50 cents.

5117—Costume de laine avec gilet pour personne de forte taille. Largeur 1 $\frac{7}{8}$ verge. Pour 40, 3 $\frac{3}{8}$ v. de 54; 1 $\frac{1}{8}$ verge de soie de 39. Pour 34 à 52 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY,

468, Wellington St. West, Toronto, Ont.



PLUS COMMODE AU CARTON

UN grand nombre de femmes Canadiennes, soucieuses de leur bien-être, achètent toujours les lampes Laco Mazda au carton.

C'est une bonne habitude, car outre qu'elles vous coûtent moins cher, vous pouvez toujours remplacer sans délai la lampe qui fait défaut.

Demandez à votre fournisseur de vous montrer le nouvel emballage des lampes Laco Mazda et remarquez que chaque lampe est marquée Laco Mazda. C'est là qu'est votre protection contre des articles de qualité inférieure, consommant plus de courant pour vous donner moins de lumière.



"Regarde, Jeanne, J'ai repris mon poids normal Et je me sens certaine- ment bien"

"J'étais si fluette et si épuisée pendant un certain temps que j'avais réellement honte de moi-même—personne n'aime une fille décharnée."

"J'étais alors aussi si facilement encline à la fatigue. La moindre petite tâche semblait m'ennuyer et je ne pouvais sortir sans revenir épuisée."

"Un si grand nombre de mes amis m'ayant suggéré de faire usage de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, je me décidai finalement à l'essayer."

"Voyez maintenant cette balance, elle raconte toute l'histoire, mais je suis sûre que vous pouvez voir la différence vous-même si vous me regardez. Je suis si bien portante et si heureuse aussi. Je dors bien, j'aime à manger et j'ai dit adieu à mes anciens ennuis."

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs forme du sang nouveau et riche; elle reconstitue fermement les tissus de la chair. Elle ramène conséquemment le poids normal mais sans engraisser comme le font les préparations contenant de l'huile de poisson.



"Les médecins rapportent avec alarme que la maladie s'accroît parmi les jeunes femmes par suite d'un régime diététique excessif. L'épuisement du sang est certainement le résultat des désordres nerveux."

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

Enrichit le sang et restaure les nerfs fatigués,
affaiblis par l'insomnie

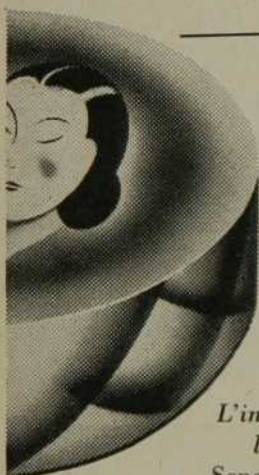




Cheveux Grisonnants
Vous pouvez rendre leur beauté naturelle aux cheveux grisonnants avec le Shampoo "Tunisian Henna" d'Evan Williams. Pour les cheveux très gris, le "Special Tunisian Henna". Absolument inoffensifs.

Importé d'Angleterre
Par Coibon
EN VENTE PARTOUT

**EVAN WILLIAMS
SHAMPOOS**



L'innovation
la Plus
Sensationnelle

MATITÉ

POUDRE DE BEAUTE SANS
TALC.

Vous cherchez en vain une poudre qui rende votre teint vraiment mat et velouté. Alors vous n'avez pas essayé la Nouvelle Poudre.

MATITÉ de L. T. PIVER

Elle est sans talc, et c'est le remplacement de ce corps brillant employé jusqu'ici dans les poudres, par un corps rigoureusement mat, qui assure d'une façon absolue, sa matité. Sa finesse, sa tenacité, son parfum, vous enchanteront également.

La Poudre

MATITÉ

est MATE

parce qu'elle ne renferme que des composants MATS

Demandez échantillons de teintes et notes explicatives à votre fournisseur habituel, ou écrivez :

L. T. PIVER LIMITEE,

1030 rue St-Alexandre, à Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE Cie, Itée
975, de Bullion, Montréal, Can.

Recettes de Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, Directrice de la Chronique Culinaire

BOUILLON DE VEAU

Mettez dans une quantité d'eau répondant au nombre d'assiettées nécessaires, autant de cuillerées à soupe de farine de riz. Ajoutez du sel et du poivre. Lorsque l'eau épaissie par la farine aura bouilli pendant quelques instants, vous la verserez dans la soupière avec quelques oeufs battus et une cuillerée de bon jus de viande. Vous verserez le mélange peu à peu et lentement pour bien le mêler aux oeufs et au jus. Servez très chaud.

POTAGE SOLFERINO

Le potage Solférino est une purée de tomates passée au fin tamis et mouillée de bon bouillon. Ajoutez des carottes et des navets, coupés en petits dés ou mieux à l'emporte-pièce, et cuits au beurre.

Servez très chaud avec du cerfeuil haché clairsemé. Assaisonnez fortement et ajoutez une pointe de Cayenne.

ASPERGES AUX OEUFS

Faites fondre un peu de beurre, mettez-y une belle pincée de farine et ajoutez des asperges coupées en morceaux. Mouillez au moyen de quelques cuillerées de lait, et laissez mitonner sans bouillir sur le côté du fourneau. D'autre part, cassez et débattez vivement six oeufs dans une terrine, ajoutez-y un petit verre de bon lait, du poivre, du sel et une petite cuillerée de fines herbes hachées. Versez-les dans la poêle, où vous aurez fait fondre du beurre, et remuez constamment avec la fourchette jusqu'à ce que les oeufs soient suffisamment pris. Joignez-les aux asperges, mélangez bien et laissez mijoter pendant quelques minutes. Au moment de servir, vous ajouterez deux ou trois cuillerées de grosse crème, un petit morceau de beurre et un peu de persil haché. Versez sur un plat bien chauffé, et garnissez de petits croûtons frits au beurre. C'est un excellent moyen d'utiliser un reste d'asperges de la veille.

ESTURGEON ROTI

On prend pour cela soit un esturgeon moyen, soit un tronçon de gros esturgeon; on le pique de gros lard assaisonné; on le fait mariner avec du vin blanc, sel, gros poivre et épices; on le met ensuite à la broche; on l'arrose avec la marinade, et on le sert avec une sauce piquante.

DORE BOUILLI

Une pièce de deux pieds doit être mis dans l'eau froide, avec un peu de sel, pendant vingt-cinq minutes sur le feu, sans bouillir. Ornez le plat de persil vert. Faites la sauce au beurre. On ajoute des oeufs cuits durs, par tranches, autour du plat ou dans la sauce.

BOEUF BOUILLI A LA CHARTRAINE

Hachez votre boeuf bien menu, graissez une casserole avec du beurre, placez-y votre hachis, salez et

et jetez dedans du zeste de citron haché bien fin; mêlez le tout ensemble; ensuite fouettez vos blancs d'oeufs, versez-les dans les jaunes, et mêlez-les de votre mieux; mettez suffisante quantité de beurre dans une poêle; placez-la sur un feu peu ardent. Dès que le beurre sera fondu, vous y verserez les oeufs. Remuez l'omelette pour que le fond vienne dessus; quand vous verrez que l'omelette a bu le beurre, dressez-la en chausson sur un plat beurré que vous poserez sur un lit de cendres rouges. Jetez du sucre en poudre sur l'omelette; mettez-la



Un gâteau à la vanille décoré de bonbons au chocolat.

poivrez, faites cuire doucement au four ou sur de la cendre chaude avec du feu dessus, laissez gratiner et servez renversé sur un plat. Vous pouvez ajouter des champignons et un peu de persil ainsi que de la chair à saucisses. Battez quelques blancs d'oeufs, joignez-les à votre hachis, faites cuire et servez avec telle sauce que vous voudrez.

OMELETTE SOUFFLEE

Cassez des oeufs dont vous séparerez les blancs et les jaunes; saupoudrez ceux-ci de sucre en poudre,

sous le four de campagne bien chargé de feu. Ayez soin de la servir de belle couleur.

POTAGE A LA FRANÇAISE

Faites frire des croûtons dans le beurre jusqu'à ce qu'ils soient blonds; faites une purée de pois nouveaux; mouillez-la avec du bouillon, jusqu'à ce qu'elle soit claire; faites-y fondre un morceau de beurre au moment de la servir; ajoutez un peu de sucre, et versez le tout sur vos croûtons; que votre purée soit d'un bon sel.



Le CHATEAU LAURIER, à Ottawa, que possède et administre le Chemin de fer National du Canada, est fréquenté par les hommes d'état et la haute société de tous les pays du monde.

AU CHATEAU LAURIER....



Des tranches de tomates surmontées d'oeufs et garnies de cresson font un accompagnement délicieux au Jambon Premium froid! On le sert de plusieurs autres manières aussi appétissantes.

Que rendez-vous les Epicuriens—

L'OVENIZING EST CÉLÈBRE...



"L'Ovenizing constitue une amélioration merveilleuse — qui ajoute encore au goût de mes recettes de Jambon Premium," dit le chef Carlo Scaramelli, dont la cuisine a fait les délices des plus grands personnages!

Une brillante clientèle pénètre tous les soirs dans la somptueuse salle à manger du Château Laurier, pour se délecter de la cuisine du chef Carlo!

On entend souvent aux tables des commentaires très flatteurs sur sa manière toujours nouvelle d'appêter ce célèbre — Jambon Premium. Mais Carlo laisse toujours entendre que la plus grande part du crédit en revient à la nouvelle découverte Swift—"ovenizing."

L'Ovenizing—ou fumage dans les fours— a amélioré le Jambon Premium de quatre remarquables façons. A sa saveur—il a ajouté

du goût et de la douceur. Une plus grande tendreté, d'un bout à l'autre. Une fermeté—qui permet de le mieux trancher et réduit la perte par la cuisson. Sa couleur même est d'une teinte plus vermeille, plus appétissante!

Rien d'étonnant que les chefs et les cuisinières expertes de partout exigent le Premium Swift. Il fait le succès des repas les plus simples et les plus facilement préparés. Mais, pour obtenir ces résultats, vous devez, vous aussi, spécifier "Premium Swift". Car seul le Premium est "ovenized!" Pourquoi ne pas l'essayer cette semaine?

L'achat d'un Jambon Premium ENTIER constitue une économie sensible. Vous en tirez toutes sortes de mets pour les journées chaudes. Les prix modiques d'aujourd'hui mettent le Jambon Premium à la portée de presque tous les budgets!



Le Jambon Premium est "ovenized". C'est le seul qui le soit! Pour être certain d'avoir le Premium Swift véritable, remarquez le nom Swift en pointillé brun, répété tout le long du jambon. Le Bacon Premium Swift est pareillement "Ovenized".

Jambons Premium *Ovenized* Swift

4 façons délicieuses DE GLACER UN GATEAU



Essayez à tour de rôle ces quatre glaçages merveilleux, si faciles à réussir sur votre gâteau favori. Vous les aimerez... ainsi que la chance qui vous permet d'obtenir une telle variété.



CE jour est votre jour chanceux. Madame... parce que voici le plus bel assortiment de glaçages que vous ayez vu depuis bien des lunes! Des glaçages merveilleux devant servir au décor de votre gâteau favori

... et donner quatre versions exquis à votre recette de gâteau préférée.

Oui, ce sont des glaçages au **chocolat**, et quelle variété ils offrent! Voyez la texture succulente et les couleurs contrastantes de ce glaçage appelé "Ecume de Mer Créole". Essayez ce merveilleux glaçage au chocolat qui reste crémeux et velouté jusqu'à ce que les dernières miettes du gâteau aient été avalées. Considérez-les **tous**! Il vous sera difficile de faire un choix!

Mais il n'est pas du tout question de choix dans le chocolat que vous employez! Vous voudrez le chocolat Baker — le véritable chocolat — pour gâteaux aussi bien que pour

glaçages, car, seul Baker vous donne cette saveur riche et réelle de chocolat... ce glaçage velouté et d'un luisant satiné qu'il vous est impossible d'obtenir autrement.

Depuis 153 ans, les ménagères n'ont trouvé aucun substitut à la saveur délicieuse et au fondant exquis du chocolat Baker. Vous aussi, vous apprécierez le mélange secret et le procédé spécial qui contribuent à donner ce goût exquis de bon chocolat à toutes les pâtisseries que vous faites.

Essayez donc ces recettes. Envoyez-nous le coupon ci-dessous pour recevoir le beau livre de cuisine contenant exclusivement des recettes de pâtisseries faites avec du chocolat. Soixante pages — 136 recettes — chaque recette un chef-d'oeuvre!

2 GLAÇAGE "ECUME DE MER CREOLE"

- | | |
|------------------------------------|--------------------------------------|
| 2 blancs d'œufs non battus | 1 cuillerée à thé de vanille |
| 1½ tasse de sucre brun, bien tassé | 2 carrés de Chocolat Baker non sucré |
| 1 pincée de sel | 2 cuillerées à soupe de beurre |
| 5 cuillerées à soupe d'eau | |

Placez les blancs d'œufs, le sucre, le sel et l'eau, dans la partie supérieure d'un bain-marie. Battez avec un batteur d'œufs rotatif jusqu'à mélange complet. Placez au-dessus d'eau bouillante, battez constamment avec le batteur d'œufs rotatif, et cuisez 7 minutes ou jusqu'à ce que le glaçage puisse tenir en pics. Retirez du feu et ajoutez la vanille. Battez jusqu'à ce que la consistance permette d'étaler. Cela fait assez de glaçage pour couvrir le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages, de 9 pouces de diamètre.

Étalez le glaçage sur le gâteau. Faites fondre le chocolat et le beurre au bain-marie. Quand le glaçage est ferme, versez dessus le mélange de chocolat et de beurre, en le laissant couler sur les côtés.

3 GLAÇAGE "MERVEILLE" AU CHOCOLAT

- | | |
|--------------------------------------|-------------------------------------|
| 2 carrés de Chocolat Baker non sucré | 3 à 4 cuillerées à soupe de lait |
| 3 onces de fromage à la crème | 2 tasses de sucre en poudre, tamisé |
| | 1 pincée de sel |

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Amolissez le fromage à la crème avec le lait. Ajoutez graduellement le sucre et battez parfaitement. Ajoutez le chocolat et le sel et battez jusqu'à mélange complet. Cela fait assez de glaçage pour couvrir le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages, de 8 pouces de diamètre. (Ce glaçage ne durcira pas.)

4 GLAÇAGE AU CHOCOLAT MARBRE

Préparez le glaçage bouilli ou le "Glaçage Ecume de Mer" (obtenu en omettant le dessus en chocolat de la recette donnée ci-dessus pour le glaçage "Ecume de Mer Créole"). Étalez-le sur le gâteau. Faites fondre un carré de Chocolat Baker non sucré et versez-le en petites quantités, sur le glaçage, tout en tournant avec une cuiller afin de donner l'effet marbre que vous désirez.

1 GLAÇAGE ET GARNITURE AU CHOCOLAT

- | | |
|--|-------------------------------|
| 4 carrés de Chocolat Baker non sucré, coupés en morceaux | 1½ tasse de sucre |
| ½ tasse de lait | 1 cuillerée à soupe de beurre |
| 2 jaunes d'œufs bien battus | 1 cuillerée à thé de vanille |

Ajoutez le chocolat au lait et placez sur un feu doux. Cuisez, en remuant constamment, jusqu'à mélange complet et velouté. Battez les jaunes d'œufs avec 3 cuillerées à soupe de sucre. Ajoutez le reste du sucre au mélange de chocolat et de lait et cuisez environ 12 minutes ou jusqu'à ce que le sucre ait entièrement fondu. Ajoutez ensuite le mélange d'œufs et de sucre puis le beurre et cuisez 1 minute. Retirez du feu. Ajoutez la vanille. Laissez refroidir, puis battez jusqu'à ce que vous obteniez une consistance épaisse et crémeuse. Ceci suffit pour garnir et pour glacer le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages de 9 pouces de diamètre.

NOUVEAU!

Le Chocolat non sucré de Baker est maintenant si facile à employer avec sa forme nouvelle en carrés d'une once. Il est facile à casser, à manier et à mesurer.



SERVICE DES CONSOMMATEURS, GENERAL FOODS LTD.,
3510 rue Albert, St.-Henri, Montréal, Qué.

Veillez m'envoyer, gratis, le Livre de Recettes. (Ecrire nom et adresse en lettres moulées.)

NOM _____

RUE _____

VILLE _____ PROV. _____

C2F-33